COLUMBIA UNIVERSITY LIBRARIES
0040172058

940.91 R186
1-25
Columbia University
in the City of New York
LIBRARY

RATAPLAN

Ses numéros de Guerre

EUGÈNE FIGUIÈRE & Cie, EDITEURS
" A l'Enseigne du Figuier "
3, Place de l'Odéon --- PARIS

Aux immortels poilus qui ont sauvé la France, je dédie ces souvenirs des heures inoubliables de la Grande Guerre de 1914-1918.

Jean DIAVOL.

Paris, Décembre 1919.

940.91
R186
1-26
mar. 1916 - dec. 1918
20 51540

N° 1 — Prix du Numero : 10 Centimes — Mars 1916

RATAPLAN

JOURNAL D'AVANT-GARDE

Organe de la Renaissance et de l'Unité Nationales

PARAISSANT MENSUELLEMENT

ADMINISTRATION : 35, Rue Jean-Jacques-Rousseau

Directeur-Fondateur Jean DIAVOL

ADMINISTRATION : 35, Rue Jean-Jacques-Rousseau

La Naissance de RATAPLAN

Il faut du courage et de l'audace, les maîtresses vertus de l'heure présente, pour donner le vol à un nouveau canard, dans cette période tragique, où le métier de journaliste n'apparaît guère plus enviable que celui de ministre, une presse politique qui n'a pas toute sa liberté et ne peut pas tout dire, n'a plus d'intérêt ni de raison d'être, et si nos grands journalistes avaient eu autant de flair que de talent, ils se seraient tous mis en grève, ce qui leur assurait du coup les faveurs et la confiance du Gouvernement, et leur aurait peut-être permis de jouer le rôle important auquel ils semblent aspirer.

C'est un problème bien délicat que celui de la presse en temps de guerre, et dussé-je me faire honnir, je n'hésite pas à déclarer que si j'avais eu le redoutable honneur ou la malchance d'être premier ministre au mois d'août dernier, mon premier décret eut été composé d'un article unique : « Pendant toute la durée de la guerre, les journaux sont supprimés : la parole est au canon ! »

Je sais bien qu'un acte semblable constitue un attentat contre la liberté et par suite, contre la République. Mais il y a en ce moment quelque chose d'encore plus important que la République, c'est la présence des Boches sur notre territoire ; il sera tout pardonné à celui qui nous en délivrera.

Les journaux politiques font surgir des combattants qui ne sont pas du tout les soldats dont nous avons besoin : les critiques, les criailleries, les vieilles rancunes ne peuvent qu'affaiblir et déconsidérer le commandement : par suite, elles sont funestes à l'union nécessaire; la tâche à accomplir pour vaincre reste encore formidable et le pire des désastres serait le retour des dissensions politiques.

Le gouvernement est sous le contrôle d'un parlement dont il a la confiance ; il doit agir sous sa responsabilité et, nous l'espérons, sous l'unique inspiration du grand généralissime auquel nous devons de ne pas être anéantis. Si les ministres commettent des fautes, ils en rendront compte et nous les retrouverons ; mais tant que l'ennemi est là, foulant de sa botte nos plus riches provinces, serrons les rangs autour de ceux qui dirigent l'effort, battons-nous contre les Boches jusqu'à la mort, mais cessons de parler des réformes que nous avons été impuissants à réaliser en temps de paix : ce serait folie d'espérer les voir aboutir en temps de guerre.

« Rataplan » n'est donc pas venu au monde pour embêter le gouvernement, et il ne sera pas pour le moment un journal de critique. « Rataplan », c'est un symbole, c'est la première alouette qui s'enlève joyeusement du sillon fraîchement creusé, lorsque le soleil paraît à l'horizon, c'est une étoile nouvelle, à défaut de celles qui sont éteintes, qui apparaît dans le petit carré du ciel au-dessus de la tranchée, c'est la lueur d'espérance née sur la ligne de bataille, depuis le jour où la certitude de vaincre a fait passer le grand frisson dans toutes les couches de la nation, et où nous avons tous compris que la France allait renaître et revivre, dans une mentalité nouvelle, avec la perspective d'une ère merveilleuse d'activité et de prospérité.

Quel est le Français, digne de ce nom, qui chaque soir, en se couchant, ne songe à tous ces troupiers, à tous ces héros qui, par la pluie ou la gelée, vivent des heures si terribles sur le front et ne pensent qu'au salut de la France ? Il faut apporter à tous ces braves, non seulement un peu de bien-être matériel, mais surtout le réconfort moral, qui enfante les actes héroïques; il faut qu'un peu de soleil et des pensées rassurantes pénètrent aussi dans les tranchées et sur la ligne de bataille où tous les gars de France se préoccupent déjà de l'avenir, depuis qu'ils savent qu'ils vont *avoir* les Boches. « Rataplan » sera pour les soldats et leurs familles le porteur de la bonne parole et il essaiera de donner à nos sauveurs la confiance et l'espoir, la confiance dans la reconnaissance du pays, l'espoir que la vie sera meilleure désormais.

Le vieux de Moltke, en digne fils de la culture allemande, proclamait volontiers que la guerre est nécessaire pour empêcher les nations de tomber en pourriture : mais ce soudard altéré de sang, était loin, malgré sa philosophie, de soupçonner qu'il travaillait à la régénération de la France, en préparant son formidable attirail de guerre.

C'est cependant un fait acquis : en même temps qu'elle provoquait la magnifique explosion de grandeur morale qui nous remet à la tête des nations, la guerre actuelle a créé un nouvel état d'âme, dont on cause dans les tranchées, entre deux batailles, comme on en parle dans tous les coins de la France. On veut vivre autrement désormais, et on s'inquiète déjà de ce que sera l'avenir : mais l'idée qui domine, c'est que la France entend avant tout consolider d'une façon définitive cette unité, qui a fait toute sa force devant les hordes du Kaiser.

Malheureusement, après la guerre, on verra surgir de nombreuses sortes d'unité française, chacun la comprenant suivant les principes de sa secte politique : mais il n'y en aura qu'une seule réellement viable, c'est celle qui, ouvrant les portes toutes grandes, réunira sous un même drapeau et sous l'égide d'une république intégrale tous les Français de bon sens qui mettent la Patrie au-dessus de leurs intérêts personnels et qui veulent rebâtir la France pour des siècles de puissance et de prospérité : cette unité-là, c'est celle de « Rataplan » qui apparaît pour rallier tous les millions de Français qui sont des patriotes indépendants et ne veulent plus des luttes de classe d'ores et déjà annoncées : ces luttes nous ont mis à deux doigts de notre perte : l'oublier serait un crime. La tâche sera dure et considérable, et il faudra combattre par la plume avec encore plus d'ardeur que nous n'en mettons en ce moment à tirer le canon, mais avec un terrain de combat bien préparé et la certitude d'avoir derrière

Le premier Défenseur de l'Unité nationale

Statue de Vercingétorix, à Alise-Sainte-Reine (Côte-d'Or)

En l'an 52 avant J.-C. il y a près de 2000 ans, un jeune chef gaulois, Vercingétorix, tenta le premier de grouper sous un même drapeau tous les partis de son pays, envahi par l'ennemi. Ayant échoué dans sa tentative, il fut vaincu et paya de sa tête son insuccès : mais sa fière devise, gravée sur le socle de sa statue, reste immortelle.

Le "Pater Noster" des Patriotes

Notre France, qui fus en si grand danger, que ton nom reste immortel et que par ton énergie et tes victoires, le règne arrive enfin de la Justice et du Droit dans ce monde. Pour assurer le pain quotidien à tes enfants, garde-toi bien de pardonner à tes ennemis et de leur tendre une main fraternelle : surtout ne te laisse pas aller à la tentation de faire la paix avant la victoire définitive, mais délivre-nous de la politique. Ainsi soit-il !

soi tous les bons citoyens, on peut faire de grandes choses : et la renaissance sans précédent dont nous ambitionnons d'être l'un des pionniers, sera la gloire de la France, après celle de la victoire sur les Boches.

Donc, ce qu'il faut faire tout d'abord, c'est de nous occuper de tous ceux qui auront sauvé le pays, de tous les héros et de toutes les victimes qui nous assurent la victoire : au premier rang de l'œuvre de rénovation, il faut placer le grand devoir de solidarité qui incombe à la France, envers les familles des victimes et envers les invalides de la guerre : il faut que les hommes du front sachent, en lisant le journal, que la France ne les oublie pas, et que s'ils tombent, leurs proches seront à l'abri du besoin. Cette grande œuvre de répartition de justice ne pourra pas se faire avec les seuls moyens du gouvernement : il faudra que la presse s'en mêle et « Rataplan » battra énergiquement le rappel pour que personne ne soit oublié dans le paiement de la dette sacrée.

Puis, quand l'Allemagne sera à terre et que la paix sera rétablie, le problème le plus grave qui se posera est celui de la repopulation : si la France veut remplir les magnifiques destinées qui s'ouvrent devant elle, il faut qu'elle augmente sa population autrement qu'en naturalisant des Boches. Cette question de la natalité, il faut la résoudre par la voie naturelle, c'est-à-dire par l'amour. Il faut qu'après la guerre, tous ces millions de « poilus », au sang généreux, aux âmes de héros, qui ont tant peiné pour assurer notre salut, soient conviés par les filles de France à un gigantesque festin d'amour, d'où sortira toute une génération de gars solides et bien trempés, qui procréeront à leur tour les masses de bons citoyens dont nous avons besoin : mais pour que l'opération réussisse, il faut renverser complètement toutes les barrières qui s'opposent à la maternité, et favoriser la paternité par des lois spéciales et hardies qui seront l'honneur du Parlement : « Rataplan » agira de son côté. Alors, quand la France sera repeuplée et unie, on verra tous ses enfants se ruer en immenses cohortes sur le chemin du progrès, débarrassé à tout jamais des Boches, en criant éperdument : « Rataplan ! Rataplan ! Rataplan ! En avant pour le bonheur de l'humanité ! »

JEAN DIAVOL.

LA GUERRE

Tout le monde a le droit de dire que le Kaiser est un assassin puisqu'il est le chef des bandes qui violent les femmes, et massacrent les vieillards et les enfants ; d'aucun le traitent de dément : il ne mérite pas cette excuse, car ses forfaits ont été préparés de longue main avec une science et une précision qui leur assuraient absolument toutes les chances de réussite. Nous n'avons rien su prévoir, mais nous comprenons très bien aujourd'hui que l'Allemagne pouvait battre successivement la France, la Russie et l'Angleterre, si rien n'avait dérangé ses plans.

Par quel miracle une préparation si formidable et si complète a-t-elle échoué si piteusement : nous n'en sommes pas encore revenus, et quand on y réfléchit, on se demande si on rêve.

Heureusement, à notre époque, les miracles ont un nom et le nôtre s'appellera le miracle de Joffre : il survivra à ceux de Napoléon, parce qu'en plus d'un succès militaire sans précédent, il gardera l'auréole du sauvetage de la civilisation menacée par le nouvel Attila : Attila a désormais les crocs arrachés : il pourra aboyer encore, il ne pourra plus mordre.

Le polytechnicien Joffre dont nous, ses camarades d'école, connaissons mieux que personne les hautes qualités de commandement, a su ramener la lutte formidable qui est engagée à un problème de mathématique élémentaire.

Lorsque deux quantités inégales se trouvent en présence, si l'une décroît constamment tandis que l'autre s'accroît régulièrement, il arrive un moment où la seconde devient plus forte que la première.

C'est ce moment que le général en chef prépare et attend : jusqu'-là, attendons comme lui et fermons nos oreilles aux racontars et aux confidences de ceux qui se prétendent informés.

Le général en chef sait mieux que nous qu'il y a trois facteurs principaux de la victoire, la chasse aux espions, le blocus de l'Allemagne et le renforcement des troupes.

Nons sommes nombreux à regretter que la chasse aux espions n'ait pas été plus active : quelques espions de marque, fusillés en plein jour sur une place de Paris, auraient produit l'équivalent d'une bataille gagnée sur les Boches.

Le blocus également peut être rendu encore plus effectif : il faut serrer la vis à outrance et boucher tous les trous par où passent encore les ravitaillements de l'Allemagne et de l'Autriche : il faut détruire les repaires des sous-marins et ravager les côtes qui les abritent : les marines alliées ne manquent pas de besogne en perspective et nous sommes certains qu'elles seront à la hauteur de leur tâche.

Quant au renforcement des troupes, il comprend deux choses distinctes, les effectifs et l'armement. Des hommes, nous en avons tant que nous voudrons et il en surgira autant qu'il en faudra. Notre armement qui se complète de la façon la plus régulière et la plus efficace, est devenu formidable et n'a plus rien à envier à celui des Boches. Le résultat n'est donc plus douteux : par suite, soyons confiants, et marchons tous comme un seul homme derrière le généralissime : la victoire est à nous.

Quelque longue que soit encore la guerre, habituons-nous à ne compter que sur nous-mêmes et sur nos fidèles alliés pour la mener à bonne fin : n'escomptons pas les concours éventuels de tous ceux qui, après sept mois d'une guerre de la civilisation contre la barbarie, n'ont pas encore su prendre une résolution : le jour ou cette résolution sera prise, le jour ou les neutres marcheront, c'est qu'ils n'auront plus de doute sur notre succès final, et alors la terrible épreuve sera près de sa fin ; jusque-là, gardons précieusement notre devise : patience et résolution !

X.

PROPOS DE TUNNEL

La grande question allemande fut, quarante-quatre années durant, le poids lourd de l'Europe. Dès qu'elle sera réglée, et qu'aussi l'autre cauchemar, la question d'Orient, aura cessé d'exister, un des premiers grands travaux, que les hommes entreprendront pour fêter la paix et pour accommoder leur sol aux besoins de l'ère nouvelle, sera le tunnel sous la Manche. Et ce fait vaut d'être prédit sitôt que l'on s'attache à concevoir la Renaissance Française, parce que cette simple petite rature, infligée par deux peuples aux dessins de la nature, change de fond en comble les situations respectives de ces deux peuples.

Toutes ces années dernières le tunnel était politiquement irréalisable. On l'étudiait, on en parlait, on préparait sa maquette en même temps qu'on accommodait l'opinion publique des deux bords de la Manche à l'éventualité de son entreprise : mais il y avait loin de ces sondages au premier coup de pioche d'exécution : les idéologues et les ingénieurs qui ont déjà attaché leurs noms à cette œuvre n'ont fait qu'en accumuler les plans et les projets.

Jusqu'en 1915, et même à l'époque où le Roi Edouard vivant encore consentait à s'en faire l'apôtre, le tunnel était folie : et tout au contraire, après 1915, le même tunnel deviendra pour les deux pays riverains la plus inéluctable des nécessités.

Et c'est précisément parce que ce fait nouveau n'est qu'un exemple : parce qu'il en sera de même dans tous les domaines de la pensée et du travail, que tous les efforts intellectuels ou physiques s'orienteront demain vers un idéal différent de celui qui existait ou qui aurait eu raison d'exister avant la guerre; c'est en raison de cette généralisation que le cas du tunnel, pris au hasard parmi tant d'autres, peut assez heureusement servir à concrétiser l'esprit nouveau tel qu'il va s'emparer de toutes les nations, à tâcher de deviner ce que sera le prochain siècle, bien distinct de son prédécesseur, celui de 1815 à 1915.

La guerre est loin d'être terminée ; sous certains rapports elle a marché très vite et à d'autres points de vue elle n'est qu'ébauchée puisque les plus rudes lutteurs sont encore face à face sur de solides positions. Et cependant ce n'est pas trop tôt que d'étudier dès à présent le régime d' « après guerre », si nous ne voulons pas être pris au dépourvu le jour où nous aurons le champ libre pour tout exécuter. C'est sûrement faute d'avoir en dernier lieu étudié sérieusement les obligations de l' « avant guerre » que cette mêlée nous aura coûté durant les premiers mois beaucoup plus cher qu'elle n'aurait dû et que nous nous serons exposés à recevoir une autrement dure leçon. Car l'Allemagne a commis la folie de passer par la Belgique et notre épreuve eût été plus redoutable si

LES ATROCITÉS ALLEMANDES

Elles ont toujours existé ; notre tort est de les avoir oubliées. Le récit que nous publions ci-dessous, écrit quelques années après 1870, d'après des documents authentiques, démontre que les Boches sont depuis longtemps au ban de la civilisation

Væ Victis!

Voila ce qu'on a vu ! l'Histoire le raconte.

VICTOR HUGO.

1870 ! Bazeilles ! C'est la nuit ! Une nuit d'été, chaude et lourde.

De gros nuages sombres courent dans le ciel, sous la poussée d'un vent de Sud brûlant comme celui du désert.

La lune apparaît par intervalles livide entre ces nuages, faisant luire des traînées rougeâtres sur les champs ravagés, d'où monte l'odeur effroyable du sang et de la poudre.

Sur le champ de bataille, une jeune fille, un falot à la main, examine avec soin tous les accidents, tous les replis du terrain, tous les amas suspects qui jonchent le sol, se courbant à chaque instant pour éclairer la face des cadavres, aux yeux fixes, aux traits contractés.

C'est Madeleine Duroc, à la recherche de son fiancé, Pierre Kreistner.

Il y avait juste un an qu'ils étaient fiancés : c'était le jour de la fête du village.

Pierre revenait du service et l'avait embrassée en lui passant au doigt l'anneau de la promise.

— Maintenant, Madeleine, c'est à la vie et à la mort !

Avait-il dit de sa voix de soldat, mais avec un regard si doux et si franc.

Et voilà qu'elle le cherchait parmi les morts, voilà qu'elle était veuve avant d'être épouse !

Son père, le vieux Duroc, un ancien d'Algérie, était tombé malade, et d'un commun accord on avait ajourné le mariage, parce qu'on tenait à la présence de l'ancien, qui n'avait pas son pareil pour présider un repas de noces.

Puis la guerre, l'horrible guerre était survenue, les saisissant en plein bonheur.

Pierre avait repris son fusil et son vieil uniforme.

Toute la journée il s'était battu, là, dans ces champs sinistres, tandis que de la maison elle entendait le grondement de la canonnade, et que même, du haut du grenier, elle pouvait apercevoir les masses noires des Prussiens, qui avançaient, qui avançaient toujours, indéfiniment !

Si Pierre n'était pas mort, il serait revenu, ne fût-ce qu'un instant, rassurer sa fiancée dont la maison était là-bas, isolée sur la route, à quelques kilomètres du champ de bataille : lassée de l'attendre, Madeleine était venue explorer les funèbres vestiges laissés par le cyclone de fer et de feu, au-dessus desquels planaient déjà les oiseaux de la mort.

Promenade effroyable qui la glaçait d'épouvante et d'horreur !

Là, c'est un agonisant qui se tord sur le sol en murmurant « à boire, à boire, j'étouffe ! » Madeleine se penche, lui tend la gourde dont elle a eu soin de se munir.

Le blessé rafraîchi, la regarde avec une expression de reconnaissance infinie, et s'allonge silencieusement pour mourir.

Madeleine passe, en laissant tomber une larme sur l'infortuné, puis elle cherche, elle cherche toujours sans trouver.

Ah ! le voilà sans doute ! elle aperçoit un soldat qui ressemble à Pierre et qui fume tranquillement sa pipe appuyé sur les cadavres de ses camarades : elle s'avance : hélas ! ce n'est pas lui.

— Que faites-vous donc là ? mon ami, dit-elle d'une voix noyée de sanglots.

— Vous le voyez, je fume, répond le sublime troupier : j'ai les deux jambes cassées, et j'attends le major !

Surmontant la souffrance que lui cause la vue de tant d'horreur et le sentiment de son impuissance, Madeleine continue son calvaire.

Enfin elle a tout vu, tout visité ! Pierre n'est pas là.

Prisonnier peut-être ! ou caché dans les environs !

Une espérance, hélas bien faible, luit encore dans le fond de son cœur : elle reprend courageusement le chemin de la ferme.

Coquettement assise au bord de la route, voici la maison, avec sa cour plantée de grands noyers séculaires : vierge encore de toute attaque, elle est malheureusement sur le chemin de l'envahisseur. C'est l'affaire de quelques heures.

Jacques Duroc, le fils aîné de la famille, ancien soldat aussi, n'avait pas voulu quitter son vieux père malade, dans de pareilles circonstances.

— Eh bien ma pauvre Madeleine, dit Jacques à sa sœur qui rentrait.

— Rien, répondit-elle, farouche, et elle s'assit auprès du lit du vieillard, tandis que son frère continue à marcher de long en large dans la grande pièce sur les murs de laquelle la veilleuse projette des ombres fantastiques.

Tout à coup des pas ont retenti : on frappe à la porte.

A cet accent guttural, il n'y a pas à se tromper : c'est l'ennemi.

Jacques leur ouvre la porte, et ils se précipitent, une douzaine au moins, noirs de poudre, le regard insolent et la voix haute.

— A boire, à manger, et vivement !

— Hélas ! nous n'avons plus rien, répond Jacques.

On le pousse, on le bouscule et la bande des forcenés se met à perquisitionner.

L'un d'eux s'approche du lit ou repose l'ancien, et le tire par sa barbe. Le vieillard jette sur lui un regard de défi, « Lâche ! » murmure-t-il.

Il n'avait pas achevé que le soudard lui brisait la face d'un coup de crosse.

Jacques fit un bond terrible, prêt à tuer.

Mais dix mains s'abattent sur lui : on le terrasse.

— Qu'est-ce que cela ? lui demande l'officier en lui montrant une photographie qu'il vient de prendre sur la cheminée.

— C'est ma photographie, dit Jacques, lorsque je servais la France, nous étions des soldats, nous autres, et non des assassins !

— Ah ! vous êtes soldat, reprend l'officier. Cela suffit.

Un ordre bref, et six Prussiens entraînent le malheureux Jacques dans la cour.

Madeleine se précipite sur ses pas, implorant le chef d'une voix qui attendrirait un roc : elle est repoussée, foulée aux pieds : elle ne peut qu'entendre la détonation des fusils qui viennent d'abattre son frère comme un chien enragé !

— Oh ! les lâches ! les lâches ! s'écrie-t-elle, les poings crispés, et elle tombe à demi évanouie devant le lit de son père inanimé.

Les Prussiens n'ayant rien trouvé à la ferme, s'étaient éloignés à l'exception d'un officier et de son ordonnance qui montèrent à l'étage supérieur et prirent possession d'une chambre pour y passer la nuit.

Madeleine priait en veillant le corps de son père, lorsqu'elle entendit deux ou trois petits coups frappés discrètement contre la porte.

« Qui est là ? » dit-elle à voix basse.

« C'est moi ! » répond une voix connue.

« Pierre ! oh ! mon Dieu, est-ce possible ! »

Elle ouvre et Pierre se précipite, pâle, exténué, les vêtements en lambeaux, le regard chargé de tendresse.

— Ma chère Madeleine, ma chère Madeleine ! Je puis mourir maintenant.

— Nous mourrons tous, dit gravement la jeune fille. Mon père et mon frère nous ont déjà précédés.

Alors, elle raconte le drame qui vient d'avoir lieu, et Pierre, debout, frémis-

les cinquante corps d'armée germains s'étaient élancés en une seule ruée sur Paris, soutenus par une grosse artillerie dont nous ne possédions pas un seul exemplaire. Nous avons déjà marqué à notre avantage l'échec irréparable du plan stratégique de l'Allemagne et c'est ce qui nous permet d'envisager l'avenir; maintenant que les possibilités s'accordant avec les volontés d'un assez grand nombre de peuples puissants pour affirmer que la fin de l'oppression allemande est réduite à une question de patience, le moment est venu, si nous voulons recueillir les leçons des événements et ne pas recommencer certaines légèretés, de rechercher l'utilisation de l'influence plus grande qui va nous être dévolue dans le monde, de façon à nous montrer dignes dans l'avenir du grand concours de sympathies qui nous aura soutenus sur les champs de bataille.

Pas plus l'Angleterre que nous ; — pas davantage nous que la Russie, que le Japon, la Belgique ou la Serbie ; — et encore moins aucun des peuples qui sur le tard se seront accrochés à notre élan, nous n'aurons le droit d'énoncer que nous fûmes **victorieux de la** grande foudre austro-allemande, **suivie** par le Turc asservi. La victoire est bien rentrée dans les plis de notre drapeau et nos succès militaires, notre gloire même, sont bien à nous sans conteste, servant d'exemple, et livrés à l'admiration des générations futures; mais la conséquence finale du succès, le fait d'avoir jugulé le monstre, n'appartiendra en propre à aucun peuple isolé, car c'est à l'agglomération qui s'appelle dans toutes les bouches « les alliés » que nous devons en particulier, nous Français, de n'avoir pas été anéantis dès 1914 par la plus sauvage et la plus formidable agression qui ait jamais violenté nos frontières. Cela nous ne devons pas l'oublier et c'est pourquoi l'« Alliance » doit durer et devenir un « Alliage ».

Les peuples ne se sont pas combinés à la première heure, pour se dissocier ensuite après une liquidation qui serait nuisible à tous égards. La Force qui a vaincu doit survivre à la victoire et la France continuera à vivre en participation avec ses frères d'armes.

Les peuples Balkaniques ont connu de grandes tristesses pour avoir commis le sacrilège de briser leur ligue au lendemain de leur victoire contre le Turc ; et, à l'heure qu'il est, si ce groupement Oriental existait encore tel qu'il s'est montré sous les murs d'Andrinople, ne pèserait-il pas autant qu'une grande puissance sur la conduite de la partie actuelle ? Tandis que, livrée à elle-même, la Serbie devra compter sur la bonne volonté des peuples d'Occident pour détacher au jour du partage un dividende proportionné à son colossal héroïsme.

Les grands esprits doivent se préoccuper déjà de maintenir, par tous les moyens, pendant la paix prochaine le culte de l'Alliance qui a sauvé la civilisation.

Est-ce à dire que le génie français doit disparaître ? Qu'on ne le cultivera plus dans sa pureté et qu'il sera supplanté dans la science, dans l'art, ou dans n'importe laquelle de leurs applications par une nouvelle « culture » qui serait elle-même un mélange, forcément impur, d'éléments slaves, anglo-saxons, flamands et latins, pour ne citer que des principaux ? Que la prochaine Renaissance ne sera en réalité qu'un amalgame peu harmonieux d'êtres, de lignes, de tempéraments, de procédés hétérogènes ? Ce serait mal nous exprimer que de le laisser croire : les peuples alliés se sont prodigué les enseignements, en même temps que les dévouements, pendant la lutte. Sans renier leurs héritages intellectuels ils devront s'aimer, se connaître, s'emprunter, dans chaque branche du savoir, l'excellence de leurs méthodes.

Exemple. L'armée française était en 1914, sans que cela lui enlevât aucune qualité de bravoure, une armée de savants : on ne devenait capitaine d'artillerie ou du génie, par la grande porte, qu'à la condition d'avoir triomphé aux concours d'entrée et de sortie des plus redoutables écoles. Ces officiers, artilleurs et sapeurs, maniant le 75 ou la sape des tranchées, ont fait merveille contre les Prussiens. Et cependant, au même moment, sur les mêmes champs de bataille (le cas s'est répété) des chefs d'armée donnèrent les galons de sous-lieutenant à des jeunes gens de 18 ans, enrôlés depuis 3 mois et qui ajoutaient à leur diplôme de bachelier la gloire d'avoir été le chef victorieux d'une équipe de rugby. Et ces officiers là, de l'école des reins puissants et du grand air, faisaient aussi d'ardents entraîneurs d'hommes ; ils devaient leur grade à l'influence anglaise, car aux premières années de la République ces jeunes gens eussent porté le sac durant toute la guerre. Que conclure ?

Devons-nous débarquer toute notre science et alléger le programme de Polytechnique ? Ou encore recruter tous les officiers dans les casernes ? Et n'exploiter que le coup d'œil, le sang froid et la virilité de la jeunesse ? Nous en tiendrons nous au contraire exclusivement au mandarinat, en réprouvant le foot ball comme Ecole de préparation militaire ? La vérité est d'approprier les deux méthodes et de creuser sous la Manche un « tunnel » qui doive permettre aux deux races si différentes de s'instruire mutuellement jusqu'à effacer les lacunes de chacune d'elles.

C'est précisément parce qu'elle craignait pour elle-même l'invasion du goût français sur son sol que l'Angleterre s'était jusqu'à ce jour prononcée sans appel possible contre le tunnel. Et c'est parce que le Royaume Uni va avec la même unanimité vouloir après la guerre marcher avec nous épaule contre épaule, que cette grande œuvre si significative sera l'aube de l'ère nouvelle qui commencera demain

L'amour de leur insularité empêchait nos voisins d'accepter nos avances et le Roi Edouard lui-même ne réussit pas sur ce point à forcer une opinion publique tellement préoccupée de traditions et de couleur locale qu'elle ne pouvai supporter l'idée d'un échange fréquent de trains directs entre Paris et Londres. Londres à 4 heures de Paris, aussi accessible que Bruxelles aux voyageurs de commerce parisiens ; Paris, guère plus éloigné que Brighton pour les Londoniens en quête de changement d'air, c'était un si terrible coup donné à la vieille patrie qu'il faut être anglais..., pour en comprendre toute l'importance.

La raison militaire n'était pas un empêchement sérieux à l'exécution du projet et les Anglais eurent vite compris à quel point il était aisé pour chacun des riverains de noyer le tunnel s'il devenait un danger, sans compter que le souterrain pouvait fournir à un moment donné une arme terrible contre les ennemis du Royaume-Uni soit qu'il fût question d'envoyer des corps anglais sur le Continent, soit au contraire que l'Angleterre, insultée sur son littoral, eût besoin de demander à son alliée le secours de ses armes.

Ces temps derniers, M. A. Gauthier de Clagny parlait éloquemment du même sujet dans ces termes que nous lui empruntons :

« L'Allemagne a cru intimider l'Angleterre en bombardant ses ports, en la menaçant d'une agression aérienne, en cherchant à mettre la main sur nos rivages et nos villes qui font face aux côtes britanniques. Son erreur a été profonde. On n'intimide pas l'Angleterre.

« Montrons aux barbares que nos fermes cœurs ne connaissent pas la crainte. Plantons à Calais et à Douvres, au bruit de leurs canons et des nôtres, les premiers jalons de la grande voie de communication sous-marine, qui assurera notre puissance économique et militaire. Nous affirmerons, par cette splendide manifestation, notre foi dans l'avenir et notre inaltérable fraternité. De cette lutte titanique jaillira d'œuvre de paix définitive, issue du défi même de la barbarie à la civilisation. Elle demeurera l'éternel témoignage de l'intelligence, du sang-froid et la vaillance de nos deux races. »

Jusqu'en 1915, aucun mélange de mœurs ne fut possible entre deux peuples qui — même dans leur collaboration la plus étroite — useront toujours des voies les plus divergentes pour atteindre leur même idéal de justice, de liberté, de civilisation, de force, de prospérité, d'art, de culture... Et l'ère d'après 1915 accueillera frénétiquement la percée sous-marine qui sera le fil conducteur, jeté entre deux peuples dont l'amitié a fait ses preuves. Et, mieux que ses devanciers, les grands champions des Alpes, Mont-Cenis, Gothard, Simplon, Leutschberg, qui jetèrent tour à tour en Suisse et en Italie l'influence française ou la Kultur allemande, le tunnel sous la Manche ne conduira sous les voûtes que de beaux exemples, de grandes leçons et des enseignements mutuels.

Jean Gallia.

L'Industrie et la Défense Nationale

C'est un fait bien connu en France que toutes les fois qu'une alerte politique fait naître un danger de guerre, on voit immédiatement l'administration de la guerre réclamer le concours de l'industrie : puis, la crise passée, l'industriel redevient un vulgaire pékin, auquel on fait faire antichambre s'il s'avise

---

sant, l'écoute, serrant son fusil dans sa main crispée.

La résolution de Pierre ne fut pas longue à prendre : il mit sa baïonnette au bout de son arme et il grimpa l'escalier en silence.

Il vit dans le couloir l'ordonnance qui dormait devant la porte de l'officier ; d'un coup de baïonnette, il cloua le Prussien contre le plancher, et le laissant se débattre comme un reptile dont on a écrasé la tête, il se précipita contre la porte : elle était fermée ; mais en deux coups d'épaule il en fit sauter les panneaux.

L'officier allemand, réveillé en sursaut, avait bondi de son lit et s'était précipité par la première porte dans une autre chambre.

Pierre accourait, terrible, et ce fut une chasse à l'homme, furieuse et sauvage.

Le Prussien demi-nu, accumulait les obstacles, renversait les meubles.

Pierre, implacable et irrésistible, brisait tout, et acculait enfin sa proie dans un angle du couloir :

— Je me rends, s'écria l'officier.

— Pour se rendre, il faut être soldat, rugit Pierre. Vous n'êtes que des bandits ! Tiens, va rejoindre tes victimes !

Et le coup de pointe allongé furieusement, traversa comme une flèche la poitrine du capitaine.

Le lendemain, c'était le terrible combat de Bazeilles, cette inoubliable tuerie qui restera gravée dans l'histoire comme les plus hauts faits de l'antiquité, et qui présentera toujours, avec un relief saisissant, aux générations stupéfaites, le spectacle de l'héroïsme des vaincus et de la férocité des vainqueurs.

La une poignée de braves résista tout un jour à une division Bavaroise.

Toutes les maisons durent être prises successivement comme des forteresses que nos vaillants soldats n'évacuaient que chassés par les boulets et par l'incendie.

Les Prussiens s'avançaient prudemment, le long des murs et le long des maisons : tous ceux qui passaient en vue du canon d'un chassepot étaient immédiatement couchés sur le sol.

Les Prussiens défonçaient les portes des maisons pour se mettre à l'abri : mais à peine s'engageaient-ils par l'ouverture, qu'un combat corps-à-corps les criblait de coups de baïonnette, et ils venaient expirer dans la rue en poussant des cris de rage et d'impuissance.

Au bout d'une heure, le sol avait disparu sous les cadavres, et les Bavarois entassaient ces cadavres, pour s'en faire un abri ; barricades de chair humaine, dans laquelle les balles entraient avec un bruit sourd.

A chaque instant les renforts arrivaient à l'ennemi, et les officiers exaspérés, cherchaient à entraîner leurs hommes.

Mais de leurs forteresses improvisées, nos marsouins tiraient sans relâche : ils plaçaient des matelas aux fenêtres et barricadaient les portes.

Seuls les obus tombant sur les toits peuvent en venir à bout.

Pierre Kreistner, après avoir confié Madeleine à une parente qui tient l'hôtel du Lion d'Or, s'est élancé dans la mêlée, et il fait l'admiration de tous par sa témérité et son ardeur.

C'est en vain que Madeleine l'a supplié de ne pas la quitter, en lui montrant combien la résistance était folle, et en lui disant qu'il n'y avait plus rien à faire.

— Pardon, ma pauvre Madeleine, avait-il répondu, on peut encore mourir !

Et il s'était élancé, culbutant les Bavarois, leur arrachant leurs fusils chargés, et tuant son homme à chaque coup de feu.

Mais rien ne peut résister aux masses et aux canons des Prussiens.

De nouveaux renforts, de nouveaux ordres sont arrivés : les ennemis veulent en finir.

Les maisons sont de nouveau criblées, les volets pendent contre les murs à demi arrachés de leurs ferrements, les matelas placés aux fenêtres sont hachés, les flammes de l'incendie se propagent de proche en proche, et nos soldats, délirants de patriotisme, se font tuer et brûler plutôt que de se rendre.

En quittant une maison incendiée pour entrer dans une autre, Pierre Kreistner reçoit à la tête un coup de feu qui l'abat sur le coup.

Enfin, après une journée complète de massacres et d'efforts, les Bavarois sont passés, et dans une éclaircie, Madeleine a pu venir ramasser Pierre Kreistner, dont la blessure n'est pas très grave et qu'on a transporté à l'hôtel du Lion d'Or.

Le célèbre tableau de Neuville a popularisé cette fantastique défense de Bazeilles.

On sait aussi que l'homme qui commandait à cette poignée de soldats héroïque s'appelait le commandant Lambert.

Mais, ce qu'on ne saura jamais, ce sont les actes de bravoure individuelle qui ont été inspirées par le plus pur patriotisme durant cette journée, qui doit compter dans nos annales, au même titre qu'une victoire.

La grandeur d'une nation se mesure à l'emploi qu'elle sait faire de la victoire : pour apprécier celle des ennemis, nous n'avons qu'à mentionner les faits qui terminent ce court et douloureux récit

Au lendemain du combat, les Bavarois ne songèrent qu'aux moyens d'assouvir leur colère et de noyer leur honte.

Leur premier souci fut de mettre le feu aux maisons qu'avaient épargné les obus : tout y passa et près de quatre cents immeubles furent livrés froidement aux flammes.

Ce n'est pas tout : les sinistres vainqueurs s'étaient assurés un certain nombre d'otages, et, rassemblés devant l'hôtel du Lion d'Or, où ils venaient de déjeuner, ils se distrayaient en torturant leurs prisonniers.

Pierre Kreistner, reconnu à son visage et à ses mains, pour avoir fait le coup de feu, avait été arraché de son lit, et attaché à un arbre, au milieu de la cour de l'hôtellerie.

Des uhlans, après avoir attaché un ôtage à leur selle, s'élançaient sur leur monture et prenaient le galop sur la route, traînant derrière eux le patient, qui, meurtri, roulé, blessé, finissait par s'abandonner à son sort et à se laisser traîner misérablement dans la poussière.

Les officiers, sous-officiers et soldats étaient ravis, et faisaient entendre ce rire grossier et insultant, jamais oublié par ceux qui l'ont entendu.

A l'aspect de ces cruautés, une femme qui tenait un petit enfant dans ses bras, fit entendre quelques mots d'indignation : elle est aussitôt saisie, battue et liée à un arbre : un soudard ivre de vin et de bière, empoigne son enfant par le cou et le fait tournoyer dans l'air, puis le lance comme une balle : le pauvre petit retombe, le crâne brisé, aux pieds de sa mère évanouie.

Sur le signe d'un officier, Pierre Kreistner est dépouillé de sa chemise, et flagellé à coups de baguette de fusil. La malheureuse Madeleine qui ne le quitte pas, supplie les officiers

— « Messieurs ! par pitié ! C'est mon mari. Rendez-le moi : je vous en supplie au nom de vos femmes et de vos mères ! »

Un soldat ayant piqué la poitrine de Pierre avec sa baïonnette, le vaillant Français avait eu la force de lui cracher son nom à la face : « Lâche, Lâche Prussien ! » s'était-il écrié.

Aussitôt vingt coups de sabre et de baïonnette lui étaient portés, et il s'affaisa en murmurant « Madeleine ! »

Folle de douleur, Madeleine laissa échapper le torrent d'indignation qui lui brisait le cœur, et insulta les bandits.

Elle fut placée le long d'un mûr avec quelques autres femmes qui avaient pris son parti, et douze balles la délivrèrent.

Français ! souvenez-vous ! et si la plume se refuse à retracer ces horreurs, s'il vaut mieux n'en pas parler, pensez-y toujours !

Jacques Cœur.

se jamais de mettre les pieds au ministère pour présenter quelque projet intéressant.

La guerre actuelle apporte une fameuse revanche à l'industrie : quels que soient la valeur des chefs, et l'héroïsme des soldats, nous ne pouvions rien faire et nous étions battus à plate couture, si l'industrie française n'avait pas été prête à combler les lacunes de l'armement et à venir en aide à la guerre pour doter du matériel indispensable tous ces millions de combattants qui offraient leur vie pour le salut de la patrie ; espérons que la leçon ne sera pas perdue et qu'on s'en souviendra plus tard.

Nous n'étions pas préparés à la guerre qui nous a surpris comme un coup de massue, et si l'âme de la nation s'est élevée d'un coup d'aile à la hauteur des effroyables périls qui nous menaçaient, c'est que nous avons tous eu le sentiment profond des ressources inépuisables que le génie français, militaire et industriel, pouvait apporter à la défense.

L'effort fourni par toute l'industrie française pour venir en aide à l'effort militaire a été formidable : en six mois nous sommes arrivés à constituer un armement capable de vaincre celui que les Boches ont préparé pendant tant d'années: c'est une victoire splendide, qui mériterait de nombreuses citations à l'ordre du jour.

A la base de toutes les fabrications qu'il a été nécessaire d'entreprendre, nous trouvons l'industrie métallurgique qui a fait des prodiges et qui a eu d'autant plus de mérite à réussir cet effort que ses principaux centres du Nord et de l'Est étaient et sont encore au pouvoir de l'ennemi.

Notre grand établissement national du Creusot s'est créé dans la crise actuelle un grand titre de gloire, en fournissant, au prix d'un effort merveilleux, non seulement le matériel équipé que lui a été demandé, mais en alimentant régulièrement les arsenaux et la plupart des industriels des matières premières indispensables à la fabrication des éléments de la victoire

Ce succès de la métallurgie française est d'un excellent augure pour l'avenir , car après la guerre, il va falloir rebâtir une partie de la France et reconstituer tout ce qui aura disparu dans la tourmente, et la métallurgie devra encore pendant longtemps, donner tout son effort : c'est un compartiment qui doit dès maintenant retenir l'attention des hommes affaires, car c'est encore aider nos soldats que de préparer l'avenir industriel de la France, avenir qui apparaît splendide pour la plupart des industries métallurgiques.

Projet d'Europe, s. g. d. g.

L'un des spectacles les plus fantastiques auxquels il nous sera donné d'assister lorsque sonnera l'hallali de l'Allemagne, est à coup sûr celui de la distribution des récompenses aux vainqueurs et de la constitution d'une nouvelle Europe ; estimons-nous heureux s'il n'en sort pas une nouvelle guerre européenne.

Quoi qu'il en soit, nous pensons bien que la République française, dont le territoire a été l'objet des principales convoitises de l'Allemagne depuis 45 ans, aura quelque chose à dire lorsqu'il s'agira de rectifier ses frontières, et nous estimons salutaire qu'il se formé dès maintenant une opinion nationale, qui nous évitera d'être pris au dépourvu lorsque les questions seront posées autour du redoutable tapis vert de la conférence de la paix.

La seule frontière que nous puissions envisager dans l'Est, est évidemment celle du Rhin, et cette frontière paraît tout indiquée aussi bien pour la Belgique que pour nous : les Belges iront jusqu'à Cologne et jusqu'à la Moselle ; nous, de notre côté, nous irons jusqu'à Coblenz et nous agrandirons l'Alsace-Lorraine des provinces Rhenanes qui la touchent ; c'est la garantie indispensable à prendre pour assurer l'avenir.

Les vaincus ayant toujours tort, il faudra bien que l'Allemagne et l'Autriche s'inclinent devant le morcellement qui sera fait de leurs territoires : il faut que les Anglais s'assurent le port de Hambourg à l'embouchure de l'Elbe, et il faut que les Russes puissent s'installer dans la Prusse Orientale, y compris le port de Danzig ; la Pologne se taillera sa part largement aux dépens des deux vaincus, et il ne nous déplairait pas de voir la Suisse aller jusqu'à Munich.

Quant à l'Italie, on ne pourra pas lui refuser de s'adjoindre aux dépens de l'Autriche, tous les territoires qui lui reviennent dans le Trentin et la région de Trieste ; mais il faudrait que cette puissance n'émit pas trop de prétention sur l'Albanie et sur la Méditerranée, qui devra rester plus que jamais le grand lac français.

Le point noir, ce sont les provinces balkaniques et il est à craindre que l'impossibilité de les satisfaire reste encore pour longtemps une menace de guerre future. Si j'étais le maître, je déclarerais qu'il ne doit y avoir désormais dans les Balkans, que trois grandes puissances, la Serbie, la Roumanie et la Grèce, dont l'entente avec nous et nos alliés ne saurait faire de doute, et qui se chargeraient de mettre à la raison tous les fauteurs de troubles.

Le départ des Turcs de Constantinople ne causera de chagrin qu'à notre sympathique Pierre Loti; mais qui sait si la prise de cette fantastique cité ne va pas lui donner l'occasion de publier un nouveau chef-d'œuvre, plein de visions d'avenir Que va-t-il en effet se passer dans ces régions après la guerre ? Seuls les Anglais pourraient peut-être nous dire quelque chose à ce sujet.

Nos bons amis Anglais, avec qui nous avons eu la chance de lier partie complète, ils ont bien gagné, eux aussi, la forte récompense, et je crois que nous pouvons compter sur eux pour ne pas se laisser oublier ; il est bien difficile de faire des pronostics de ce côté, mais il y a une question dont nous voulons dire aussi un mot à propos des Anglais, c'est la question japonaise, qui a déjà fait couler pas mal d'encre.

Les Japonais sont des soldats d'élite et des marins redoutables : ils constituent une grande puissance militaire, et la rapidité de leur évolution a fait l'admiration et l'étonnement de notre génération, mais tous ceux qui ont pratiqué l'Extrême-Orient, et qui ont vécu en Chine et au Japon, savent que malgré la civilisation il subsiste et il subsistera toujours, dans l'âme des jaunes, un point délicat de mystérieuse hérédité, d'où peut surgir à nouveau, sous l'influence des contingences, la vieille haine contre les blancs : il ne faut pas s'exposer à provoquer l'orgueil incommensurable des races jaunes, ni jamais leur montrer nos points faibles.

Qu'on fasse une large place à la vaillance et à la puissance des Japonais en Extrême-Orient, où déjà ils se sont couverts de gloire ; mais il vaut mieux ne pas les amener en Europe, afin que nous puissions rester bons amis avec eux ; les Anglais leur feront la part belle pour leur avenir.

J. D

Une page d'Histoire à ne pas oublier

(Extrait du "Livre Jaune de 1914")

M. Jules Cambon, ambassadeur de la République française, à Berlin, à M. Stéphen Pichon, ministre des Affaires étrangères

Berlin, le 22 novembre 1913.

Je tiens d'une source absolument sûre la relation d'une conversation que l'empereur aurait eue avec le roi des Belges, en présence du Chef d'Etat-Major Général de Moltke, il y a une quinzaine de jours, conversation qui aurait, paraît-il, vivement frappé le roi Albert ; je ne suis nullement surpris de son impression, qui répond à celle que moi-même je ressens depuis quelque temps : l'hostilité contre nous s'accentue et l'empereur a cessé d'être partisan de la paix.

L'interlocuteur de l'Empereur d'Allemagne pensait jusqu'ici, comme tout le monde, que Guilaume II, dont l'influence personnelle s'était exercée dans bien des circonstances critiques au profit du maintien de la paix, était toujours dans les mêmes dispositions d'esprit. Cette fois, il l'aurait trouvé complètement changé : l'Empereur d'Allemagne n'est plus à ses yeux le champion de la paix contre les tendances belliqueuses de certains partis allemands. Guillaume II en est venu à penser que la guerre avec la France est inévitable et qu'il faudra en venir là un jour ou l'autre. Il croit naturellement à la supériorité écrasante de l'armée allemande et à son succès certain.

Le général de Moltke parla exactement comme son souverain. Lui aussi, il déclara la guerre nécessaire et inévitable, mais il se montra plus assuré encore du succès, « car, dit-il au Roi, cette fois, il faut en finir, et Votre Majesté ne peut se douter de l'enthousiasme irrésistible qui, ce jour-là, entraînera le peuple allemand tout entier »

Le Roi des Belges protesta que c'était travestir les intentions du Gouvernement français que les traduire de la sorte et se laisser abuser sur les sentiments de la nation française par les manifestations de quelques esprits exaltés ou d'intrigants sans conscience.

L'Empereur et son Chef d'Etat-Major n'en persistèrent pas moins dans leur manière de voir.

Au cours de cette conversation, l'Empereur était, du reste, apparu surmené et irritable. A mesure que les années s'appesantissent sur Guillaume II, les traditions familiales, les sentiments rétrogrades de la Cour, et surtout l'impatience des militaires prennent plus d'empire sur son esprit. Peut-être éprouve-t-il on ne sait quelle jalousie de la popularité acquise par son fils, qui flatte les passions des pangermanistes et ne trouve pas la situation de l'Empire dans le monde égale à sa puissance. Peut-être aussi la réplique de la France à la dernière aumentation de l'armée allemande, dont l'objet était d'établir sans conteste la supériorité germanique, est-elle pour quelque chose dans ces amertumes, car, quoi qu'on dise, on sent qu'on ne peut guère aller plus loin.

On peut se demander ce qu'il y a au fond de cette conversation. L'Empereur et son Chef d'Etat-Major Général ont pu avoir pour objectif d'impressionner le Roi des Belges et de le disposer à ne point opposer de résistance au cas où un conflit avec nous se produirait. Peut-être aussi voudrait-on la Belgique moins hostile à certaines ambitions qui se manifestent ici à propos du Congo belge, mais cette dernière hypothèse ne me paraît pas concorder avec l'intervention du Général de Moltke.

Au reste, l'Empereur Guillaume est moins maître de ces impatiences qu'on ne le croit communément. Je l'ai vu plus d'une fois laisser échapper le fond de sa pensée. Quel qu'ait été son objectif dans la conservation qui m'a été rapportée, la confidence n'en a pas moins le caractère le plus grave. Elle correspond à la précarité de la situation générale et à l'état d'une certaine partie de l'opinion en France et en Allemagne.

S'il m'était permis de conclure, je dirais qu'il est bon de tenir compte de ce fait nouveau que l'Empereur se familiarise avec un ordre d'idées qui lui répugnait autrefois, et que, pour lui emprunter une locution qu'il aime à employer, nous devons tenir notre poudre sèche.

Jules Cambon.

CHANSON DE TROUPIER

(Musique à faire)

Allons les gars de France, ya du bon, nom de nom !
Enfin nous les tenons sous le feu des canons
Pas d'erreur cette fois, les Boch'ils sont vaincus :
Bientôt ils fileront, la baïonnette au c. ..

Le Boche est un cochon, et derelin din din !
Mais son sang ne ferait qu'un bien mauvais boudin
Car il ne se repait que d'affreuses infamies
Au point de dégoûter tous ses meilleurs amis,

Plus de têtes carrées, à la digue don don !
Plus de gueul' à lunette, avec de gros bedons
Chassons ces verminards, farfouilleurs de tinettes,
Perdons le souvenir de leurs sales binettes

Les corbeaux parliront, à la fart don daine !
Nous irons au pays, oublier ces tir-laine :
Nous y ferons l'amour, dessous nos toits de chaume,
Ce qui jamais bien sûr n'arrivera à Guillaume

NOUVELLES de la Dernière Heure

TELEGRAMMES DU MONDE ENTIER transmis sous toutes réserves et spécialement choisis pour procurer des rêves agréables à nos lecteurs.

Amsterdam.

On assure que le célèbre aviateur Pégoud, à la tête d'une importante escadrille qui transportait vingt hommes résolus à mourir, a réussi à atterrir de nuit dans les environs de Charleville : avec ses poilus, il a pris d'assaut le château où Guillaume se terre pendant la nuit, il a ficelé ledit Guillaume comme une vulgaire andouille, l'a placé dans son fuselage, et l'a transporté dans un port anglais, où le roi lui rendra bientôt visite.

Tokio.

Un grand ingénieur japonais a construit un aéronef qui peut tenir l'air pendant huit jours et transporter plusieurs tonnes d'explosifs. Douze appareils semblables sont en route pour survoler Berlin et réduire cette capitale en cendres : les Berlinois sont affolés et en ont déjà perdu le goût du pain.

Constantinople.

On dit que les vieux Turcs ont fait appel à notre grand écrivain Pierre Loti pour lui offrir le sultanat, dans l'espoir qu'il pourra traiter avec les alliés et sauver quelques débris de la vieille Turquie : Stamboul est dans la joie.

Alsace.

Avec des pompes à vidange de construction allemande brevetée, nos troupes ont réussi à inonder les tranchées des Boches : on n'aperçoit plus que la pointe des casques, et tous les poilus rigolent.

AVIS A NOS LECTEURS

Nous prions instamment nos lecteurs de bien se pénétrer des opinions de RATAPLAN et de bien comprendre la noble ambition qui a présidé à cette tentative : il faut faire quelque chose pour les soldats qui nous ont sauvés, il faut aussi faire quelque chose pour la France, notre mère commune. Que tous ceux qui ont des idées ou qui sont disposés à nous encourager, veuillent bien nous écrire aux bureaux du journal : il sera répondu à toutes les lettres.

Le Gérant : Firmin SEGOND.

Imp. de la Bourse de Commerce (G. Bureau)
35 rue J.-J.-Rousseau, Paris

N° 2 — Prix du Numéro : 10 Centimes — Juin 1915

RATAPLAN

JOURNAL D'AVANT-GARDE

Organe de la Renaissance et de l'Unité Nationales

PARAISSANT MENSUELLEMENT

ADMINISTRATION : 35, Rue Jean-Jacques-Rousseau

Directeur-Fondateur Jean DIAVOL

ADMINISTRATION 35, Rue Jean-Jacques-Rousseau

La Couleur de "Rataplan"

La première apparition de *Rataplan* n'a pas suscité l'enthousiasme des foules : nous nous en doutions bien un peu. Mais tout vient à point à qui sait attendre, et nous pouvons attendre.

Toutefois, comme personne aujourd'hui ne doute plus du résultat de la guerre, si lointain qu'il puisse être encore, il y a bon nombre de Français qui s'inquiètent à juste titre de ce qui se passera après la victoire : ceux là nous ont donné leur adhésion parce qu'ils ont compris tout l'intérêt d'un organe nouveau, libre de toute attache, et destiné à incarner les opinions de la nouvelle France : on nous a demandé toutefois de préciser un peu nos idées politiques.

Nous avons déclaré dans notre premier article que nous ne voulions pas faire de politique en ce moment, et même nous avons estimé contraires à l'union nécessaire, à l'union sacrée, toutes les critiques à l'adresse du Gouvernement qui a assumé la tâche formidable de vaincre.

Mais nous ne voudrions pas laisser nos aimables correspondants dans l'incertitude sur la question de principe qui semble les préoccuper, et nous pouvons sans inconvénient arborer nos couleurs.

Rataplan est un journal d'avant-garde, c'est-à-dire, qu'il sera hardi et résolu : il se propose d'être l'un des pionniers de la renaissance et de l'unité nationales, mais comme il l'a déjà dit, sous l'égide de la *République Intégrale*, déjà prévue et baptisée par nous bien avant la guerre.

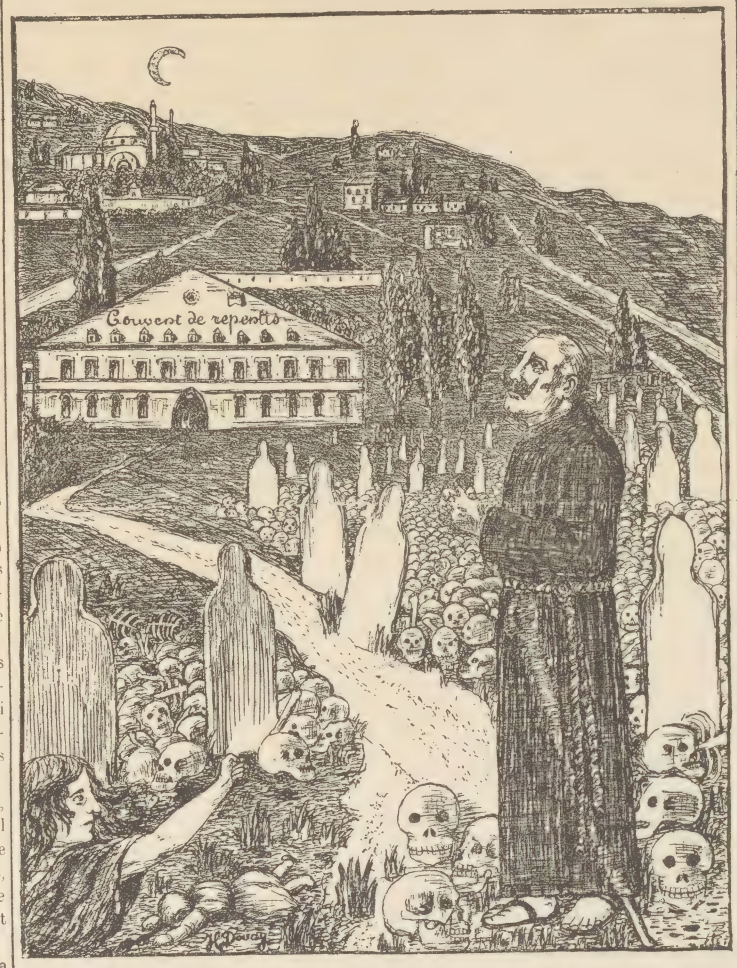
La République Intégrale, c'est la république complète allant sans compromission jusqu'au bout de tout ce qu'il y a de noble, de puissant, de juste, d'humain et de généreux, dans ce merveilleux système de gouvernement, lorsqu'il est bien appliqué : la république intégrale, c'est la seule qui puisse répondre à la mentalité française, sortie des tranchées, au lendemain de la terrible épreuve la seule qui puisse donner satisfaction à toutes les aspirations de droite et de gauche, par conséquent la seule qui puisse faire l'union et réaliser l'unité, et nous en ferons la preuve lorsque nous développerons un peu plus tard le programme de cette république *intégrale* et *sociale*.

Donc, il n'y a pas d'ambiguïté : *Rataplan* est républicain. On a bien un peu abusé de ce qualificatif : le célèbre *Yuan-Shi-Kai* lui-même s'en est affublé, et beaucoup d'autres aussi qui n'y avaient pas beaucoup plus de droit. Mais, dans l'avenir il faudra être *républicain Intégral*, si l'on veut être avec son pays.

Aujourd'hui ne soyons encore que patriotes.

JEAN DIAVOL.

La Fin d'un Kaiser



GUILLAUME : Puisque mon vieux Gott n'a rien voulu savoir, je vais aller trouver Allah et tacher de faire quelque chose avec lui !

Les Imprécations d'un « Poilu »

Boche, l'unique objet de mon ressentiment !
Boche, toi qui toujours resta l'homme qui ment !
Boche de soixant'dix, ô soudard sans honneur !
Boche enfin que je hais, et c'est de tout mon cœur !
Puisse tout l'univers, pour qui tu es immonde
Pulvériser ta race et t'effacer du monde !
Et si ce n'est assez de notre sainte alliance,
Que l'Orient aussi apporte sa vaillance !
Que cent peuples unis des bouts de l'univers
Passent, pour te détruire, et les Monts et les mers !
Mon rêve est celui-ci : te prendre dans nos mailles
Et de mes propres mains déchirer tes entrailles !
Que le courroux du Ciel, allumé par mes vœux
Fasse pleuvoir sur toi un déluge de feux !
Puissé-je de mes yeux voir tes maisons en cendre
Ton kaiser effondré demandant à se rendre !
Voir le dernier des Boch's à son dernier soupir
Moi seul en être cause, et mourir de plaisir !

La Cause des Soldats

Après dix mois de guerre, au cours desquels nous avons pu contenir les hordes effroyables de l'Attila moderne, et préparer tout à notre aise une bonne partie de ce qui nous manquait, après la magnifique tenue de la nation française durant les premiers mois d'épreuve, voici qu'apparaissent nettement des symptômes d'un nouvel état d'esprit qui n'est pas sans nous inquiéter.

Dans tout le pays en dehors de la zone des armées, et jusqu'à la Méditerranée, chacun reprend peu à peu ses petites habitudes du temps de paix : les cafés regorgent de clients et réclament des séances de nuit, le champagne pétille sur les tables des grands restaurants, les théâtres font recette, les boites de toutes sortes, avec ou sans musique, voient réapparaître leur clientèle de Snobs, et on parle de plus belle de la reprise des affaires.

Ces constatations établissent un contraste si violent entre ceux qui se font tuer là-bas, et les autres, qu'on a presque honte de les formuler : elles seraient même pénibles si nous ne savions qu'elles proviennent uniquement de la certitude de la victoire, qui est devenue l'acte de foi général ; on se figure déjà qu'on la tient, cette victoire, et c'est tout juste si l'on ne s'étonne pas de la voir marcher si lentement.

Français, il n'est que temps de nous reprendre et d'élever nos âmes à la hauteur de la situation ! L'ennemi foule notre territoire, il ravage nos plus belles provinces ; ses bombes éclatent sur Calais, sur Reims, et même sur Paris ; comment pourrait-il y avoir dans ces conditions, d'autres affaires à envisager que celles qui concernent nos soldats, et la lutte sans merci dans laquelle nous sommes engagés.

De ce que la victoire finale est certaine, il ne s'en suit pas que le temps des épreuves soit passé, et il nous faut tremper les âmes en vue de ces épreuves possibles plutôt que les amollir avec une reprise prématurée de la vie normale, dont l'un des principaux dangers est d'orienter la mentalité de beaucoup de gens vers des désirs de paix, qui seraient la pire des catastrophes.

Il ne peut y avoir de paix sans la victoire préalable et complète, et nous n'y arriverons jamais à cette victoire si nous voulons reprendre le cours tranquille de nos existences. En présence des effroyables dangers dont nous avons senti la menace, il faut vaincre à tout prix, et pour vaincre, il faut que la nation se donne tout entière à la guerre, ne vive plus que pour la guerre, et dès lors pourquoi tant de non-combattants ! Au moins, en attendant leur tour de bataille, que ces non-combattants montrent qu'ils ont aussi des âmes de poilus en prenant en mains la cause des soldats, la seule qui compte en ce moment.

Ah ! Poilus sublimes des tranchées ! Soldats merveilleux de notre France ! Quelle page admirable et immortelle vous êtes en train d'écrire sur les tablettes de notre histoire nationale ! Votre endurance et votre héroïsme dépassent les plus hauts faits de l'histoire du monde, et jamais la France ne vous témoignera assez d'admiration, assez de reconnaissance pour n'avoir pas douté d'elle, et la conduire à la victoire.

C'est pourquoi nous voudrions voir tout le pays, avec ses représentants en tête, ne plus s'occuper que des choses qui vous concernent, afin de vous donner

le réconfort moral qui vous est dû et vous enlever les inquiétudes qui assombrissent parfois vos pensées lorsque vous songez à tous vos proches et à l'avenir.

Nous ne sommes pas les premiers à le dire, le problème des victimes de la guerre est loin d'être résolu, et ce n'est pas avec des œuvres de charité qu'on pourra le solutionner : la France doit mieux que cela à ses héros.

Le nombre des infortunes auxquelles il faudra subvenir après la guerre est incalculable, et les œuvres à créer pour y faire face doivent être étudiées à fond pour ne pas risquer de faire fausse route : on se trouve là en présence d'une tâche considérable qui devrait absorber le plus clair du travail des Chambres ; or, les principes qui doivent servir de guide à la vaste organisation nécessaire ne sont même pas posés !

Allons, législateurs, à l'œuvre ! et sans perdre une minute, car le temps est précieux ! Si vous ne vous sentez pas de force à solutionner de suite toutes ces grosses questions, ayez au moins le courage de les préparer ; vous savez bien qu'il faudra de l'argent, beaucoup d'argent ; qu'attendez-vous pour assurer les premiers frais en décrétant des impôts spéciaux, sur ces foules innombrables de non combattants qui se la coulent si douce, pendant que les autres souffrent et meurent. Voilà des impôts qu'il ne serait difficile, ni d'établir ni de percevoir sous trente-six formes différentes ! Voilà ce qui serait du beau travail pour la cause des soldats !

Puis, lorsque vous auriez bien travaillé pour les soldats, il faudrait penser un peu au second problème, également grave, qui va surgir après le premier, celui de la reconstitution de la race, dont la natalité diminue d'une façon inquiétante.

Nous l'avons dit déjà dans ce journal : tous les millions d'hommes qui rentreront après la guerre sont destinés à nous créer toute une génération de gars solides et bien trempés, avec des âmes de poilus ; mais il ne faut pas que cette mission soit contrariée par les lois et organisations défectueuses qui régissent en France la paternité et la maternité Il faut rendre à ces deux fonctions, d'essence si haute, tout le prestige qui leur est dû, le plus grand prestige : tout l'avenir de la France dépend de ce qui sera fait pour favoriser la paternité, assurer les soins et le respect à toutes les mères, régler le sort des innocents qui naissent. Mais il faut se hâter, et le pays à coup sûr demanderait des comptes sévères à ses représentants s'ils ne s'occupaient pas sans retard de ces questions brûlantes.

J. D.

La Guerre

Depuis son miracle de la Marne, qui apparaît encore plus prestigieux à chaque mois qui s'écoule, notre grand généralissime continue à tenir en échec tous ces reîtres au casque pointu, dont le formidable outillage de destruction a cessé de terroriser l'univers.

Sourd à toutes les suggestions qui ne doivent pas lui manquer, le général en chef continue sa tactique qui est la bonne et la seule capable d'assurer la victoire, puisqu'elle nous permet de constituer tout l'armement dont nous étions dépourvus, tout en administrant de continuelles raclées à tous ces bandits qui ont la prétention d'être les premiers soldats du monde. Le général Joffre, lui, est le premier des poilus, et personne ne lui contestera ce titre de gloire ; sa fermeté et son sang-froid le conduisent mathématiquement à la victoire, aux applaudissements du monde entier.

La certitude de cette victoire est devenue telle que nous voudrions tous en avancer la date, et la question du jour est sans conteste celle de la durée probable de la guerre.

Hélas ! mes chers concitoyens, il faut nous mettre bravement en regard de la réalité : la guerre ne peut être que longue, très longue, et j'ajouterai qu'il est nécessaire qu'elle le soit. Car si nous n'allions pas à Berlin châtier les Allemands, tout le sang versé l'aurait été en vain, et ce serait à recommencer.

Comprenons donc bien, ce qui n'est pas difficile, qu'aucun traité de paix n'est possible entre nous et les Austro-Boches ; c'est une partie de vie ou de mort qui se joue et il faut aller jusqu'au bout. Les Boches sèmeront sans compter sur leur route les ruines et les cadavres, ils lutteront pied à pied et jusqu'à leur dernier homme pour nous empêcher d'entrer dans leur capitale ; car c'est seulement ce jour là qu'ils se déclareront vaincus et se mettront à genoux.

Par suite, après la première étape qui va libérer notre territoire, nous aurons encore une tâche formidable à accomplir ; car l'ennemi qui dispose de tant d'hommes et de tant d'armement, est loin d'être écrasé et si nous nous reposions dès maintenant sur des visions de paix, nous risquerions d'avoir de terribles réveils : la guerre, la guerre à outrance et par tous les moyens, voilà ce qu'il faut réclamer si nous voulons en sortir ; les grands efforts vont seulement commencer ; soyons dignes de notre patrie !

Plus que jamais la formule du succès réside dans les trois points déjà signalés par nous, la chasse aux espions, le blocus à outrance, le renforcement des troupes et de l'armement. Le général en chef sait cela mieux que nous et nous pouvons nous en remettre à lui des dispositions à prendre ; mais notre rôle à nous, non-combattants, c'est de l'aider dans toute la mesure de nos moyens, en éclairant l'opinion, en faisant pénétrer dans le public une mentalité de guerre qui étouffera les germes néfastes de la mentalité de paix.

La nécessité de la chasse aux espions n'est plus à démontrer ; elle est aveuglante et quand on voit qu'il a fallu le douloureux incident du *Lusitania* pour nous apprendre qu'il y a encore en Angleterre plus de cinquante mille Austro-Boches en liberté, on est bien obligé de reconnaître que les Anglais sont comme nous parfois bien négligents. Il n'y a plus lieu de s'étonner si les Boches préparaient avec tant de persévérance des raids de *zeppelins* sur l'Angleterre ; il était grand temps d'aviser ; mais que les Anglais et les Français ne perdent jamais de vue que tant qu'il restera un espion sur leur territoire, des vies humaines sont en danger ; nous l'avons déjà dit, la mise à mort d'un espion, c'est une bataille gagnée sur les Boches.

Le blocus de l'Allemagne est l'un des grands facteurs escomptés de la victoire ; mais ce blocus est-il bien effectif ? tout est là. Il s'agit malheureusement en l'espèce de question maritimes sur lesquelles nous ne savons rien, et qu'on ne peut discuter, encore moins critiquer, car nous avons toute confiance dans les marines alliées et les poilus de la mer ne le cèdent en rien à ceux des tranchées. Toutefois, ces questions maritimes, que nous ne connaîtrons qu'après la guerre, ont dérouté une notable partie de l'opinion qui s'est vivement intéressée aux exploits des sous-marins allemands et ne comprend pas encore aujourd'hui comment ils ont pu faire tant de victimes.

La perte du *Léon-Gambetta* a profondément remué les populations des ports qui se souviennent très bien qu'autrefois les cuirassés qui faisaient une patrouille de nuit comme le *Gambetta* portaient une ceinture de filets pare-torpilles parfaitement efficace. Que sont devenus les filets pare-torpilles ?

Tout le monde sait aussi que les sous-marins ne peuvent opérer qu'avec un périscope émergeant de la mer ; il semble que si des escadrilles de bateaux légers et rapides, torpilleurs et destroyers, avaient été affectées en permanence à la battue des parages dangereux et à la chasse aux périscopes, les sous-marins boches n'auraient eu à enregistrer que de maigres victoires ; car, s'ils ont l'imprudence de se montrer sur l'eau, ils sont bien faciles à couler par le moindre torpilleur, et s'ils ne peuvent pas sortir leur périscope, ils n'ont plus qu'à s'en aller. Les marines alliées doivent pouvoir procéder à cette chasse aux périscopes, elles doivent pouvoir également bombarder et détruire les repaires qui servent d'abris aux sous-marins, sur la côte belge. Pour se débarrasser des sous-marins, il n'y a qu'à employer la méthode qui empêche les *zeppelins* et les *taubes* de venir sur Paris, bien vouloir et bien veiller !

Nous abordons enfin la grosse question du renforcement des troupes et de l'armement qui est la véritable clé de la victoire. Celui qui résistera le plus longtemps sera vraisemblablement, quoiqu'en disent les économistes, celui qui sera le mieux pourvu en hommes et en armement, et c'est l'immense réservoir qu'elle possède de ce côté qui fait la force de l'Allemagne. Nos ennemis peuvent très probablement armer encore dix millions d'hommes, et cela nous dicte le devoir de demain.

Dès le mois d'août 1914, nous avons été de ceux qui timidement ont parlé de la levée en masse ; nous avons été conspués, et cependant c'est bien là que se trouve la vérité : tous les hommes valides soldats ! plus de non-combattants ! Voilà la vraie formule du succès : fermer les théâtres et ouvrir les casernes !

Une autre force de nos ennemis c'est d'avoir préparé la guerre et prévu toutes les éventualités, même celle de l'entrée en lice de l'Italie, tandis que de notre côté, nous sommes obligés d'improviser tous nos moyens de défense sous la pression des évènements. Ayons le courage de changer une fois cette méthode et de faire des prévisions en vue de l'avenir : la victoire viendra plus vite.

La Ligue rouge

ROMAN PATRIOTIQUE

PROLOGUE

Le 15 août 1870, le jour de la fête de l'Empereur, une longue file de voitures, précédée d'un peloton de chasseurs à cheval, suivait au petit trot la route de Metz à Verdun.

L'escorte était morne et silencieuse. Une atmosphère indéfinissable de tristesse enveloppait ce convoi, qui semblait être sur la route d'un cimetière.

C'était l'Empereur Napoléon III qui, après avoir cédé aux ténébreuses suggestions du maréchal Bazaine venait de lui remettre le commandement suprême de l'armée du Rhin, et s'acheminait, poussé par le Destin, vers la route qui devait le conduire à Sedan.

Seul, dans sa calèche armoriée, le dos voûté, la moustache tombante, le Souverain suivait de son œil vague les contours de la campagne environnante.

Il songeait ; et, son esprit irrésolu se débattait sous l'étreinte d'une pensée unique : la terrible invasion qui venait de le surprendre si brusquement dans son rêve d'hérédité et de conquêtes.

Il croyait encore possible, en laissant derrière lui cette formidable armée de Bazaine, de déjouer la mauvaise fortune.

Il faut le dire, à la décharge de sa mémoire. Il ne pouvait prévoir qu'un jour arriverait, un jour prochain, où un maréchal de France deviendrait trois fois traître, trahissant la ville dont il avait la garde, trahissant ses soldats en les faisant périr de misère, de faim et de froid, trahissant son pays en lui enlevant sa suprême espérance.

Jamais l'histoire n'expliquera que ce maréchal, ne profitant pas de ses succès de Gravelotte, voulut quand même rester à Metz, mangeant les vivres de la place et amenant la capitulation par son apathie et ses louches menées.

La capitulation de Metz ! O honte éternelle, que seule la revanche pourra laver !

Il fallait que la discipline fut encore bien forte dans cette armée qu'on disait désorganisée pour que les officiers remarquables qui la composaient n'aient pas, dans un jour de colère, déposé de vive force ce maréchal qui se deshonorait.

Car les officiers le savent, et ils ne le diront jamais trop à leurs soldats, une capitulation est mille fois plus désastreuse que la mitraille, par suite des épreuves qu'elle entraîne : il est historique que c'est par milliers que sont morts nos soldats de Metz sous l'empire des souffrances et des mauvais traitements qui ont suivi la capitulation.

Donc Napoléon, expulsé de Metz par le traître Bazaine, errant tristement sur la grande route, sans aucun plan bien arrêté, Napoléon songeait.

Il songeait à ce Paris dont le séjour lui était désormais interdit, où l'Impératrice luttait déjà avec les plus graves difficultés, et une angoisse lui étreignait le cœur à la pensée d'une catastrophe possible, entraînant son trône et sa dynastie dans une chute irrémédiable.

Puis des fanfares éclataient ; il se revoyait au retour de la guerre d'Italie entrant triomphalement dans la capitale aux acclamations de tout un peuple en délire. Etait-il possible que son étoile eût pâli à ce point !

Non, tout n'était pas perdu ! la revanche allait venir avec la victoire.

Si elle ne venait pas, il pouvait trouver une mort glorieuse sur un champ de bataille. Son fils, il n'en doutait pas, recueillerait le bénéfice de son héroïsme, et la France n'abandonnerait jamais l'héritier, du souverain qui serait mort pour elle.

L'empereur en était là de ses rêves, quand un brusque arrêt de sa calèche vint le rappeler à la réalité.

Les chevaux d'une voiture de sa maison venaient de s'abattre, et le convoi s'arrêtait.

Le souverain, dont la face pâle et tirée, révélait les souffrances et les soucis, descendit lourdement de sa calèche pour voir ce qui se passait.

On arrivait justement au village de Gravelotte, où la route de Verdun se bifurque en deux, l'une qui passe par Mars-la-Tour, l'autre par Conflans.

A quelques centaines de pas, à travers de grands arbres touffus, on apercevait les toits d'une ferme de belle apparence, et les officiers de l'Etat major engagèrent Sa Majesté à venir s'y reposer quelques instants jusqu'à ce qu'on ait remédié au petit accident qui venait de survenir.

On fit donc halte et l'escorte en profita pour faire la soupe ; déjà le service des vivre était bien irrégulier ; on mangeait quand on pouvait, et comme on pouvait.

Quant à l'Empereur, il se dirigea avec son Etat-major vers l'entrée de la ferme, sur le seuil de laquelle il fut reçu par le fermier, un brave et vigoureux paysan nommé Staum qui mit immédiatement toute sa maison à la disposition du souverain.

Toutefois il le pria de l'excuser si l'accueil n'était pas aussi complet qu'il l'eut désiré ; mais son épouse était en ce moment même entre les mains d'une sage-femme, et il attendait son héritier d'un instant à l'autre.

L'Empereur sourit et avec cet à propos qu'il avait souvent avec les humbles : « Eh bien, dit-il, si vous voulez m'accepter, je demande à être le parrain. »

On pense si le fermier Staum accueillit cette faveur avec joie : il courut de suite en porter la nouvelle à sa femme, espérant ainsi soulager ses souffrances.

L'Empereur s'assit dans le verger et demanda des fruits ; la ferme fournit du reste au convoi tout ce qui lui était nécessaire.

On y trouva des chevaux pour remplacer ceux qui étaient fourbus, et au bout d'une heure tout était prêt pour le départ.

Mais l'Empereur tenait à voir le nouveau-né, son filleul et à féliciter la mère. On vint le prévenir quand tout fut terminé, et à la grande joie de la famille il souleva le marmot dans ses bras jusqu'à la hauteur de son visage : « Ce sera un beau gars, dit-il, tous mes compliments. »

Il voulait laisser de l'argent, mais le fermier qui était riche ne voulut rien accepter, et l'Empereur lui serra la main en l'assurant qu'il se souviendrait de son filleul.

Puis, il remonta dans sa calèche, tout ragaillardi par ce petit incident, et se remit en route, l'esprit plus dispos, sans voir les gros nuages sombres qui s'amoncellaient à l'horizon, et qui allaient bientôt terminer dans la honte un règne commencé dans le sang.

Deux jours après ces événements les Prussiens arrivaient à Gravelotte et envahissaient la ferme de Staum.

Ils apprirent ce qui s'était passé lors du passage de Napoléon, et en profitèrent pour accuser le fermier d'avoir fourni des subsides à l'ennemi.

Comme on trouva en outre dans la ferme la photographie de Staum en fantassin du 25e de ligne, le régiment où il avait fait son service, son compte fut vite réglé.

Il fut déclaré passible des lois de la guerre, ces lois que les Allemands ont modifiées pour leur usage d'une façon si cruelle et si honteuse, et le malheureux fut condamné à être fusillé séance tenante.

On le plaça contre un mur de la ferme, et pendant que ses bourreaux l'assassinaient, sa pauvre femme, qui s'était

Il faut assurer au général en chef ce grand réservoir d'armement et de troupes dont il a besoin pour aller jusqu'au bout de sa tâche, et nous le pouvons. En ce qui concerne l'armement, la création du sous-secrétariat d'état à la guerre, dont le titulaire a l'âme d'un poilu, est une excellente innovation dont les résultats ne se feront pas attendre.

Mais assurons aussi les hommes, car il arrivera un moment où le nombre jouera un rôle capital et nous ne devons pas nous laisser prendre au dépourvu. Préparer les hommes ne veut pas dire qu'ils partiront tous, mais l'essentiel est de les avoir sous la main, tous instruits, et tous armés, pour répondre à l'appel du général en chef si les événements l'exigent et ils l'exigeront probablement.

La nation tout entière sous les armes, et prête à tout, voilà ce qui doit caractériser la guerre de vie ou de mort que nous sommes obligés de mener jusqu'au bout ; hors de là, de graves surprises peuvent être à craindre. Puisque nous voulons la victoire, il faut la mériter, et souder ensemble, par un violent effort, ces deux masses françaises, dont l'une se bat et dont l'autre vit en paix, afin d'en faire le boulet irrésistible, nécessaire et suffisant, qui abattra définitivement nos ennemis.

X.

LA

Revue des Neutres

Le signe infaillible de la victoire vient enfin de surgir à l'horizon, comme une juste récompense de nos glorieux efforts ; voici que les neutres, enfin délivrés du cauchemar de terreur que leur inspirait Guillaume, certains désormais de notre succès final, vont se mettre en marche derrière l'héroïque phalange de nos frères Italiens, et rangés à nos côtés pour la lutte sacrée, ils vont opposer aux deux empereurs une nouvelle barrière de fer et de feu, qui n'est pas pour améliorer la situation des deux complices.

Depuis le jour où il est apparu que cette guerre n'était autre chose que la lutte décisive de la civilisation contre la barbarie, il semblait que chaque nation allait immédiatement prendre parti et manifester son opinion ; mais le Kaiser et ses accolytes veillaient.

Secondé par des diplomates sans scrupule et par des intrigues de famille qui couvraient toute l'Europe, l'empereur allemand répandait habilement le bruit et les preuves de ses victoires ; il avait conquis la Belgique, il occupait une partie de la France et il faisait la guerre sur le territoire russe. Il proclamait impudemment que tous ceux qui n'étaient pas avec lui étaient contre lui, et les neutres terrorisés se sont tus pendant de longs mois, redoutant de s'attirer les colères d'Attila.

Nos poilus ont remis les choses au point et crevé la bulle de savon qui enveloppait ce gigantesque bluff ; les neutres ont enfin compris que de pareils soldats ne peuvent pas être battus par des Boches, et qu'un Guillaume de Prusse n'est pas de taille à lutter contre l'univers.

Nous sommes profondément heureux de voir nos frères latins se lever les premiers pour venir à nos côtés défendre la cause de l'humanité, et ouvrir ainsi la plus belle page de leur histoire.

La Grèce sur laquelle nous comptions, même malgré la sœur du Kaiser, a laissé passer l'heure dans des conditions qui ne se retrouverons plus, et chose curieuse, elle sera néanmoins obligée de marcher entraînée par l'action inéluctable des peuples Balkaniques.

Comment arriverons nous plus tard à régler la situation de ces peuples d'orient ; bien malin qui pourrait le prédire, et la question d'Orient restera malheureusement encore longtemps le cauchemar des diplomates, et l'étincelle des luttes futures.

Il y aura peut être même une question d'Extrême-Orient ; le Japon qui a si brillamment enlevé aux Allemands leurs possessions en Chine, a cru bien faire, puisqu'on ne voulait pas de ses services en Europe, d'agir à son tour vis-à-vis des Chinois comme avaient agi autrefois les Allemands. Les Chinois ne pouvaient que s'incliner comme ils l'ont fait devant la force, mais n'y a-t-il pas là une question inquiétante pour l'avenir ? On peut le craindre, et il serait curieux qu'en écrasant le péril prussien nous eussions réveillé le péril jaune.

Il y avait autrefois une Espagne, dont le roi était l'enfant gâté des Parisiens, et dont le rôle paraît bien effacé dans la bataille de l'humanité.

Il y avait aussi un Pape dont on espérait entendre la grande voix lors de l'incendie des grandes cathédrales, et pendant le martyre de la Belgique ; il semble qu'il ait aussi laissé passer l'heure qui sonnait pour lui, dans une sorte de détente de l'anticléricalisme français. Cette heure ne reviendra plus.

Le cas le plus curieux de cette revue des neutres, c'est assurément celui de nos bons amis Américains ; ce grand peuple est notre ami sincère et nous le lui rendons bien. Nous ne désespérons pas de le voir bientôt à son tour entrer dans la grande lutte dont il ne peut se désintéresser pour rester digne de son passé. Mais ce qui a frappé tout le monde c'est le contraste entre l'enthousiasme et les sympathies que les Américains nous ont témoignés dès le début, et les manifestations diverses émanées de leur Président ; il n'est pas mauvais pour l'histoire de cette guerre de rappeler ces manifestations.

La première et la plus étonnante pour un Français, c'est l'envoi d'un télégramme de félicitations à un empereur déjà déshonoré par la violation de la Belgique, ainsi que par le massacre des cités sans défense et de leurs habitants.

Dans une réunion des membres de l'Eglise méthodiste, le Président américain a prononcé cette phrase : « Il n'existe pas, à mon avis, d'homme suffisamment sagace pour prononcer, à l'heure actuelle, un jugement, mais nous pouvons tenir nos esprits prêts a accepter la vérité lorsque le résultat de ce conflit titanique nous la révélera. »

Enfin, dans un discours à l'Assemblée annuelle de la Presse, le Président a nettement affirmé son désir de témoigner de la sympathie à l'un et l'autre camp et de les aider tous les deux après la lutte. Cet extraordinaire juriste semble surtout préoccupé de ne jamais émettre une opinion sur la guerre actuelle.

Tout cela nous embarrasserait fort si le Président n'avait envoyé à l'Allemagne sa dernière note, qui ressemble fort à un ultimatum. Que va t-il en sortir ? La guerre un jour ou l'autre, nous l'espérons bien. L'Amérique amènera finalement son Président à penser comme elle et à agir en conséquence. Ce sera alors le coup de grâce pour Guillaume et son complice : Ainsi soit-il !

La Journée des Boches

Les nouvelles méthodes de combat adoptées par les Allemands, et en particulier l'emploi des gaz asphyxiants, ont ouvert aux alliés des horizons nouveaux et les ont surtout dégagés de toute espèce de scrupule dans le choix et l'emploi des moyens propres à détruire les Barbares : nos chimistes, nos ingénieurs, nos guerriers sont à l'œuvre et nous espérons bien qu'avant peu nous aurons rendu aux Tudesques la monnaie de leur pièce.

Mais cette question de représailles répugne visiblement aux Français et les Boches ont depuis longtemps spéculé sur cet état d'âme : ils savent que leurs prisonniers sont bien soignés et bien nourris, alors que les nôtres crèvent de faim, de saleté, et de mauvais traitements. Il est de toute nécessité de réagir si nous ne voulons pas être dupes, et si pénible que ce soit, il faut que nous fassions quelque chose pour montrer aux ennemis qu'ils sont bien hors la loi.

Nous réfléchissions à tout cela en déambulant dans Paris un de ces derniers dimanches, où l'on avait organisé une de ces journées de charité qui remplissent les escarcelles des bonnes œuvres de la guerre : une idée nous est venue que nous voudrions bien soumettre à quelque juriste, de la force du Président Wilson.

Le fait d'avoir eu nos villes bombardées, sans défense, nos cathédrales et nos monuments historiques incendiés et saccagés, ne nous donne-t-il pas le droit absolu de piller et de brûler tous les édifices que les Allemands peuvent posséder chez nous, et parmi ces édifices il y a une certaine ambassade de grande valeur dont la perte embêterait à coup sûr le Kaiser qui tire sur Reims avec un sourire.

Malgré leurs droits incontestables, les Français ne brûleront pas l'ambassade, mais rien ne les empêcherait de prendre possession de ce local pour y faire désormais toutes les expériences d'explosifs nouveaux qui sont à l'étude et un beau dimanche, alors que tous les beaux salons auraient subi l'épreuve de ces explosifs, on autoriserait les Parisiens à visiter cette curiosité, moyennant une légère contribution destinée à nos soldats; il n'y aurait pas un Parisien qui manquerait à l'appel, et la recette serait énorme. A quand la journée des Boches ?

---

traînée de sa couche jusqu'à la fenêtre, assistait, terrifiée et impuissante, à ce terrible drame, tant de fois renouvelé par nos barbares agresseurs.

Un cri de colère et de haine farouche s'échappa de sa gorge lorsque les balles couchèrent son infortuné mari sur le sol de la cour : à ce cri un autre répondit du fond de la chambre, celui du nouveau-né, le filleul de l'Empereur.

La pauvre mère bondit vers son enfant qu'elle arrosa de ses larmes, et tout en lui donnant le sein, elle fit au fond de son âme le serment de venger le mort.

Les Prussiens avaient pris possession de la ferme, et s'étaient installés partout où il y avait de la place.

Les uns étaient dans les chambres, les autres dans le grenier à foin, et toute la journée ils firent ripaille avec la basse-cour et la cave du malheureux fermier.

La veuve Staum, pâle et les yeux fixes, les laissa faire : en face du malheur qui l'accablait, en face de l'ennemi abhorré, cette femme, qui avait une âme de Romaine se sentait pleine d'énergie et de résolution. Sa douleur physique avait disparu. Elle était tout entière à sa vengeance.

Lorsque la nuit fut venue, et que les soudards, ivres de vin et de bruit, se furent endormis, Catherine Staum fit une rapide toilette, pris son argent et quelques hardes, enveloppa soigneusement son enfant, et sortit furtivement de chez elle.

Elle se rendit à la grange au-dessus de laquelle une vingtaine de Prussien dormaient dans le grenier à foin.

Mettre le feu à une gerbe, puis refermer vivement la porte au verrou et s'éloigner en courant, tout cela fut l'affaire d'une minute.

Elle courut haletante sur la route de Metz et au bout d'un kilomètre, s'étant retournée, elle vit la ferme qui flambait et les Prussiens affolés et brûlés qui couraient dans les flammes comme des démons.

Alors elle pousas un cri de joie, et serrant son nourrisson dans ses bras :

« J'ai fait ce que j'ai pu, dit-elle. Mais toi, ta vie est toute tracée ; tu vengeras aussi ton père; je le jure sur sa mémoire ! »

Et tendant une dernière fois son poing crispé vers les flammes qui rougissaient l'horizon, elle prit le ciel à témoin de l'énergie et de la sincérité de son serment.

Au matin, elle arrivait épuisée à Metz, où elle fut recueillie par sa sœur, et où elle trouva l'apaisement et les soins dont elle avait tant besoin.

CHAPITRE PREMIER

La Comtesse Miller.

C'est à Metz, en 1893.

L'antique cité, quoique déjà profanée par plus de vingt années d'invasion barbare, est toujours belle et resplendissante.

Fièrement drapée dans ses remparts hérissées de batteries, elle semble dire plus que jamais « j'attends ».

Dans une des plus vieilles rues de la ville (nous nous garderons bien de la nommer, on ne tardera pas à comprendre pourquoi), se dresse une maison de bonne apparence, sorte d'ancien hôtel à deux étages, dont les sculptures des portes et des fenêtres révèlent seules l'âge avancé.

Au rez-de-chaussée de ce petit hôtel, dans un grand salon meublé avec une distinction et un goût qui n'ont rien d'allemand, une femme est assise, parcourant distraitement un journal de Paris.

C'est la comtesse Miller.

— « Encore un changement de ministère, murmure-t-elle d'un air triste. Pauvre chère France ! Quand donc apprendras-tu à jouir de la liberté, quand donc apprendras-tu la sagesse qui seule peut nous conduire à nos fins ! »

De temps en temps, la comtesse laisse retomber la feuille, semble écouter les bruits de la rue, et jette un long regard sur un tableau accroché en face d'elle à la muraille, tableau qui représente l'empereur Guillaume à cheval.

Son attitude exprime un peu d'anxiété.

Sa tête blonde, penchée en avant se détache par une ligne irréprochable d'un buste élégant qui laisse deviner la femme en pleine possession de sa beauté.

L'ovale du visage est plein de grâce, le nez un tantinet parisien, le menton un peu volontaire ; mais, les yeux surtout sont extraordinaires.

D'une nuance indéfinissable, ils apparaissent tantôt clairs comme un beau ciel d'été, tantôt profonds et noirs comme l'Océan, avec de longs cils à travers lesquels brille comme un éclair, l'éclat de la pensée et de l'intelligence.

S'impatientant à la fin, la comtesse frappe sur un timbre, et aussitôt, dans l'entrebaillement de la porte apparait une tête junévile, au regard éveillé, à la mine souriante et décidée, une tête d'enfant de la Gaule.

— « Papillon, dit la comtesse, regarde dans la rue si tu ne vois rien venir.

Papillon, en valet de chambre bien stylé, disparait en faisant le plongeon, et revient quelques instants après, la mine goguenarde :

— J'aperçois le vieux qui s'amène, dit-il, Madame la comtesse peut entendred'ici le bruit de ses éperons sur le trottoir.

— Eh bien ! Papillon ! fit la comtesse en souriant, et le respect dû aux cheveux blancs ?

— Que Madame la comtesse me pardonne, mais c'est plus fort que moi. Jamais je ne pourrai respecter un Prussien, eût-il l'âge du Père Eternel.

Et en disant ces mots, Papillon riait malicieusement et silencieusement à la manière du Bas-de-Cuir de Fenimore Cooper.

— C'est bon ; mais ne le dis pas trop haut, et introduis le général dès son arrivée.

— Je vais lui ouvrir. Madame n'oublie pas que l'autre, c'est pour cinq heures.

— Sois tranquille, Papillon, je n'oublie jamais rien, acheva la comtesse d'une voix grave.

Restée seule, la comtesse Miller s'approcha d'une glace pour constater que sa toilette et sa coiffure ne pêchaient par aucun détail.

— Allons, murmure-t-elle avec un soupir, soyons séduisante : c'est pour la France !

Quelques minutes après, Papillon ouvrait toute grande la porte du salon et annonçait :

— Sa grandeur le Gouverneur général ! avec une intonation dont rien ne peut rendre l'expression ironique et moqueuse; mais les oreilles tudesques sont insensibles à ce genre de finesse.

Le général entra, le buste droit, la tête haute et rejetée en arrière, faisant sonner sur le parquet ses bottes et ses éperons ; en apercevant la comtesse, ses gros yeux ronds à fleur de tête, pétillèrent de joie et il s'avança avec empressement.

— Chère comtesse, dit-il en lui baisant les deux mains avec une sorte d'avidité, chère comtesse, que je suis donc heureux de vous revoir après un si long voyage.

— Et moi, de même, général. Je commençais à croire que vous ne reviendriez plus.

— Vous le savez bien, chère amie, l'Etat major, les ministres, l'empereur, les réceptions, tout le tremblement, cela n'en finit plus. On part à Berlin pour huit jours, ou bout d'un mois on n'est pas plus avancé que le premier jour. Mais je vous revois, par le diable ! Tout est oublié. Vous êtes toujours plus jeune et plus belle : vous permettez ?

Le Cas des deux Empereurs

L'issue de la terrible lutte qui va faucher des millions d'hommes est désormais tellement évidente aux yeux de l'univers entier qu'il n'est guère admissible que les deux complices, seuls auteurs responsables de la plus grande catastrophe de l'humanité, puissent avoir le moindre doute sur le sort qui les attend : vous représentez-vous ces deux monstres face à face dans un de leurs palais et voyant poindre à l'horizon les glorieuses phalanges d'alliés qui vont les faire prisonniers? Quelles heures effroyables ils vont passer dès maintenant jusqu'à l'heure suprême de la défaite finale !

Ce châtiment n'est pas suffisant, et si nous devions penser que les deux empereurs signeraient la paix pour reprendre ensuite le cours normal de leur existence, il semble que la conscience universelle de l'humanité se soulèverait d'indignation et que les morts eux-mêmes sortiraient de leurs tranchées pour protester contre un pareil déni de justice.

Pour la première fois depuis que le genre humain fait la guerre, les règles primordiales, les principes élémentaires de la loi et de l'humanité ont été foulés aux pieds et violés par la volonté réfléchie des deux empereurs.

Des millions d'hommes sont morts pour satisfaire l'inconscience sadique des deux empereurs : ces affreux criminels ont égorgé, noyé, incendié des femmes, des enfants, des vieillards sans défense, et ils ne seraient pas punis !

La responsabilité de ces deux hommes est effroyable et le deuil qui va peser sur le monde, les crimes abominables qui ont été commis les condamnent à un arrêt inexorable devant le tribunal de l'humanité.

La sanction de la guerre doit être une sentence de mort contre les deux auteurs conscients et responsables de tant d'atrocités; autrement il n'y aurait plus jamais sur la terre aucun prétexte pour exécuter un criminel.

La question est d'importance, nous la soumettons à nos confrères de la Presse; mais elle est d'ores et déjà jugée par le public.

Pages d'Histoire

Note remise le 2 août 1914 par l'ambassadeur d'Allemagne au ministre des Affaires étrangères de Belgique.

(Extrait du *Livre Jaune de* 1914).

Le Gouvernement allemand a reçu des nouvelles sûres d'après lesquelles les forces françaises auraient l'intention de marcher sur la Meuse par Givet et Namur. Ces nouvelles ne laissent aucun doute sur l'intention de la France de marcher sur l'Allemagne par le territoire belge. Le Gouvernement impérial allemand ne peut s'empêcher de craindre que la Belgique, malgré sa meilleure volonté, ne sera pas en mesure de repousser sans secours une marche française d'un si grand développement. Dans ce fait, on trouve une certitude suffisante d'une menace dirigée contre l'Allemagne.

C'est un devoir impérieux de conservation pour l'Allemagne de prévenir cette attaque de l'ennemi.

Le Gouvernement allemand regretterait très vivement que la Belgique regardât comme un acte d'hostilité contre elle le fait que les mesures des ennemis de l'Allemagne l'obligent de violer de son côté le territoire belge.

Afin de dissiper tout malentendu, le Gouvernement allemand déclare ce qui suit :

I. L'Allemagne n'a en vue aucun acte d'hostilité contre la Belgique. Si la Belgique consent, dans la guerre qui va commencer, à prendre une attitude de neutralité amicale vis-à-vis de l'Allemagne, le Gouvernement allemand de son côté s'engage, au moment de la paix, à garantir le royaume et ses possessions dans toute leur étendue.

II. L'Allemagne s'engage, sous la condition énoncée, à évacuer le territoire belge aussitôt la paix conclue.

III. Si la Belgique observe une attitude amicale, l'Allemagne est prête, d'accord avec les autorités du Gouvernement belge à acheter contre argent comptant tout ce qui est nécessaire à ses troupes et à indemniser pour les dommages causés en Belgique.

IV. Si la Belgique se comporte d'une façon hostile contre les troupes allemandes et particulièrement fait des difficultés à leur marche en avant par une opposition de fortifications de la Meuse ou par des destructions de routes, de chemins de fer, tunnels ou autres ouvrages d'art, l'Allemagne sera obligée de considérer la Belgique en ennemie.

Dans ce cas, l'Allemagne ne prendra aucun engagement vis-à-vis du royaume, mais elle laissera le règlement ultérieur des rapports des deux Etats l'un vis-à-vis de l'autre à la décision des armes. Le Gouvernement allemand a l'espoir justifié que cette éventualité ne se produira pas et que le Gouvernement belge saura prendre les mesures appropriées pour l'empêcher de se produire. Dans ce cas, les relations d'amitié qui unissent les deux Etats voisins deviendront plus étroites et durables.

***

Note remise par M. Davignon, Ministre des Affaires étrangères, à M. de Below Saleske, Ministre d'Allemagne.

Par sa note du 2 août 1914, le Gouvernement allemand a fait connaître que, d'après des nouvelles sûres, les forces françaises auraient l'intention de marcher sur la Meuse par Givet et Namur, et que la Belgique, malgré sa meilleure volonté, ne serait pas en état de repousser sans secours une marche en avant des troupes françaises.

Le Gouvernement allemand s'estimerait dans l'obligation de prévenir cette attaque et de violer le territoire belge.

Dans ces conditions, l'Allemagne propose au Gouvernement du Roi de prendre vis-à-vis d'elle une attitude amicale et s'engage au moment de la paix à garantir l'intégrité du Royaume et de ses possessions dans toute leur étendue. La note ajoute que si la Belgique fait des difficultés à la marche en avant des troupes allemandes, l'Allemagne sera obligée de la considérer comme ennemie et de laisser le règlement ultérieur des deux Etats vis-à-vis de l'autre à la décision des armes.

Cette note a provoqué chez le Gouvernement du Roi un profond et douloureux étonnement.

Les intentions qu'elle attribue à la France sont en contradiction avec les déclarations formelles qui nous ont été faites le 1er août, au nom du Gouvernement de la République.

D'ailleurs si contrairement à notre attente une violation de la neutralité belge venait à être commise par la France, la Belgique remplirait tous ses devoirs internationaux et son armée opposerait à l'envahisseur la plus vigoureuse résistance.

Les traités de 1839 confirmés par les traités de 1870 consacrent l'indépendance et la neutralité de la Belgique sous la garantie des Puissances et notamment du Gouvernement de Sa Majesté le Roi de Prusse.

La Belgique a toujours été fidèle à ses obligations internationales ; elle a accompli ses devoirs dans un esprit de loyale impartialité ; elle n'a négligé aucun effort pour maintenir ou faire respecter sa neutralité.

L'atteinte à son indépendance dont la menace le Gouvernement allemand constituerait une flagrante violation du droit des gens. Aucun intérêt stratégique ne justifie la violation du droit.

Le Gouvernement belge en acceptant les propositions qui lui sont notifiées sacrifierait l'honneur de la nation en même temps qu'il trahirait ses devoirs vis-à-vis de l'Europe.

Conscient du rôle que la Belgique joue depuis plus de quatre-vingts ans dans la civilisation du monde, il se refuse à croire que l'indépendance de la Belgique ne puisse être conservée qu'au prix de la violation de sa neutralité.

Si cet espoir était déçu le Gouvernement belge est fermement décidé à repousser par tous les moyens en son pouvoir toute atteinte à son droit.

DAVIGNON.

Le " Pater Noster " de l'heure actuelle

Notre France qui fus en si grand danger, que ton nom reste immortel et que par ton énergie et tes victoires, le règne arrive enfin de la Justice et du Droit dans ce monde. Pour assurer le pain quotidien à tes enfants, garde-toi bien de pardonner à tes ennemis et de leur tendre une main fraternelle : surtout ne te laisse pas aller à la tentation de faire la paix avant la victoire définitive, mais délivre-nous de la politique. Ainsi soit-il !

Le Gérant : Louis COSSON

Imp. de la Bourse de Commerce (G. Bureau)
35, rue J.-J.-Rousseau, Paris

Et de rechef il saisit la blanche main de la comtesse et la porta à ses lèvres.

— Et vous, continua-t-il, avez-vous pendant cette longue absence, pensé un peu à votre vieil ami ?

— Si je vous dis que je n'ai fait que cela, vous ne me croirez pas.

— Mais, je ne demande qu'à croire, moi, par le diable ! Vous connaissez bien mes sentiments pour vous, et quand vous le voudrez, le gouverneur cessera d'être veuf.

— Allons, allons, dit gaiement la comtesse, c'est trop vite conclure. Laissez moi au moins le temps de m'habituer à cette idée. Et puis que dirait votre fille Marguerite.

— Ma fille ! mais, par le diable, cela ne la regarde pas. Je suis maître chez moi comme dans la ville, je suppose.

— Sans doute, mais il ne faut pas heurter les sentiments d'une jeune fille comme Marguerite. Habituée a être la maîtresse du logis, elle doit se soucier fort peu d'y voir entrer une belle-mère. Croyez-moi, mariez-la d'abord, et nous verrons ensuite.

— La marier ! La marier ! Par le diable, je le voudrais bien, mais si vous croyez que c'est facile.

— Pourquoi non ?

— Elle ne veut accepter personne.

— Alors, c'est que son choix est fait.

— Je me le suis dit parfois : il faudra que je tire cela au clair. Mais encore une fois, comtesse, cela ne change rien à nos affaires et quand vous le voudrez.....

— C'est entendu. Je prends acte, comme on dit au Palais. Mais racontez-moi un peu votre voyage et causons plus sérieusement. Vous avez vu l'Empereur ?

— Oui, j'ai eu plusieurs conférences avec lui.

— Eh bien ! que dit-on ? Que fait-on ? Cela sent-il un peu la poudre par là-bas.

Et en disant ces mots, la comtesse les narines palpitantes, plongeait son regard noir dans les prunelles rondes du vieux militaire, comme pour le fouiller jusqu'au cœur.

— Mais ce sont des secrets d'Etat que vous me demandez là, répondit en riant le général.

— A-t-on rien de caché pour sa..... future ? dit la comtesse en approchant sa main parfumée des grosses lèvres gloutonnes du général. Et puis, savez-vous, vos secrets d'Etat, je les connais bien.

— Pas possible !

— Oserez-vous me soutenir qu'il ne s'agit pas de la guerre ? On s'apprête à frapper un grand coup. On voudrait en finir avec le cauchemar français. Mais..... Il y a un mais.

— Et après ? vous brûlez, comtesse, par le diable, vous brûlez.

— Mais, il y a l'aigle du Nord : il y a la Russie qui nous gêne : on voudrait bien l'amadouer. On lui fait des ouvertures, et si elle les acceptait, on entendrait à bref délai le cliquetis des armes.

— Par le diable ! vous avez donc vu l'Empereur, vous aussi.

— Non, mais je devine ses pensées. Alors c'est bien vrai ?

— C'est vrai, mais faites, je vous en prie, comme si vous le saviez pas.

— Comme vous seriez heureux, général, si ces éventualités se réalisaient, poursuivit la comtesse, un peu pâle et les sourcils contractés sous l'empire d'une pensée douloureuse.

— Si je vous disais non, je mentirais. Je me suis pourtant rassasié en 1870 de combats, de victoires, de sang et de poudre. Il me semble néanmoins que je marcherais encore avec enthousiasme contre l'ennemi héréditaire.

— Que vous ont-ils dont fait, ces pauvres Français ?

— Ils ne m'ont rien fait. Mais je les hais, comme tout bon Allemand. C'est dans le sang, cela, par le diable !

— Ils vous rendent peut être la pareille.

— C'est possible, raison de plus pour les écraser une bonne fois, et qu'on n'en parle plus.

— Eh bien ! général, je ne suis pas comme vous. Je ne souhaite pas la guerre, et de plus je crois qu'elle n'aura pas lieu.

— Par le diable ! vous porter des jupons, comtesse, et vous raisonnez comme une femme. Si l'Etat-major écoutait les femmes, nous serions dans de beaux draps, sacré mille tonnerres.

Et les gros yeux ronds du général lançaient des flammes en prononçant ces mots.

— Allons, calmons nous, général, tout cela, ce sont des mots, dit en souriant la comtesse.

— Par le diable ! pourquoi me faites-vous parler politique, vous me feriez dire des inconvenances. Causons de vous plutôt. Qu'avez-vous fait en mon absence ? Que devient ce beau lieutenant de cuirassiers que vous traitez comme un fils.

— Léon Staum ? Il va bien. C'est toujours un officier superbe, comme il en faudrait un à Marguerite.

— Oui, c'est vrai, c'est un beau militaire.

— Quant à moi, j'ai vécu en recluse. Vous savez que j'ai un peu de famille à l'étranger, j'ai mis ma correspondance à jour. Le reste du temps, j'ai pensé à vous, à ce que vous faisiez. Etes-vous content ?

— Je suis toujours content quand je suis près de vous, à peine descendu du train, vous voyez que je suis accouru.

— J'y comptais un peu.

— Voyons, nous allons, n'est-ce pas, reprendre un peu notre vie mondaine. Me ferez-vous l'honneur de venir assister à la soirée que je compte donner, à l'occasion de ma reprise de service ?

— Comptez sur moi, général.

— A la bonne heure, voilà une bonne parole, par le diable ! Mais il faut que je me sauve. Je n'ai pas encore vu ma fille, et maintenant que je suis rassuré sur vous je vais remplir mes devoirs de père. Nous causerons plus longtemps chez moi Au revoir donc, à bientôt, ma belle comtesse !

Et le vieux soudard, encore vert, malgré ses soixante ans, se leva, joignit les talons, baisa une dernière fois le poignet de la comtesse, et se retira aussi raide et aussi bruyant qu'il était entré.

A peine le bruit de ses pas s'était-il apaisé dans le couloir qu'une portière de tapisserie se souleva dans l'angle du salon, et un beau jeune homme, revêtu de l'uniforme de lieutenant de cuirassiers allemands entra dans le salon.

— Ah ! c'est toi, Léon, dit la comtesse. Tu as entendu ?

— Tout, et c'est pourquoi j'accours. Il faut agir de suite. Tu le vois, nos craintes étaient fondées. Il faut écrire de suite à Pétersbourg. Il faut que l'Alliance de la Russie et de la France réponde victorieusement aux insolences et aux projets sanguinaires de ces Germains abhorrés.

— Oui, tu as raison, il faut agir. Mais je veux prévenir Paris également. Si tu le veux, nous nous occuperons ce soir de tout cela. Car je crois que nous avons juste le temps de nous préparer pour la cérémonie.

— C'est vrai, il est bientôt cinq heures. A tantôt donc.

Le lieutenant et la comtesse sortirent du salon.

Ils l'avaient quitté depuis un quart d'heure environ, quand, Papillon, l'air grave, cette fois, y fit entrer un nouveau venu, qui ne vit pas toutefois le geste que lui fit avec le pied le facétieux laquais en refermant la porte.

JACQUES CŒUR.

(A suivre.)

N° 3 — Prix du Numéro : 10 Centimes — Août 1915

RATAPLAN

JOURNAL D'AVANT-GARDE

Organe de la Renaissance et de l'Unité Nationales

PARAISSANT MENSUELLEMENT

ADMINISTRATION : 35, Rue Jean-Jacques-Rousseau

Directeur-Fondateur Jean DIAVOL

ADMINISTRATION : 35, Rue Jean-Jacques-Rousseau

La République de "Rataplan"

L'annonce pour le lendemain de la guerre de notre République intégrale et sociale nous a valu de nombreuses questions.

« Monsieur Jean Diavol, m'écrit un lecteur, il me semble bien que c'est la lune que vous nous promettez en nous disant que votre République intégrale réalisera cette impossibilité qui consiste à mettre d'accord la droite avec la gauche sur un régime de gouvernement : je voudrais vivre assez pour voir cela ! »

Prenez patience, mon cher correspondant, vous vivrez et vous verrez. Sachez seulement que la lune consent quelquefois à se laisser prendre, et alors on crie au miracle. N'était-ce pas demander la lune que d'espérer au 1er septembre dernier la possibilité d'un recul des Boches : cependant, le phénomène s'est accompli sur la Marne et il en sera de même pour notre république intégrale, je vous le prédis. Elle sortira tout armée des tranchées pour consacrer définitivement l'union nécessaire à la prospérité et à la grandeur de la France.

Aujourd'hui, l'union est facile puisqu'elle nous est imposée par la présence des Boches : il n'est pas un Français qui ne soit imbu des fières paroles de Vercingétorix, figurant en tête de notre premier numéro : « La Gaule unie, formant une seule nation, animée d'un même esprit, peut défier l'univers ! » C'est pourquoi nous sommes invincibles.

Mais après la bataille, vous verrez, mes chers concitoyens, ce que pèsera l'union, et la paix trouvera la France partagée en deux groupes principaux, ceux qui espèrent un coup de barre à droite, ceux qui croient à un mouvement du gouvernail à gauche.

Il n'y a pas besoin d'être un grand psychologue pour comprendre que notre pays, saigné à blanc, et en deuil pour toute une génération, réclamera impérieusement avant toute chose, un régime sain, humain et social, dirigé en vue de rendre la vie meilleure pour tous, surtout pour les classes pauvres..

C'est donc forcément du côté de gauche que sera donné le coup de barre, mais les routes de gauche sont semées de terribles écueils, et le seul chemin praticable sera celui de la République intégrale.

Lorsque *Rataplan* dont le nom sonnera magnifiquement aux oreilles de tous les poilus de la guerre développera le séduisant programme de la République intégrale et sociale, tout le monde voudra en être, et nous reverrons peut-être les belles journées du début de la guerre, toute la nation tendue vers un idéal qui seul peut assurer sa puissance, sa prospérité et son bonheur.

La République est heureusement encore assez riche en hommes d'État, pour que l'un d'eux prenne la Direction du mouvement fatal, irrésistible qui se produira après la guerre et conduira la France, sous l'égide de la République intégrale, vers de radieuses destinées.

Mais malheureusement les Boches sont encore là, et il faut les chasser ne songeons qu'à cela pour le moment.

JEAN DIAVOL.

Projet de Statue : La Prise du Rhin

La grosse Bertha

Dans le palais du Boche, où la fille des Krupp
Goinfrait tout à son aise, en étalant sa croupe,
Pendant que ces messieurs parlaient bas de leur vice,
Il arrivait souvent à la fin du service
Qu'un bruit incongru, lancé comme un tonnerre,
Fit pâlir les laquais qui regardaient par terre !
Sans souci du scandale et par raison d'État,
L'Empereur s'esclaffait : « C'est la grosse Bertha ! »

Dans l'humide tranchée où le poilu de France
Casse un peu de sa croûte en attendant la danse,
On voit la mort de près, mais on reste endurant !
Soudain un sifflement fait serrer tous les rangs :
La marmite apparaît, se creuse un entonnoir,
Eclate en soulevant un vaste rideau noir !
Sans souci des éclats qui retombaient en tas,
Le poilu rigolait : « C'est la grosse Bertha ! »

Malgré tous leurs obus et leur huile bouillante
Les Boches culbutés dans une action sanglante
Fuient devant notre assaut en criant : « Kamarade ! »
Nous avons repéré l'outil de pétarade :
L'avion l'a trouvé mort, éclaté par derrière.
Honteux d'avoir sitôt terminé sa carrière !
Les Bertha désormais sont dedans la mélasse :
Les Bertha possédaient un défaut de culasse !

Pour vaincre !

Si les grands hommes de la Révolution, si un Danton, si un Carnot, pouvaient revenir un instant parmi nous, ils reconnaîtraient sans hésiter dans nos merveilleux poilus les dignes rejetons des soldats de Jemmapes et de Valmy.

Mais reconnaîtraient-ils dans le pays la mentalité de guerre, et les facteurs inhérents à l'organisation de la victoire, indispensables à qui veut vaincre ? Il est permis de se le demander, et *Rataplan* a été le premier à appeler l'attention sur l'inadmissible contraste qui existe entre tous ceux qui se font tuer là-bas, et les autres trop nombreux qui vivent tranquillement, le nez en l'air, sur notre belle terre de France, comme s'il ne s'y passait rien d'extraordinaire.

Le Gouvernement qui a assumé avec tant de vaillance le redoutable honneur de présider à nos destinées dans cette période tragique, a encore une belle page ouverte devant lui : il faut vaincre à tout prix et il vaincra !

Mais il n'a plus un instant à perdre pour tendre au maximum toutes les énergies françaises et tremper l'âme du peuple en vue des épreuves probables, et en vue des efforts qui restent encore à faire, plutôt que de risquer de l'amollir par des perspectives impossibles et prématurées de reprise de vie normale, dont nous avons déjà montré tout le danger.

Il faut, il est indispensable que nos braves soldats qui, eux, ne pensent qu'au but à atteindre, se sachent et se sentent soutenus à tous les instants et par tout le pays : il faut que la nation se donne enfin toute entière à la guerre, condition *sine qua non* de la victoire.

La patrie qui ne veut pas mourir demande à ceux qui la conduisent des actes continuels de volonté et d'extrême énergie, des décisions viriles, et violentes même, si cela est nécessaire, afin qu'elle puisse avoir le maximum de défense, afin que tout le monde sans exception puisse servir efficacement son pays, et afin que ce ne soient pas toujours les mêmes qui se fassent tuer.

L'erreur formidable de la France a été l'ignorance du nombre de soldats que l'Allemagne pouvait armer contre elle, et nous continuons à aggraver cette erreur en totalisant les contingents des alliés pour nous persuader que nous sommes les plus forts : par surcroît, nous avons la plus regrettable tendance à prêter l'oreille à tous les bruits d'origine boche qui nous représentent l'ennemi comme exténué et rendu à toute extrémité : mais regardez-le donc, cet ennemi, écoutez-le parler, et voyez-le agir, et vous vous convaincrez que nous sommes en présence d'un ennemi redoutable, contre lequel la méthode des petits paquets ne saurait suffire, mais pour la destruction duquel il faut rapidement et sans hésiter faire notre effort maximum.

Nous ne pouvons plus, hélas ! nous ne devons plus oublier un seul instant que le sort de la partie qui se joue, que le déclanchement de la défaite des Allemands dépend surtout de ce qui se passera sur notre front.

Si nous ne voulons pas rester face à face dans les tranchées, indéfiniment, il faudra bien un jour percer la ligne des Boches et passer coûte que coûte.

Or, pour percer et pour passer, il ne faut pas que des projectiles, il faut de nombreuses armées bien outillées, réparties en échelons successifs, afin que le mouvement d'avance soit ininterrompu, et ces armées représentent des millions d'hommes, en plus de ceux qui sont obligés de garder la ligne du front : avons-nous ces millions d'hommes ?

Si nous ne les avons pas, comment ne pas penser à tous les soldats qu'on voit encore sur le sol français, comment ne pas penser aux énormes contingents que représentent tous les hommes valides encore inemployés : pourquoi ne pas les appeler, ne pas les préparer, afin d'avoir l'immense réservoir d'hommes indispensable pour tenir plus longtemps que l'adversaire, réservoir qu'il sera trop tard d'essayer de constituer lorsque la nécessité nous y obligera.

C'est un fait bien connu que la France est une nation de vieux et que la proportion des hommes valides de 40 à 60 ans est considérable. Nos territoriaux font preuve de la plus belle endurance, supérieure souvent à celle des jeunes : pourquoi dès lors attendre l'aiguillon de la nécessité pour lever les belles armées dont la France est encore pourvue, et ne pas faire au moins une fois preuve de la prévoyance dont nos ennemis nous ont donné l'exemple.

Tous les hommes valides soldats !

Voilà le premier grand secret de la victoire, voilà l'équité dans la défense que la République doit à ses enfants !

Il faut armer tous ces millions d'hommes qui sont prêts à se lever avec enthousiasme à l'appel de la Patrie : le magnifique effort couronné de succès que nous avons fait depuis un an dans les questions d'armement et de munitions nous est un sûr garant que nous pourrons avec des mesures bien prises donner des armes à tout le monde, des canons et des projectiles à tous nos artilleurs.

Ah ! ces artilleurs ! j'estime qu'on ne leur rend pas la justice qui leur est due. Nous n'aurons peut-être jamais autant de canons que les Boches, mais nous avons néanmoins sur eux une supériorité écrasante, c'est celle de nos artilleurs et de nos officiers d'artillerie : sachons-bien les utiliser et la victoire est à nous ; la fin de la guerre va être surtout une guerre d'artillerie.

Le corps merveilleux de l'artillerie est celui qui a le plus travaillé depuis 1870. Dix ans après Sedan nous avions déjà de artilleurs qui inquiétaient l'Allemagne, et depuis cette époque, ces hommes, officiers et soldats, sont devenus incomparables dans l'art d'utiliser les canons : avec beaucoup moins de projectiles que les Boches, ils produisent des ravages dix fois plus considérables, par suite de leur science spéciale qu'ils ont su acquérir en temps de paix, et qui n'est pas à la portée des Boches.

Renforçons donc au maximum nos contingents d'officiers d'artillerie sur le front : envoyons aux armées tous les officiers de carrière qui sont encore dans les arsenaux, dans les dépôts, dans les ministères et dans les services multiples de l'intérieur : c'est de la graine de victoire !

On les remplacera facilement par les nombreux officiers de réserve qui sont des industriels en temps de paix, et le remplacement sera tout à l'avantage de la fabrication des munitions. Pour intensifier ces fabrications, il vaudrait beaucoup mieux en effet chercher à industrialiser les usines militaires, plutôt que d'avoir une tendance à militariser les usines industrielles : tous ceux qui ont quelque compétence dans la question nous comprendront facilement, en se souvenant que nos caissons étaient vides au début de la guerre, et qu'ils sont pleins aujourd'hui.

Lorsque nous aurons assez d'hommes armés pour déloger les Boches et les poursuivre jusqu'à Berlin, lorsque nous aurons tous nos artilleurs sur le front, comme nous pensons qu'un certain sous-secrétaire d'État ne nous laissera pas manquer de munitions, il n'y aura plus qu'à donner le signal de l'attaque, et le résultat ne se fera pas attendre.

Le Président de la République, dans un discours recent, a prononcé la plus forte parole qui ait été dite depuis la guerre : « Nous ne remettrons l'épée au fourreau, s'est-il écrié, qu'après avoir vengé nos morts ! »

Venger nos morts ! Terrible serment qui a fait tressaillir nos ennemis par-delà les frontières ! Il n'y a pas pour les Français deux manières de le comprendre : « A Berlin ! A Berlin !

Pour que notre objectif puisse être atteint le plus rapidement possible, il est désirable, il est nécessaire que l'action maritime des alliés soit à la hauteur des événements qui s'accompliront sur les terres d'Europe.

C'est une des particularités de la guerre actuelle, que le public n'ait jamais rien su de ce qui s'est passé sur mer : ne sachant rien, il ne peut rien discuter. Nous savions depuis longtemps que nos marins meurent en héros comme les poilus de terre, mais ils n'ont pas eu encore leur victoire de la Marne, et de cela l'opinion reste impressionnée.

Les deux premières flottes du monde réunies pour une action commune, représentaient quelque chose de formidable et ce quelque chose ne s'est pas encore manifesté : après un an de guerre, nous ne sommes maîtres complètement, ni de la mer du Nord ni de ses rivages, nous n'avons pas pris Héligoland, ni Hambourg, ni même Cattaro. Nous n'avons forcé aucun détroit, et la flotte allemande attend toujours dans ses repaires qu'on aille la chercher !

Et tout cela parce qu'il y a des mines flottantes, des torpilles, et des sous-marins ! Mais le rôle des flottes puissantes et audacieuses est justement de savoir se débarrasser de ces obstacles prévus, et de passer quand même : on ne fera jamais admettre à un marin que cela soit impossible. C'est pourquoi le public n'a jamais rien compris à notre action maritime, et il ne comprend pas davantage aujourd'hui ; il demande seulement des hommes pour conduire les flottes alliées à la victoire, et à la destruction de la puissance maritime allemande : il faut oser !

N'est-ce pas le général Joffre lui-même qui dans un des rares discours dont il se soit rendu coupable au cours de sa magnifique carrière, a dit que rien ne vaudrait pendant la guerre que ce qui aurait été bien préparé pendant la paix : parole juste et profonde qui renferme tous les éléments de la victoire de demain.

Nous n'avons pas su nous préparer à la guerre, ce n'est pas le moment d'en rechercher les causes, mais notre armée sur laquelle a plané quand même pendant 45 ans le souvenir de 1870, notre armée a travaillé prodigieusement et en silence, sous l'égide de la République ; et elle a produit ce qui nous sauve aujourd'hui, elle a produit des hommes, elle a produit des chefs.

Nos cadres défient tout ce que peuvent sortir les Boches de leur préparation intensive, et il suffit désormais de donner aux chefs que nous possédons des soldats et des armes pour courir d'une seule traite jusqu'à Berlin.

Des soldats et des armes ! Le problème de la victoire se présente dès lors avec une précision à la fois rassurante et redoutable : rassurante parce que la France peut fournir tout ce qui est nécessaire ; redoutable, parce que la France a besoin plus que jamais d'être conduite sans atermoiement, ni fléchissement, vers un but précis que seules peuvent atteindre des énergies lucides et bien trempées, poussées à l'extrême tension.

Donc, aux armes, citoyens, formez vos bataillons ; mais si nous voulons vaincre, il ne faut pas nous contenter de chanter *la Marseillaise* ; il faut la mettre en action et prendre la mentalité de guerre : fermons les théâtres et ouvrons les casernes !... La Patrie est encore en danger !

J. D.

La Cause des Soldats

La suprême satisfaction de l'écrivain, c'est de voir mettre en pratique les idées qu'il a exprimées et défendues, parce qu'il les croyait justes et opportunes et c'est une grande joie pour nous d'apprendre qu'un projet de loi a été déposé pour établir des impôts sur les non-combattants, en vue de servir la cause des soldats.

Nous avons montré dans nos précédents numéros toute la difficulté du problème des victimes de la guerre : nous avons établi la nécessité d'enlever à nos poilus la préoccupation qui les étreint lorsqu'ils songent à leur famille et à la possibilité de leur propre disparition.

Ce n'est pas avec des œuvres de charité, ce n'est pas avec des journées qu'on peut résoudre un problème de cette envergure : la France doit mieux que cela à ses héros, et le nombre des infortunes auquel il faudra subvenir après la guerre sera tellement formidable, que les œuvres à créer pour y faire face doivent être étudiées très à fond pour ne pas risquer de faire fausse route.

Il y a là une œuvre législative de grande portée et d'une extrême difficulté, et cette œuvre devrait absorber le plus clair du travail des Chambres : il n'apparaît pas clairement que les représentants du peuple aient compris toute l'importance de la question, laquelle a cependant un côté politique non négligeable.

Il serait si simple cependant de créer la *Caisse Nationale des victimes de la guerre*, en attendant l'étude compliquée des moyens à employer pour réaliser le but à atteindre : il serait si simple de préparer les fonds considérables dont on aura besoin, en décrétant de lourds impôts sur ces foules innombrables de non combattants qui se la coulent si douce, pendant que les autres souffrent et meurent, en établissant des taxes sur le luxe et sur le superflu, sur les apéritifs, sur les additions des joyeux dîneurs, sur les amateurs de théâtre, sur les bénéfices industriels, sur toutes les choses enfin et sur toutes les personnes

La Ligue rouge

ROMAN PATRIOTIQUE

(Suite)

Ce nouveau venu était un lieutenant d'artillerie qui s'arrêta au milieu du salon, l'air très intrigué, et se mit à regarder en connaisseur le beau portrait de l'Empereur.

Il semblait se demander ce qu'on pouvait bien lui vouloir, car il était arrivé porteur d'un mot de la comtesse le priant de passer chez elle à cinq heures. La comtesse était trop connue et trop bien avec l'autorité supérieure pour qu'on se permît de la faire attendre.

A cinq heures moins cinq il était donc entré, avait remis la carte de la comtesse à Papillon qui s'était empressé de la faire disparaître, et il attendait l'explication de cet appel.

Les cinq coups de l'heure sonnèrent à la cathédrale.

Le lieutenant achevait à peine de les compter quand il vit avec stupéfaction le portrait de l'empereur se hisser vers le plafond, et la boiserie s'ouvrir lentement avec un bruit sec, à la place du tableau.

CHAPITRE II

L'Exécution.

Le spectacle qui s'offrit aux regards stupéfaits du lieutenant d'artillerie était bien fait pour jeter le désarroi dans son esprit.

La boiserie en s'ouvrant venait de démasquer une vaste pièce carrée largement illuminée, au fond de laquelle apparaissait une table élevée comme celle d'un tribunal.

A cette table étaient assis trois hommes revêtus d'uniformes d'officiers français, et dont le visage était caché par des masques de velours rouge.

Au-dessus de la table flottait le pavillon tricolore, et sur la muraille s'étalaient en grosses lettres rouges ces trois mots : « Vive la France ! »

— Lieutenant, veuillez approcher, dit d'une voix grave le Président du tribunal car c'est bien d'un tribunal qu'il s'agit. Le malheureux lieutenant ne va pas tarder à en être convaincu.

Pour l'instant, l'œil hagard, le visage empourpré, il ne sait quelle contenance faire. Mais il parvient cependant à balbutier quelques mots :

— Messieurs, qui que vous soyiez, veuillez excuser ma surprise, et m'expliquer, je vous prie, cette mauvaise plaisanterie. Je suis venu ici pour voir la comtesse Miller, et pas du tout pour assister à une mascarade.

— Me voici, dit la voix de quelqu'un qui entrait par une porte latérale.

Et le lieutenant jette un regard terrifié sur la comtesse Miller, coquettement revêtue d'une veste de hussard français, et portant une écharpe tricolore, avec le masque de velours des membres du tribunal.

— Lieutenant, dit la voix sévère, vous êtes ici devant un tribunal. Vous avez hier, au café Impérial, insulté publiquement la France : vous allez être jugé par la France elle-même.

— Ah çà ! Messieurs, répondit le lieutenant, je me demande si je deviens fou, ou si je suis le jouet d'un rêve. Mais je porte un sabre au côté, et je vais à l'instant même m'en servir, si vous ne cessez cette comédie.

Et il fit un geste pour dégainer.

Mais au même instant deux bras solides le saisissaient de chaque côté ; en un clin d'œil il était désarmé par deux assesseurs en costume de troupier français, masqués comme les autres.

— Faut pas faire le méchant, dit une voix goualleuse qui ressemblait à celle de Papillon. Vous êtes ici contre plus fort que vous. Tenez-vous bien, l'Allemand.

— Mais enfin, Messieurs, que prétendez vous donc faire de moi, articula le lieutenant, d'une voix étranglée par la fureur et l'anxiété.

— Vous avez, je vous l'ai dit, insulté gravement la France, répondit le Président.

— Moi, j'ai insulté la France !

— Oui, vous avez dit hier en plein café Impérial que les Français étaient une nation de lâches et que c'était pourquoi vous les avez battus en 1870. Vous avez même ajouté : « ce n'est pas un peuple, c'est un terrier de lièvres !... »

— Cà, c'est bien d'un Prussien, grommela entre haut et bas la voix de Papillon.

— Niez-vous ces propos, continua le Président.

— Je n'ai pas à vous répondre, ne vous reconnaissant aucun droit pour m'interroger.

— Et le droit du plus fort, vous devez cependant connaître cela, Prussien, fit encore en sourdine la voix de Papillon.

— C'est bien, dit le Président. Nous nous attendions à vos réponses. Mais si vous connaissiez l'histoire vous sauriez que la France rend toujours la Justice, à ses heures, et que ces heures là sont terribles. L'une d'elle vient de sonner pour vous. Vous allez mourir !

— Un guet-apens, un assassinat, râla le lieutenant.

— Non, la Justice tout simplement, la Justice immanente que la France est en droit d'invoquer contre tous ceux qui l'ont meurtrie, dépouillée et insultée, la Justice qui frappera un jour tous ceux de votre race comme elle vous atteint aujourd'hui.

Du reste vous ne serez pas assassiné, croyez le bien. Vous pourrez défendre votre vie, car un officier vous fera l'honneur de croiser le fer avec vous.

Allons, acheva-t-il en se levant, la séance est terminée ; marchons !

D'un geste il fit signe aux deux troupiers qui saisirent le lieutenant par les bras avant qu'il ait eu le temps de faire un mouvement, et le conduisirent vers une porte étroite et basse qui s'ouvrait dans un coin de l'appartement.

— Où me conduisez-vous, gémit lamentablement le lieutenant.

— Au combat, répondit la voix goguenarde de Papillon. Vous autres Prussiens vous aimez tant à vous battre. Il va falloir en découdre !

Les acteurs de cette scène allumèrent des torches préparées d'avance et deux d'entre eux ouvrirent la marche. Le lieutenant suivait, serré de près par ses deux gardiens, et enfin venaient le Président avec la comtesse Miller.

On descendit une vingtaine de marches, puis on suivit une galerie souterraine dont la hauteur ne dépassait guère la taille d'un homme, et dont les murailles humides brillaient sinistrement sous l'éclat des lumières.

On marcha longtemps, et le cortège arriva enfin à une sorte de rotonde assez vaste complètement éclairée par des lampes suspendues tout autour des murailles.

Un recoin sombre au milieu de cette lumière fit tressaillir le lieutenant d'artillerie jusque dans les moelles. Il croyait voir une fosse creusée dans le sol et sur le bord de cette fosse un cercueil découvert et vide.

Au pied de ce cercueil, une femme en deuil, avec le large ruban des Alsaciennes dans les cheveux, se tenait grave et droite, avec le masque rouge.

Tout est-il prêt, ma mère, dit celui que nous avons appelé le Président.

— Tout est prêt, mon fils, voici les

qui ne servent pas directement à la guerre

Il faudrait mettre de nombreux millions dans notre *Caisse Nationale des victimes de la guerre*, afin de les trouver au moment psychologique, lorsqu'après la guerre, il s'agira de constituer les œuvres d'assistance par le travail qui, seules, peuvent résoudre le terrible problème.

Or, après la guerre, nous ne trouverons plus un sou pour les victimes la cause des soldats exige donc impérieusement qu'on profite de la période actuelle pour remplir la caisse, alors que personne ne peut se soustraire au devoir patriotique et alors que beaucoup de générosités sont possibles, qui ne le seront plus après le rétablissement de la paix.

Nous applaudissons donc de grand cœur à l'initiative des députés qui ont soulevé la question de l'impôt sur les non-combattants ; mais nous leur crions également de tout cœur « Hâtez-vous de battre le fer pendant qu'il est chaud et surtout pas de demi-mesures ; il faut faire rendre de suite à cet impôt le maximum possible. Demain il serait trop tard. »

Et le problème de la reconstitution de la race, qu'en font nos législateurs ?

Ils savent bien cependant que nos millions de soldats sont destinés à nous créer toute une génération de gars solides et bien trempés, avec des âmes de poilus: il ne faut pas que cette mission soit contrariée par les lois et organisations défectueuses qui régissent en France la paternité et la maternité A quand le projet de loi destiné à rendre tout leur prestige à ces deux fonctions : le député qui le déposera aura bien mérité de la patrie !

La Guerre

Pour la plus grande confusion des prophètes économistes qui nous montrent depuis si longtemps les Boches rendus à la dernière extrémité, la guerre continue toujours et elle continuera longtemps encore, vous pouvez m'en croire.

Après le serment solennel qu'a fait la France de venger ses morts avant de remettre l'épée au fourreau, il n'est plus personne, je pense, qui ne soit fixé sur la durée de la guerre, et j'espère que nous y gagnerons d'être enfin débarrassés de toutes ces prophéties, d'origine boche, sur la cessation des hostilités, qui ne tendent à rien moins qu'à détruire chez nous la mentalité de guerre, nécessaire à la victoire.

Malgré leur préparation formidable de plus d'un demi-siècle, les Boches n'ont pu, jusqu'ici, réussir aucune de leurs combinaisons, si savamment étudiées, et ils ne se douteront jamais du service qu'ils nous ont rendu en se terrant comme ils l'ont fait après leur défaite de la Marne. S'ils avaient eu, à ce moment, pour les conduire, un généralissime connaissant son métier, ils nous auraient mené dans leur retraite jusqu'au delà de la frontière, et là, en faisant front de toutes leurs forces contre nos armées insuffisamment outillées et approvisionnées, ils nous auraient probablement infligé une défaite décisive ; ils n'y ont pas pensé, dans leur désarroi d'avoir raté Paris et ils nous ont fait le précieux cadeau de nous laisser construire le mur à l'abri duquel depuis bientôt une année nous forgeons nos armes en vue de la victoire inéluctable.

Les Boches ont-ils ou non le sentiment de la situation, et quand nous les voyons encore si pleins d'ardeur guerrière, si convaincus de leur victoire finale, sont-ils sincères, ou font-ils du bluff ? J'incline à croire qu'ils sont sincères, car le fond de l'âme boche, c'est un orgueil incommensurable, qui les aveugle, mais qui les soutiendra jusqu'au jour de l'effondrement. Faut-il tout de même qu'ils soient bêtes pour se figurer qu'ils vont, malgré l'histoire, conquérir la Russie, réduire l'Angleterre à merci avec douze *Zeppelins* et autant de sous-marins, passer sur le ventre des cinq millions de poilus, si magnifiquement armés et entraînés, qui gardent les portes de Paris !

Ces gens-là sont évidemment hypnotisés par le fait de tenir sous leur joug monstrueux la Belgique, quelques départements français, et une partie de la Russie, et quand le moment de déguerpir sera venu, ils deviendront tous fous, le Kaiser en tête, cela ne saurait faire de doute : seulement n'oublions pas qu'il y a des fous dangereux et prenons nos précautions.

Ces fous, déjà furieux depuis que la victoire de la Marne a brisé leurs espérances, disposent encore d'innombrables troupes et d'un appareil de guerre formidable : qu'en vont-ils faire maintenant que leur succès momentané en Russie va probablement leur laisser des forces disponibles ; leur plan n'est guère douteux, à ce qu'il semble : ils vont essayer de barricader les Russes et ils vont faire de nouveaux efforts sur notre front avec des effectifs renforcés.

Donc soyons plus que jamais sur le qui-vive et défions-nous partout des manœuvres qui pourraient nous surprendre : mais surtout renforçons-nous aussi et renforçons-nous au maximum possible : le problème des munitions est résolu, celui des effectifs ne l'est pas ; ne laissons pas la moitié des Français à l'état de non-combattants, lorsque nous avons en perspective une guerre de longue durée, sur des territoires considérables, avec dix millions de Prussiens en face de nous : aux armes, tout le monde !

Nous ne répéterons pas tout ce que nous avons déjà dit sur la chasse aux espions et sur la nécessité de renforcer encore le blocus ; ce sont des choses évidentes, mais il y a une affaire qu'il faudrait résoudre de toute urgence, c'est celle des Dardanelles : si nous avions pu prendre Constantinople, le succès des Allemands en Russie eut été complètement annihilé et la mentalité des Balkaniques aurait changé comme par enchantement. Quatre grandes puissances alliées, disposant de toutes les mers, et ne pouvant prendre Constantinople, c'est une énigme troublante qui en dit plus long que tout le reste sur la puissance et la force des Allemands.

Oui, nous devons avoir et nous avons une foi entière dans la victoire finale mais cette victoire, il faut l'acheter au prix de terribles efforts, et ne pas croire qu'elle va venir d'elle-même par la force des choses : la thèse de l'usure des Allemands, la thèse chère aux économistes, repose sur une idée juste, puisque nous avons l'or, c'est-à-dire le seul nerf des guerres de longue durée, tandis que les Boches n'ont que de l'acier ; mais cette thèse n'est pas admissible dans les circonstances actuelles, parce que l'usure des Allemands serait trop longue à réaliser et que si nous ne réglons pas leur compte d'ici un an, ils essaieront de nous régler le nôtre : il faut qu'ils trouvent devant eux la France tout entière, debout et invincible, décidée à percer.

X...

La Revue des Neutres

Malgré le magnifique élan de nos frères Italiens vers la défense du droit, et vers la victoire finale, le troupeau des neutres reste toujours indécis, et le succès des Boches en Russie va contribuer à prolonger cette indécision.

Depuis le jour où il est apparu que cette guerre n'est autre chose que la lutte décisive de la civilisation contre la barbarie, il est lamentable, il est honteux pour l'humanité que chaque nation n'ait pas immédiatement pris parti pour l'un ou l'autre camp : tous ces neutres qui continuent à ergoter, en regardant d'où vient le vent, nous apparaissent comme des êtres incomplets, véritables gardiens de sérail, que l'histoire marquera d'une tache ineffaçable.

Pouvons-nous compter maintenant sur les Roumains et les Bulgares ? C'est le problème du jour, problème encore intéressant pour nos affaires des Dardanelles. Mais si nous prenons Constantinople sans les Balkaniques, nous espérons bien qu'on ne leur fera plus d'avances : nous les retrouverons après la guerre

Nous comptons toujours sur la Grèce, sur la nation grecque, qui est aux prises avec une situation bien difficile. Elle en sortira, et se rangera à nos côtés où se trouve sa place naturelle, si elle ne veut pas renier son histoire.

Le Pape, paraît-il, n'est pas encore bien certain que les Boches aient incendié les cathédrales et martyrisé la Belgique, il continue à parler pour ne rien dire, et pousse la naïveté jusqu'à se figurer qu'il jouera un rôle dans la conclusion de la paix.

Quant aux Espagnols, il est probable qu'on ne les acclamera pas de sitôt à Paris, mais nous espérons bien avoir avec eux d'intéressantes conversations au Maroc, après la guerre.

Les braves Japonais sont impatients de se lancer dans l'action, et il est certain que s'ils étaient venus au nombre de trois ou quatre cent mille lorsque les Russes étaient sur les Carpathes, la face de la guerre eût été changée : mais le concours japonais ne peut servir directement qu'aux Russes et nous pensons bien que ces derniers vont l'utiliser. Les Japonais sont des soldats auxquels les Boches ne feront pas peur.

Restent nos bons amis, les Américains, et là nous sommes très gênés pour exprimer bien complètement toute notre opinion, car il y a trois Amériques réunies en une seule : il y a une Amérique bochophile, une Amérique francophile, et une Amérique qui fait de bonnes affaires et voudrait bien continuer

En ce qui concerne son différend avec les Allemands, nous trouvons que le gouvernement américain rappelle un peu trop ce gavroche des faubourgs, qui se dispute avec un de ses camarades ; tous deux n'ont aucune envie de se battre, et placés nez à nez, ils ne trouvent pas autre chose à se dire, en se montrant le poing, que ceci : « Répète-le encore une fois, et tu vas voir ! »

épées, et que Dieu te conduise. Vive la France !

Durant ce sinistre trajet, le lieutenant prussien avait essayé de rassembler ses idées, mais en vain, Ce qui lui arrivait était si extraordinaire que sa pauvre cervelle de buveur de bière en était comme assommée. Il suivait machinalement ses guides et commençait à éprouver des frissons de terreur, car les Allemands ne sont pas braves, et quand ils sont au pouvoir de la force, ils s'abandonnent volontiers.

Du reste, le spectacle qu'il avait devant les yeux justifiait son épouvante Cette fosse, ce cercueil surtout, et cette femme en deuil semblable à un spectre dont les yeux lançaient des flammes.

Il voulut parler, mais ses lèvres s'agitèrent sans pouvoir proférer un son.

Les guides le lâchèrent et le Président ayant pris les épées que lui tendait sa mère, en offrir une au lieutenant.

— Voici une épée, Monsieur. C'est contre moi que vous allez combattre. Je suis officier comme vous. Mais je vous préviens d'avance qu'il faut que je vous tue. Défendez-vous donc !

Et le Président tomba en garde, d'une façon qui dénotait une connaissance approfondie de l'escrime.

— Ces Messieurs, ajouta-t-il en désignant les deux juges qui l'avaient assisté, nous serviront de témoins.

L'un de ceux-ci engagea la pointe des épées et se retira légèrement en disant : en avant !

Le lieutenant prussien qui avait saisi son épée avec une sorte de fièvre jetait autour de lui des regards de bête fauve prise au piège Mais l'attitude de son adversaire lui en imposait malgré lui Tout en essayant de se mettre en garde, il tenta un dernier effort.

— Voyons, Monsieur, dit-il, la plaisanterie n'a-t-elle pas suffisamment duré.

— Morbleu, Monsieur, défendez-vous au lieu de dire des paroles inutiles. Ai-je l'air de quelqu'un qui plaisante ? Serait-il donc vrai que les officiers Allemands ne sont braves que devant les vaincus ?

Cinglé par ces paroles, le lieutenant serra la garde de son épée et se jeta furieux sur son adversaire qui l'attendait de pied ferme, et parait les coups avec un calme et une maestria remarquables.

En voyant l'artilleur s'échauffer, le Président commença à serrer son jeu, et à pousser des bottes sérieuses.

Sans cesse menacé par la pointe de l'épée, le lieutenant se mit à rompre et parcourir ainsi tout un côté de la rotonde.

Tout à coup dans un de ces mouvements, il vint heurter du pied l'extrémité du cercueil qui rendit un bruit sourd et sinistre.

Ce bruit acheva d'affoler le Prussien Il se précipita furieusement, le bras allongé, vers son adversaire qui le reçut sur la pointe de son épée, et lui traversa la poitrine de part en part.

Le Prussien tomba lourdement sur le dos.

— Vive la France ! cria Papillon

— Vive la France ! répétèrent en chœur tous les assistants.

— Embrasse-moi, mon fils, dit la femme en deuil au costume alsacien Les mânes de ton père doivent tressaillir d'allégresse. C'est encore un jour de bonheur. c'est mon serment que tu tiens fidèlement

— Et moi, dit la comtesse Miller.

Après avoir longuement embrassé sa mère, le Président se jeta dans les bras de la comtesse :

— Oh ! notre pauvre chère France, murmurait-il, si elle savait comme on l'aime !

Pendant ce temps, les deux troupiers avaient vivement placé le corps du Prussien dans le cercueil préparé à cet effet En un tour de main, ils le firent glisser dans la fosse, qu'ils recouvrirent immédiatement de terre, comme dans une sépulture ordinaire.

— Mon vieux, dit Papillon en s'adressant à son compagnon, en voilà un qui ne boira plus de bière. A quand le prochain ?

Sur cette oraison funèbre, tous les acteurs de cette scène tragique reprirent le chemin qu'ils avaient parcouru.

Une demi heure après le salon de la comtesse Miller avait retrouvé son aspect accoutumé.

La comtesse dictait gravement des notes au lieutenant Staum, et Papillon servait le thé.

CHAPITRE III

La Ligue Rouge.

1870 a déjà vu les mêmes horreurs que l'année 1914.

Plus tard, quand on lira le récit détaillé de ces sanglantes épopées, on s'arrêtera avec stupeur, non pas devant les prodiges de tactique ou de stratégie, non pas devant les prodiges de vaillance déployés par les combattants, mais devant les exemples de cruauté froide et de barbarie des Allemands.

Depuis les hordes d'Attila, on n'avait jamais vu de pareilles atrocités, et dans la campagne mémorable de 1870, dont elle s'enorgueillit si fort, l'Allemagne s'était déjà mise au ban de la civilisation.

Etre vainqueurs n'est rien, mais rester grands c'est tout ! a écrit Victor Hugo.

L'Allemagne a été moins que petite : elle s'est déshonorée.

Elle a terrorisé le monde pendant quarante années. Mais quand arrivera le jour fatal de la défaite finale, c'est à qui viendra lui cracher son passé à la face.

Catherine Staum, la veuve du fermier de Gravelotte, fuyant dans la nuit, à la lueur de l'incendie allumé par elle, serrant son petit enfant dans ses bras, avait fait un serment solennel.

— Je jure, avait-elle dit en embrassant le pauvre orphelin, je jure de consacrer ta vie à la vengeance de ton père. Tu vivra pour exterminer ces brigands et leur faire expier toutes les douleurs de cette heure terrible !

C'est avec cette idée fixe qu'elle était entrée dans Metz et qu'elle avait été chercher un abri chez sa sœur mariée à un honorable commerçant de la cité.

De là, elle avait assisté à toutes ces hontes qui s'appelaient Sedan et la capitulation de Metz.

Elle avait entendu les cris et les gémissements des vaincus, elle avait entendu les chants des vainqueurs, auxquels une heure de surprise et d'abandon venait de livrer la France.

Tout ce qu'elle avait vu et entendu n'avait fait qu'attiser sa haine et augmenter son désir de vengeance.

Lorsque le calme fut revenu, lorsque le cliquetis des armes eut enfin cessé, elle prit sans hésiter la nationalité allemande qui devait couvrir les projets qu'elle élaborait déjà vaguement dans son esprit, tout en allaitant le jeune Napoléon Staum, le filleul de l'Empereur.

Le garçon poussait à merveille, mais sa mère, désormais fixée sur la valeur du parrain aventurier, ne voulut plus qu'il portât ce prénom de Napoléon dont elle avait été si fière pendant quelques heures à la ferme de Gravelotte.

Elle l'appela tout simplement : Léon

Cette femme, nous l'avons vu, était une femme d'énergie et de tête. Possédant quelque argent, elle voulut reprendre son ancien métier de fermière, et chercha dans les environs une petite propriété.

Aux portes de la ville elle trouva ce qu'il lui fallait. Une vieille maison qu'elle fit restaurer, des champs suffisants pour une culture moyenne. Elle se mit courageusement à l'œuvre, et elle réussit au bout de peu de temps à avoir une ferme prospère.

On ne voit jamais rien, et il est probable que nous ne verrons rien.

Nous admirons les Américains, nous les aimons, et beaucoup d'entre eux nous le rendent : mais un Français peut difficilement oublier le coup de la dépêche de félicitations à un empereur Boche déjà déshonoré par la violation de la Belgique, et le massacre des cités sans défense.

Face aux Épreuves !

Dans le bilan des alliés, il n'existait, encore, au passif, qu'un seul échec, celui de Charleroi, et, à l'actif, une brillante victoire, celle de la Marne : il y avait largement compensation.

Depuis quelques jours, une nouvelle épreuve est venue charger la feuille du passif : nos fidèles alliés Russes, qui se sont battus comme des héros, et qui nous ont rendu de si grands services par leur offensive, viennent de subir un échec qui retentit douloureusement dans nos cœurs : c'est le moment de faire face et de montrer que nous sommes de taille à affronter toutes les épreuves sans défaillance.

Il faut surtout ne pas nous leurrer avec des mots : Nous avons tout à gagner, dans les épreuves possibles, à nous mettre bien en face des situations réelles.

La ratraite stratégique des Russes, puisque nous devons l'appeler ainsi, est une chose grave, et elle est la preuve de ce que peuvent des décisions bien prises, exécutées avec des moyens appropriés. Nous nous sommes tous un peu moqués du plan gigantesque des Boches, au début de la marche d'Hindenburg : il faut en rabattre et profiter de la leçon pour comprendre que lorsqu'on veut une victoire, il faut y mettre le prix : celle des Boches leur coûte cher, très cher, mais ils la tiennent.

La conséquence de ce succès, c'est que la France va avoir à résister à de nouvelles attaques sur lesquelles il ne faut pas se faire d'illusions : il faut se préparer à recevoir ce choc et à riposter par tous les moyens dont nous pouvons disposer.

Nous supplions le Gouvernement, nous supplions tous les représentants du peuple et tous les patriotes de comprendre enfin cette vérité aveuglante, que nous serions de grands coupables en ne donnant pas dans les circonstances où nous nous trouvons, le maximum de notre effort : or, nous ne le donnons pas, puisque, chez les Anglais, comme chez nous, il y a encore des millions d'hommes valides qui pourraient faire de bons sodats et qui ne font rien du tout.

Aux armes tout le monde contre le terrible ennemi commun ! La bataille contre les Boches, c'est désormais la bataille du nombre et de l'artillerie ; pour l'artillerie, nous sommes parés, où nous allons l'être : mais nous n'avons pas le nombre nécessaire pour percer, et nous pourrions l'avoir en six mois de préparation, peut-être moins.

L'heure nous presse, et les Boches ne vont pas nous laisser comme l'année dernière des loisirs que nous n'avons peut-être pas suffisamment utilisés. Face aux épreuves ! La France entière est prête à marcher, l'Angleterre doit s'y préparer : Qui va donner le signal de l'effort maximum et décisif ?

J. D.

Pages d'Histoire

(Extraits du Livre jaune de 1914)

Lettre remise par l'Ambassadeur d'Allemagne à M. René Viviani, Président du Conseil, Ministre des Affaires étrangères, au cours de son audience de départ, le 3 août 1914, à 18 h. 45.

MONSIEUR LE PRÉSIDENT,

Les autorités administratives et militaires allemandes ont constaté un certain nombre d'actes d'hostilité caractérisée commis sur le territoire allemand par des aviateurs militaires français. Plusieurs de ces derniers ont manifestement violé la neutralité de la Belgique survolant le territoire de ce pays ; l'un a essayé de détruire des constructions près de Wesel, d'autres ont été aperçus sur la région de l'Eiffel, un autre a jeté des bombes sur le chemin de fer près de Karlsruhe et de Nuremberg.

Je suis chargé et j'ai l'honneur de faire connaître à Votre Excellence qu'en présence de ces agressions, l'Empire allemand se considère en état de guerre avec la France, du fait de cette dernière Puissance.

J'ai en même temps l'honneur de porter à la connaissance de Votre Excellence que les autorités allemandes retiendront les navires marchands français dans des ports allemands, mais qu'elles les relâcheront si, dans les quarante-huit heures, la réciprocité complète est assurée.

Ma mission diplomatique ayant ainsi pris fin, il ne me reste plus qu'à prier votre Excellence de vouloir bien me munir de mes passeports et de prendre les mesures qu'elle jugera utiles pour assurer mon retour en Allemagne avec le personnel de l'Ambassade, ainsi qu'avec le personnel de la Légation de Bavière et du Consulat général d'Allemagne à Paris.

Veuillez agréer, Monsieur le Président, l'expression de ma très haute considération.

Signé SCHOEN.

***

Message de M. Poincaré, Président de la République, à la séance extraordinaire du Parlement, le 4 août 1914.

(*Journal Officiel* du 5 août 1914.)

(*La Chambre écoute, debout, la lecture du message.*)

« MESSIEURS LES DÉPUTÉS,

« La France vient d'être l'objet d'une agression brutale et préméditée, qui est un insolent défi au droit des gens. Avant qu'une déclaration de guerre nous eût encore été adressée, avant même que l'ambassadeur d'Allemagne eût demandé ses passeports, notre territoire a été violé. L'Empire d'Allemagne n'a fait hier soir que donner tardivement le nom véritable à un état de fait qu'il avait déjà créé.

« Depuis plus de quarante ans, les Français, dans un sincère amour de la paix, ont refoulé au fond de leur cœur le désir des réparations légitimes.

« Ils ont donné au monde l'exemple d'une grande nation qui, définitivement relevée de la défaite par la volonté, la patience et le travail, n'a usé de sa force renouvelée et rajeunie que dans l'intérêt du progrès et pour le bien de l'humanité.

« Depuis que l'ultimatum de l'Autriche a ouvert une crise menaçante pour l'Europe entière, la France s'est attachée à suivre et à recommander partout une politique de prudence, de sagesse et de modération.

« On ne peut lui imputer aucun acte, aucun geste, aucun mot qui n'ait été pacifique et conciliant.

« A l'heure des premiers combats, elle a le droit de se rendre solennellement cette justice, qu'elle a fait, jusqu'au dernier moment, des efforts suprêmes pour conjurer la guerre qui vient d'éclater et dont l'Empire d'Allemagne supportera, devant l'histoire, l'écrasante responsabilité. (*Applaudissements unanimes et répétés.*)

« Au lendemain même du jour où nos alliés et nous, nous exprimions publiquement l'espérance de voir se poursuivre pacifiquement les négociations engagées sous les auspices du Cabinet de Londres, l'Allemagne a déclaré subitement la guerre à la Russie, elle a envahi le territoire du Luxembourg, elle a outrageusement insulté la noble nation belge (*Vifs applaudissements unanimes*), notre voisine et notre amie, et elle a essayé de nous surprendre traîtreusement en pleine conversation diplomatique. (*Nouveaux applaudissements unanimes et répétés.*)

« Mais la France veillait. Aussi attentive que pacifique, elle s'était préparée ; et nos ennemis vont rencontrer sur leur chemin nos vaillantes troupes de couverture, qui sont à leurs postes de bataille et à l'abri desquelles s'achèvera méthodiquement la mobilisation de toutes nos forces nationales.

« Notre belle et courageuse armée, que la France accompagne aujourd'hui de sa pensée maternelle (*Vifs applaudissements*), s'est levée toute frémissante pour défendre l'honneur du drapeau et le sol de la patrie. (*Applaudissements unanimes et répétés.*)

« Le Président de la République, interprète de l'unanimité du pays, exprime à nos troupes de terre et de mer l'admiration et la confiance de tous les Français. (*Vifs applaudissements prolongés.*)

« Etroitement unie en un même sentiment, la Nation persévérera dans le sang-froid dont elle a donné, depuis l'ouverture de la crise, la preuve quotidienne. Elle saura, comme toujours, concilier les plus généreux élans et les ardeurs les plus enthousiastes avec cette maîtrise de soi qui est le signe des énergies durables et la meilleure garantie de la victoire. (*Applaudissements.*)

« Dans la guerre qui s'engage, la France aura pour elle le Droit, dont les peuples, non plus que les individus, ne sauraient impunément méconnaître l'éternelle puissance morale. (*Vifs applaudissements unanimes.*)

« Elle sera héroïquement défendue par tous ses fils, dont rien ne brisera devant l'ennemi l'union sacrée et qui sont aujourd'hui fraternellement assemblés dans une même indignation contre l'agresseur et dans une même foi patriotique. (*Vifs applaudissements prolongés et cris de : « Vive la France ! ».*)

« Elle est fidèlement secondée par la Russie, son alliée (*Vifs applaudissements unanimes*) ; elle est soutenue par la loyale amitié de l'Angleterre. (*Vifs applaudissements unanimes.*)

« Et déjà de tous les points du monde civilisé viennent à elle les sympathies et les vœux. Car elle représente aujourd'hui, une fois de plus, devant l'univers, la liberté, la justice et la raison. (*Vifs applaudissements répétés.*)

« Haut les cœurs et vive la France ! (*Applaudissements unanimes et prolongés.*) »

Raymond POINCARÉ.

Le Gérant : Louis COSSON

Imp de la Bourse de Commerce (G. Bureau)
35, rue J.-J.-Rousseau, Paris

C'est là que Léon Staum grandit et passa son enfance, tandis que sa mère travaillait vaillamment à augmenter sa petite fortune qui lui permettrait d'élever l'enfant selon ses vues.

Dès qu'il eût l'âge de raison elle l'envoya à l'école. Mais elle se réserva elle-même de lui apprendre le français et l'histoire des Français, dans tout ce qu'elle avait de grand et de douloureux.

Le jeune Léon était bien doué, dirigé sévèrement par sa mère, il fit de brillantes études.

D'une santé robuste, il se montrait adroit à tous les exercices du corps.

Dès l'âge de douze ans, sa mère lui fit apprendre l'escrime, avec les meilleurs professeurs.

A quinze ans, il tirait remarquablement, et ses maîtres annonçaient qu'à vingt ans, lorsque le poignet aurait toute sa vigueur, il serait incomparable.

C'est vers cette époque de la quinzième année que Léon, en vacances chez sa mère, fit une découverte curieuse.

Un jour qu'il furetait dans les vieilles caves de la maison restaurée, il avisa un panneau de bois, au fond d'un vieux cellier abandonné et en frappant sur ce panneau, il reconnut le son du vide.

Examiner le panneau, y découvrir une vieille serrure qu'il fit sauter, ouvrir enfin la porte, tout cela fût l'affaire d'un instant.

Une bouffée d'air froid et humide monta au visage du jeune homme qui ne vit devant lui qu'un grand trou noir.

Il mit sa mère au courant de sa trouvaille et tous deux se risquèrent un jour à faire une exploration.

Ils descendirent quelques marches, et se trouvèrent dans un souterrain auquel ils ne purent trouver aucune issue. Ils le suivirent longtemps, et reconnurent qu'il se dirigeait vers Metz. Mais ils ne poussèrent pas l'expédition jusqu'au bout.

Catherine Staum fit promettre à son fils de garder le secret de cette trouvaille, à laquelle elle se mit à réfléchir de temps en temps.

Suivant exactement le programme tracé par sa mère, Léon Staum passait de brillants examens, et entrait à l'Ecole militaire pour devenir officier.

Ce fut à ce moment que Catherine Staum fit la connaissance de celle qui devait jouer un si grand rôle dans les évènements que nous racontons.

Un jour Catherine vit chez son beau-frère une jeune dame fort jolie et fort distinguée, qu'on lui présenta comme une amie de la famille.

Son père, riche industriel, avait été fusillé par les Prussiens, son frère tué dans une bataille : sa mère était morte de chagrin. Seule elle avait survécu à toutes ces catastrophes, et elle voyageait sous le nom de Berthe Miller, qui n'était pas le sien, afin de n'être pas inquiétée, le nom de son père était très connu dans la région de Metz, comme celui d'un ennemi acharné des Prussiens.

Cette jeune fille qui avait vu dans un âge encore tendre toutes les horreurs de la guerre de 1870 en avait gardé un souvenir ineffacable, avec, au fond du cœur, la haine des assassins de sa famille.

Libre et riche, elle avait refusé de se marier et elle passait sa vie à voyager dans toutes les capitales de l'Europe étudiant les gens et les gouvernements, se créant des relations, trouvant le charme de sa vie dans cette curieuse étude.

De passage à Metz elle avait voulu donner un souvenir au beau-frère de Catherine Staum qui avait été très lié autrefois avec son propre frère.

C'est là qu'elle vit la vieille Catherine dont l'allure, le regard, la conversation, l'émurent fortement.

Elle voulut aller la voir à sa ferme.

Les deux femmes causèrent longuement. Que se dirent-elles ? Toujours est-il qu'au bout de quelques jours elles s'étaient liées d'une solide amitié, et n'avaient plus de secrets l'une pour l'autre.

Ce fut Berthe Miller qui fit éclore dans la pensée de Catherine les projets qu'elle y couvait depuis tantôt vingt ans, sans parvenir à les préciser.

Ce fut Berthe Miller qui jeta avec elle les bases d'une association vengeresse ayant pour but, l'holocauste aux victimes de l'année terrible, la grandeur de la France, et la destruction des Prussiens.

De ce jour là, la ligue Rouge était née.

Il ne restait plus qu'à organiser et à trouver des adhérents sûrs à cette œuvre toute de vengeance et de patriotisme.

Berthe Miller, qui se passionna pour cette œuvre, se chargea de tout et déploya des prodiges d'activité.

Tout d'abord elle voulut chercher une maison pour s'installer à Metz et elle en avait déjà visité plusieurs sans s'arrêter à aucune lorsque Catherine lui parla du fameux souterrain découvert par Léon.

Son imagination s'enflamma et elle voulut de suite en achever l'exploration.

On profita pour cela d'une visite de Léon, et tous trois, armés de lampes, de leviers et de marteaux se mirent en route.

Ils trouvèrent au milieu du souterrain un élargissement considérable en forme de rotonde, puis le souterrain reprenait son allure primitive les conduisit après une longue marche, à un escalier fermé par une porte.

Cette porte céda à quelques pesées énergiques et nos explorateurs se trouvèrent dans une petite cave sombre s'ouvrant sur une autre plus grande éclairée par un soupirail.

Léon s'aidant de quelques débris de poutres se hissa à travers l'ouverture et vit une cour déserte où l'herbe poussait dru.

Il se risqua au dehors, et reconnut avec étonnement qu'il se trouvait en pleine ville de Metz, dans une maison abandonnée.

Il prit des points de repère et toute la compagnie revint sur ses pas. Berthe Miller était radieuse.

Elle partit de suite pour Metz et aidée de Léon n'eut pas trop de peine à trouver la maison abandonnée.

La maison était à louer. Berthe Miller alla trouver le propriétaire et arrêta immédiatement l'immeuble, avec la condition d'y faire toutes les réparations qu'elle jugerait utiles.

Elle signa le bail pour la première fois du nom de comtesse Miller qu'elle avait résolu de prendre désormais pour servir ses projets.

Telle était l'origine de l'hôtel de la comtesse Miller, où se sont passées les scènes des chapitres précédents.

Son installation assurée, la comtesse était partie en voyage.

Elle était allée à Bazeilles dans le but d'y recueillir deux orphelins de la guerre dont elle assurerait l'existence et dont elle ferait deux créatures dévouées.

Elle n'eût pas de peine à les trouver. Elle ramena Papillon dont elle fit son valet de chambre, et un de ses camarades dont elle fit son cocher.

Catherine Staum de son côté opérait dans la ville de Metz. Elle amena son beau-frère et un de ses amis intimes à se consacrer à la ligue.

Dès lors la comtesse jugea que l'on pouvait s'organiser : il n'y avait plus qu'à attendre la nomination de Léon comme sous-lieutenant. Elle arriva bientôt.

JACQUES CŒUR.

(*A suivre.*)

N° 4 — Prix du Numéro : 10 Centimes — Novembre 1915

RATAPLAN

JOURNAL D'AVANT-GARDE

Organe de la Renaissance et de l'Unité Nationales

PARAISSANT MENSUELLEMENT

ADMINISTRATION : 35, Rue Jean-Jacques-Rousseau | Directeur-Fondateur Jean DIAVOL | ADMINISTRATION : 35, Rue Jean-Jacques-Rousseau

Français, voulez-vous la Victoire ?

Dans la vie des peuples, comme dans celle des individus, on voit surgir des heures fatales et douloureuses, d'où l'on ne peut sortir qu'en se mettant résolument et courageusement en face de la vérité, et en donnant ensuite le maximum de son effort et de son énergie : nous vivons l'une de ces heures, et elle est infiniment grave pour tous ceux qui observent et qui réfléchissent. Si nous voulons en finir une bonne fois avec l'ennemi qui souille notre territoire, il faut lui faire sentir autrement tout le poids de l'irrésistible puissance que représente la France unie et résolue.

Sous l'énergique impulsion d'un gouvernement composé d'hommes d'élite et de bonne volonté, auxquels la nation a témoigné toute sa confiance par la voix de ses élus, sous la ferme direction d'un grand général qui restera le sauveur de son pays, les merveilleuses armées de la République ont donné des preuves continuelles du plus sublime héroïsme, et par leur indomptable valeur, elles ont brisé l'effort des barbares, en élevant devant eux la barrière infranchissable, à l'abri de laquelle nous essayons d'organiser la victoire.

Nous avons pu tenir et nous sommes certains maintenant de pouvoir tenir tant que nous voudrons : mais tenir n'est pas vaincre, et si nous en restions là, nous ferions le jeu de nos ennemis. Si nous voulons éviter une guerre de sept ans, dont le résultat serait désastreux, même pour les vainqueurs, il nous faut percer et libérer notre territoire de toute urgence : ensuite, il s'agira, comme le Président de la République en a pris l'engagement solennel, d'aller venger nos morts !

Hélas ! notre belle et chère France, pour le salut de laquelle les plus braves de ses enfants meurent en héros les uns après les autres, est malheureusement trop éprise d'idéal, de justice, de générosité sentimentale et chevaleresque, pour s'adapter jamais complètement aux nécessités de la guerre ignoble inventée par les Boches, et c'est pourquoi nous arrivons si péniblement à l'organisation de la victoire.

Nous nous imaginons volontiers qu'elle va venir toute seule, sans efforts, sans déchirements, cette victoire tant désirée, et nous commettons ainsi la plus formidable erreur en ne nous rendant pas compte de la force redoutable de nos ennemis qui, eux aussi, luttent pour leur existence, mais avec une activité et une initiative qui devraient bien nous inspirer des résolutions : car il est bien nécessaire d'essayer d'arrêter la coulée de tout ce sang français, si pur et si généreux, qui arrose les tranchées, sans que nous apercevions encore la solution finale.

Malgré les événements de ces derniers mois, qui éclairent d'un jour brutal tous nos points faibles, nous persistons à ne pas comprendre cette vérité si aveuglante, exprimée depuis si longtemps par « Rataplan », c'est que, pour terrasser les Boches, il faut frapper plus fort, il faut frapper plus brutalement, avoir deux fois plus de munitions et mettre sur le pied de guerre deux fois plus d'hommes que nous n'en avons.

La nécessité de plus grands approvisionnements de munitions ressort des combats du front : la nécessité des grands réservoirs d'hommes, évidente dès l'origine, est également démontrée par les faits : ayez toujours à tout instant la possibilité de jeter quatre ou cinq cent mille hommes sur les points menacés, et vous verrez la guerre changer de face. Nous ne semblons pas comprendre que le nombre des combattants n'est qu'une fraction réduite du total des contingents, et que, pour avoir un million de baïonnettes sur le front, il faut lever deux millions d'hommes.

Pour soulager le ministre de la guerre de la lourde tâche qui lui incombe, on a créé des sous-secrétariats d'Etat qui font tout ce qu'ils peuvent, mais on a oublié le plus important, le sous-secrétariat des effectifs : On y pensera lorsqu'il sera trop tard.

Nous ne protesterons jamais assez contre le spectacle de cette France coupée en deux, dont toute la jeunesse est en train de se faire tuer magnifiquement, alors que les autres, des millions d'autres, continuent à mener l'existence la plus paisible, et passent leurs soirées au théâtre ou au café. Est-ce que vous n'êtes pas frappés, et même honteux, de voir tant de civils sur le territoire français, pendant que s'accomplissent les tragiques drames du front ?

Si l'égalité devant la loi n'est pas un vain mot, qu'on fasse bien vite cesser cet inadmissible contraste, qu'on fasse bien vite des soldats de tous les hommes valides, sans distinction d'âge. Faisons enfin justice de cette vieille erreur qui consiste à faire défendre la moitié des habitants par l'autre moitié, et comprenons qu'il n'y a pas de limite d'âge pour la défense de son pays : tout homme pouvant être utile, doit marcher, quel que soit son âge, et j'irai même plus loin, en affirmant que si de deux hommes, l'un de 25 ans, l'autre de 50, l'un doit nécessairement mourir, il est logique, il est moral que ce soit le plus âgé qui commence.

Il a fallu que ce soit la petite république de Saint-Marin qui, du haut de son rocher de l'Adriatique, nous donne cette belle leçon de républicanisme : elle a déclaré la guerre à l'Autriche et armé tous les hommes de 18 à 60 ans. Bravo pour la petite république, notre grande doyenne !

Quel bandeau avons-nous donc sur les yeux pour ne pas voir que la victoire restera aux plus nombreux bataillons. Des projectiles et des canons, on en fera tant qu'il sera nécessaire : il suffit pour cela de vouloir, et d'éviter M. Lebureau. Mais les hommes ne se fabriquent pas dans les usines, et c'est avec les hommes qu'on gagne les batailles : avant d'avoir l'humiliation d'appeler à notre secours tous les nègres de l'Afrique, il semblerait logique d'armer tous les millions d'hommes qui, tant en France qu'en Angleterre, pourraient faire de bons soldats et ne font rien du tout.

C'est un mirage de nous dire que le total des combattants des nations alliées est supérieur à celui de nos ennemis : A quoi cela nous sert-il ? Au contraire, les événements démontrent de plus en plus que le sort de la guerre dépend uniquement de la lutte engagée sur le sol français : il faut donc, puisque nous voulons vaincre, que les armées françaises et anglaises arrivent à battre les armées allemandes, et cela rapidement.

Or, si nous sommes certains du résultat final, il faut néanmoins avoir le courage de reconnaître que nous n'avons pas ce qu'il faut pour conduire rapidement cette opération, qui exige de formidables approvisionnements et des masses d'hommes, sans cesse renouvelées.

Si nous voulons vaincre, il nous faut préparer les masses nécessaires en levant d'urgence tous les hommes valides : ils remplaceront immédiatement les innombrables poilus occupés dans les services de l'intérieur et de l'arrière, et ils rendront disponibles pour le général en chef, des millions d'hommes qu'il saura bien faire passer en Allemagne. Aux armes, citoyens, formez vos bataillons ! Jamais cela ne fut plus urgent.

Il semble presque puéril d'exprimer des vérités aussi élémentaires, et « Rataplan » ne s'attribue aucun mérite en le faisant, mais nous ne saurions trop répéter que la victoire est à ce prix. En armant toute la nation, nous sommes dans la vérité républicaine, qui réconfortera tous les poilus du front, et nous montrons dans toute leur puissance les seules forces qui fassent peur aux Boches, l'unité française, et l'implacable résolution des Alliés de ne pas désarmer avant la victoire complète et définitive.

Français, voulez-vous la victoire ?

JEAN DIAVOL.

Le Gérant : Louis COSSON.

Imp de la Bourse de Commerce (G. Bureau) 35, rue J.-J. Rousseau, Paris

N° 5 — Prix du Numéro : 10 Centimes — Décembre 1915

RATAPLAN

JOURNAL D'AVANT-GARDE

Organe de la Renaissance et de l'Unité Nationales

PARAISSANT MENSUELLEMENT

ADMINISTRATION : 35, Rue Jean-Jacques-Rousseau

Directeur-Fondateur Jean DIAVOL

ADMINISTRATION : 35, Rue Jean-Jacques-Rousseau

Debout, la France !

Garde à vous ! descendants des Gaulois qui ne voulez pas être asservis : garde à vous ! fils de la Révolution française, à qui revient l'honneur de répandre sur le globe terrestre l'Evangile des droits de l'homme : garde à vous ! vétérans de 1870, qui suivez passionnément cette guerre, et savez mieux que les autres ce que pèse un Boche en face de la baïonnette d'un troupier français : garde à vous ! poilus sublimes des tranchées, dignes rejetons des héros de Jemmapes et de Valmy, qui faites l'admiration du monde, et avez déjà la gloire d'avoir sauvé votre pays.

L'heure actuelle est la plus grave de notre histoire nationale, et si nous ne savons pas la mettre à profit, nous risquons de courir à des aventures autrement dangereuses que celles des Dardanelles et des Balkans.

La Victoire ? mais, nous le savons tous, nous la tenons sur notre front : seulement, il faut avoir l'énergie de la conquérir par un effort violent au lieu d'attendre pendant des années la problématique usure des Allemands.

Oui, percer et passer ! oui, chasser les Boches de notre territoire qu'ils souillent depuis trop longtemps ! il n'y a plus que cela qui puisse compter pour un véritable Français : c'est la seule formule de notre libération définitive, c'est la seule riposte efficace à tous les pièges, à toutes les combinaisons diplomatiques et militaires que préparent encore nos ennemis.

Mais, pour cela, il nous faut reprendre la mentalité de guerre, trop vite évanouie, refaire autour de nous l'atmosphère de 1792, et nous préparer résolument, avec l'esprit du sacrifice complet à la patrie, à donner l'assaut suprême.

Sonnez clairons ! Tambours battez ! Rataplan ! Rataplan ! Rataplan ! Debout tout le monde contre les Vandales ! Debout tout le monde pour sortir les Boches de leurs tanières et de les poursuivre à coup de canons et de baïonnettes jusque dans leurs repaires d'Allemagne, où nous les obligerons à demander pardon de leurs crimes et de leurs infamies !

Dans un magnifique élan de patriotisme nous nous sommes tous solidement groupés, sans défaillance, ni distinction de partis, autour d'un gouvernement composé d'hommes d'élite qui ont la confiance du pays, et nous avons déjà, grâce à nos merveilleux soldats et à leurs chefs incomparables, accompli des prodiges, sauvé la France de l'invasion totale, et brisé définitivement l'effort principal de nos redoutables adversaires, à l'heure même où ils croyaient nous anéantir.

Cette victoire inespérée a eu un retentissement considérable dans le monde entier : mais elle a eu aussi des conséquences inattendues dans notre pays. Il en est résulté en effet, d'un bout de la France à l'autre, un sentiment exagéré de sécurité et de supériorité, qui a fini par détendre peu à peu tous les ressorts de notre initiative et nous a enlevé trop vite la mentralité d un pays envahi par l'ennemi.

Nous savons maintenant que nous aurons les Boches, d'une façon ou de l'autre, et toute inquiétude ayant disparu, nous avons repris tranquillement nos chères petites habitudes du temps de paix, et tout doucement la France s'est trouvée coupée en deux. Là-haut, ceux qui se font tuer ! Plus bas, tous les autres, des millions d'autres, qui pourraient faire de bons soldats, et qui vivent paisiblement en oubliant parfois que les Boches sont encore à Noyon !

C'est un contraste abominable, que « Rataplan » n'a cesse de dénoncer depuis de nombreux mois, et nous ne nous expliquons pas que le peuple français puisse le supporter.

Le gouvernement ne doit pas se faire l'illusion que le pays est complètement satisfait de la situation. Pour percer et pour passer, ce qui est toute la solution de la guerre, nous avons les premiers soldats du monde, des soldats qui battront toujours les Boches, et auxquels un chef peut tout demander : nous avons désormais une artillerie incomparable qui domine nettement celle de l'adversaire, nous avons des munitions, nous avons des escadres d'avions prêtes à toutes les attaques et à toutes les missions, et cependant nous nous immobilisons dans l'attente : n'avons-nous pas le droit de penser que le moment est venu de faire mieux ?

Allons, Français, debout ! mettons, comme les anciens, des cocardes tricolores à nos chapeaux, et faisons enfin l'effort de marcher à la conquête de la victoire. N'entendez-vous donc pas, dans le lointain, les voix de nos compatriotes envahis qui nous crient d'une façon si douloureuse leurs souffrances et leur désespoir ? Et vous n'iriez pas à leur secours ? Cela n'est pas possible !

On la voit bien maintenant, comme avec un verre grossissant, l'erreur lamentable de la France qui veut courir deux lièvres à la fois, de la France qui veut vaincre, et faire en même temps ses petites affaires, sans s'apercevoir qu'elle travaille ainsi pour le roi de Prusse, lequel n'a qu'un but, auquel il se cramponne avec énergie, car il connaît bien notre mentalité, c'est de nous endormir et de nous empêcher de donner notre effort maximum, en faisant courir le bruit qu'il demande la paix et qu'il est bien malade : jamais cet homme ne fut plus redoutable !

Les Français constituent le peuple le plus brave de la terre, mais ils sont d'une crédulité rare. Malgré 1870, malgré la dépêche d'Ems, ils ont cru pendant plus de quarante années que les Boches pouvaient être d'honnêtes gens : ils ont cru à un Ferdinand de Bulgarie, ils croient encore aux Grecs, aux Roumains, à l'amitié des neutres, et à l'innocence de tous les austro-Boches qui pullulent sur notre territoire : ils croient enfin que la victoire va venir toute seule, sans effort, par la force des choses, parce que c'est imprimé dans les journaux, et que les economistes affirment l'usure de l'Allemagne.

A bas les illusions dangereuses ! A bas la théorie déprimante de l'usure de l'Allemagne ! Les Français ne veulent pas se nourrir plus longtemps de cette viande creuse, pas plus qu'ils ne veulent courir le risque d'une guerre de sept ans : ils veulent de l'action immédiate : assez de sang, assez de deuils, assez de misères et de souffrances, d'un côté ! assez d'affaires, assez de bien-être, assez de veulerie, de l'autre ! Tout le monde sur le pont, pour la manœuvre finale, et pour mettre enfin le prix nécessaire à la victoire !

Malgré leur armement supérieur, malgré leurs méthodes de guerre, scientifiques ou sauvages, les Boches ne peuvent rien contre les troupiers français : le général en chef nous en a donné d'éclatantes démonstrations, et s'il n'a pas fait la trouée, c'est qu'il n'a pas encore entre les mains les moyens formidables qu'elle nécessite : c'est à nous de les lui fournir en doublant le nombre des combattants et en armant tous les hommes valides.

Oui, aux armes tous les hommes valides ! Voilà le cri de justice et de révolution que tous les patriotes ont dans la gorge et qu'ils n'osent pas proférer ! « Rataplan » le lance à toute volée, certain qu'il aura de l'écho : avant de faire appel à tous les nègres de l'Afrique, utilisons d'abord les ressources de notre France.

Est-ce qu'il peut y avoir une limite d'âge pour la défense de son pays ? Est-ce qu'un citoyen quelconque, dans la situation où nous sommes, peut se dérober à l'obligation, à l'honneur, de donner tout à son pays, ses biens et sa vie, lorsqu'il s'agit de le sauver de la souillure de l'envahisseur ? L'égalité devant la loi, l'égalité devant l'impôt du sang, ne seraient donc plus que des mots ? C'est impossible. Alors qu'attendons-nous, bon Dieu, pour faire justice de tous les vieux préjugés, et de toutes les rocamboles qui nous empêchent de prendre la mentalité de guerre, lorsqu'un ennemi redoutable saccage encore nos plus belles provinces, et cherche avec une inlassable fureur les moyens de nous poignarder dans le dos.

Sommes-nous des dégénérés ou des fils de la Révolution ? Que diraient nos ancêtres s'ils nous voyaient impuissants à faire surgir des entrailles de la nation les hommes qui oseront et ne reculeront devant rien pour libérer le territoire !

Des canons et des munitions, nous en aurons tant qu'il faudra : il suffit pour cela d'envoyer M. Le Bureau sur le front ; mais les hommes ne se fabriquent pas dans les usines et c'est avec les hommes qu'on gagne les batailles : préparons donc des réservoirs d'hommes, pendant qu'il en est temps encore, et réparons d'un seul coup les erreurs formidables que nous avons commises dans les questions d'effectifs, en perdant de vue que, par suite des nécessités de la guerre moderne, le nombre des combattants n'est qu'une fraction minime du chiffre des contingents appelés : c'est à cette erreur capitale que nous devons notre situation actuelle.

En terminant nous nous adressons à l'éminent homme d'Etat, président du Conseil, qui est le chef du gouvernement : il a tout le pays derrière lui et il a fait la preuve en maintes circonstances qu'il avait la poigne et l'âme de nos grands ancêtres de la Revolution : c'est un enfant du peuple, c'est un bon Français : il ne tient qu'à lui de devenir un grand Français. Nous lui demandons de se préparer une page inoubliable dans l'histoire de France, en donnant le signal de notre libération, et en appelant la nation tout entière sous les armes, seule formule de la victoire immédiate.

Pour nous assurer cette victoire, il suffit simplement de deux poilus : un poilu civil qui nettoiera la France et fera disparaître de son territoire, tous les espions, tous les neutres, tous les Austro-Boches, tous les parasites qui l'envahissent comme comme une marée montante : un poilu militaire qui enverra au front tous les hommes âgés de moins de 45 ans, (ce qui règle le problème de l'embuscade) et assurera tous les services de l'arrière et de l'intérieur avec les hommes de 45 à 60 ans.

A ce prix, mais à ce prix seulement la victoire est certaine : car c'est le seul moyen de mettre rapidement entre les mains du général en chef les millions d'hommes qui lui sont nécessaires pour percer et se rendre à Berlin. Toute autre solution est vouée d'avance à l'insuccès.

Debout, la France !

JEAN DIAVOL.

Le Gérant : Louis COSSON

Imp. de la Bourse de Commerce (G. Bureau) 35, rue J.-J. Rousseau, Paris

N° 6 — Prix du Numéro : 10 Centimes — Février 1916

RATAPLAN

JOURNAL D'AVANT-GARDE

Organe de la Renaissance et de l'Unité Nationales

PARAISSANT MENSUELLEMENT

ADMINISTRATION :
35, Rue Jean Jacques-Rousseau

Directeur-Fondateur
Jean DIAVOL

ADMINISTRATION :
35, Rue Jean-Jacques-Rousseau

Aux Armes, Citoyens !

Notre coupable indifférence dans les questions de politique et de natalité, la vie trop facile sous le ciel de notre douce patrie, la ruée des nouvelles couches vers le pouvoir et les jouissances, l'extinction des étoiles, le nihilisme universel, en un mot, tous les microbes de la veulerie du siècle, ont, en l'an 1914, amené brusquement la France au bord d'un abîme.

Grâce à ses merveilleux soldats et à leurs chefs incomparables, grâce à l'unité qu'un gouvernement de patriotes avisés a su lui conserver, la France a pu éviter la chute : mais il lui reste à gagner la victoire sur le monstre redoutable qui, depuis trop longtemps déjà, a planté ses crocs en un point douloureux de sa chair, et son optimisme démontre qu'elle ne se rend pas un compte exact de l'énormité de la tâche : elle ne peut désormais accomplir cette tâche qu'en rallumant, au souffle du plus ardent patriotisme, le magnifique foyer d'énergie intérieure qui la rend immortelle.

« Rataplan » n'est venu au monde que pour cette mission de résurrection d'énergie française, dont le programme est vaste, mais dont le but immédiat est de nous délivrer rapidement de l'étreinte des Barbares. Des millions de nos compatriotes gémissent sous la botte des Allemands, et nous crient, dans leurs appels, leur misère et leur désespoir : derrière la ligne bleue des Vosges, monte toujours jusqu'à nos cœurs fidèles la plainte encore plus touchante des anciens vaincus, et en présence de cette vision douloureuse, nous n'avons encore pu trouver comme formule d'espérance que la guerre d'usure ! Ceux qui se contentent de cette viande creuse ne sont vraiment pas difficiles.

« Rataplan » a déjà établi que cette formule pouvait être grosse de terribles désillusions, et il proclame aujourd'hui bien haut que la plus élémentaire leçon d'énergie, c'est de dire d'abord la vérité, toute la vérité, au lieu de nous leurrer avec des mots et des formules, qui constituent les germes destructeurs de l'action.

La vérité, la voici, et elle défie toute contradiction : « Rataplan » a été jusqu'ici le seul à l'exprimer : mais les événements de 1916 la mettront en pleine lumière, et l'imposeront à tous

Tant que nous nous contenterons de tenir, tant que nous n'aurons à opposer aux Boches, en dehors de notre front invulnérable, que des proclamations, des circulaires, des discours, des ligues ou des congrès, nous n'arriverons à rien : si encore, on parlait là-dedans de la marche sur Berlin !

Pour vaincre, il faut autre chose, et cette autre chose, « Rataplan » l'a déjà dit et redit, nous ne pourrons pas l'avoir, tant que la France restera dans la situation actuelle, tant qu'elle n'aura pas l'énergie de comprendre que pour venir à bout des Boches, il lui faut, en appelant tous ses enfants autour d'elle, donner son maximum d'effort militaire, au lieu de s'armer pour des reprises prématurées de vie économique.

D'un côté nous avons deux ou trois millions de héros qui se font tuer à tour de rôle : de l'autre nous voyons cinq à six millions de citoyens parfaitement valides, qui pourraient faire de bons soldats ou de bons travailleurs de la défense, et qui vivent tranquillement chez eux : voilà ce qui nous empêche de vaincre !

Les premiers, nos beaux poilus, ont le visage tanné par les intempéries, le corps amaigri par les fatigues, mais les muscles à fleur de peau : leur regard d'apôtre est illuminé d'une splendide flamme d'ardeur patriotique : leurs casques en auréole, leurs capotes élimées, couleur de paradis perdu, sur lesquelles s'étalent les taches glorieuses de la boue de l'enfer des tranchées, tout cela leur donne une apparence inoubliable de personnages fantastiques et bibliques, devant lesquels on s'incline avec toute la foi de l'espérance et de la victoire.

Les autres, nos bons poilus civils, sont gras et dodus : ils ont le visage bien reposé, le regard bien calme, et chaudement enveloppés dans de vastes houppelandes, ils vont au café, au restaurant, au théâtre : ils fument de bons cigares et discutent entre deux petits verres les plans de l'état-major, sans se douter un seul instant que ce qu'il faut, pour vaincre, ce sont des soldats, et non des préparateurs civils de reprise économique.

Nous ne ferons pas à nos généraux qui ont remporté de si belles victoires sur les Boches, l'injure de supposer qu'ils ont voulu faire une trouée définitive, dans les diverses offensives qu'ils ont tentées sur notre front : ils savent sans doute mieux que moi ce que nous devons faire pour aller à Berlin : mais il est permis, même à un civil, d'exprimer ce simple avis de bon sens que, dans les circonstances où nous nous trouvons, une trouée ne peut se faire qu'avec des avalanches d'hommes, avec des armées formidables préparées spécialement dans ce but, et échelonnées de telle sorte que le mouvement d'avance soit ininterrompu : toute la question est là, et tant qu'on ne voudra pas la voir ainsi, on gagnera peut-être quelques kilomètres, mais nous ne vengerons pas nos morts : et si nous sommes encore l'année prochaine dans la même situation, comment les responsabilités s'établiront-elles ? Que les intéressés y songent !

La puissance financière et la puissance morale de nos ennemis sont atteintes, cela n'est pas douteux, mais leur puissance militaire reste formidable : il n'y a que cela qui compte pour le moment, et c'est par la force, non par l'usure, que nous avons des chances d'en venir à bout ; nous avons les premiers soldats du monde, mais nous n'en avons pas assez, puisque nous n'avons même pas pu prendre Constantinople Pour en donner davantage au généralissime, il faut avoir l'énergie d'accepter les lourds sacrifices qui sont nécessaires.

C'est pourquoi, dans notre dernier numéro, nous avons poussé notre cri d'appel : « Aux armes, tous les hommes valides ! Debout la France ! » C'est la seule formule de la victoire rapide, c'est le seul moyen de rendre disponibles comme combattants tous les hommes de 18 à 45 ans c'est le seul moyen de constituer une armée de trouée, à laquelle rien ne pourra résister, mais sans laquelle nous ne pourrons rien faire

Français, la victoire est à nous . mais il faut savoir la conquérir. Toute la solution de la guerre se trouve sur notre front : ne faisons pas le jeu de l'Allemagne, en nous éternisant dans une guerre d'usure, qui aboutirait fatalement à une paix misérable : mais songeons seulement que deux ou trois millions de nos invincibles poilus suffiront pour passer sur le ventre des Allemands, et donnons-les bien vite au général en chef. Il n'y a pour cela qu'à mettre en action le cri sublime de la *Marseillaise* « Aux armes, citoyens ! »

JEAN DIAVOL.

Le Gérant : Louis COSSON

Imp. de la Bourse de Commerce (G. Buredu) 35, rue J.-J. Rousseau, Paris

N° 7 — Prix du Numéro : 10 Centimes — Mars-Avril 1916

RATAPLAN

JOURNAL D'AVANT-GARDE

Organe de la Renaissance et de l'Unité Nationales

PARAISSANT MENSUELLEMENT

ADMINISTRATION : 35, Rue Jean-Jacques-Rousseau | Directeur-Fondateur Jean DIAVOL | ADMINISTRATION 35, Rue Jean-Jacques-Rousseau

LA SOLUTION

Assez de sang, assez de deuils, assez de misères et de souffrances, d'un côté! Assez d'affaires, assez de bien-être, assez de veulerie, de l'autre! Tout le monde sur le pont pour la manœuvre finale et pour mettre enfin le prix nécessaire à la Victoire! Debout la France!

C'est en ces termes énergiques que *Rataplan* posait, dès le mois de novembre dernier, le problème de la Victoire : Malheureusement *Rataplan* ne fut pas écouté, mais, comme nous l'avions prédit, la lueur des événements de 1916 va mettre en pleine lumière toutes les vérités que nous avons été seul à proclamer, au sujet des effectifs.

Malgré les cris de détresse de nos compatriotes envahis, malgré l'attente de notre vieille Alsace-Lorraine, malgré les hécatombes de nos poilus, il y a des gens qui ont inventé la guerre d'usure : ils doivent être fixés maintenant, après Verdun, sur l'usure de l'Allemagne! Quelle cruelle leçon pour tous ceux qui se sont si gravement trompés depuis le début de la guerre sur les forces de nos ennemis, et pour tous ceux qui entretiennent avec une naïveté d'enfant, l'illusion que la victoire peut venir à nous sans y être forcée par des actes décisifs de suprême énergie de notre part.

La France a été sauvée par la merveilleuse armée qui a travaillé en silence depuis 1870, et elle doit à cette armée, dont ce sera l'impérissable honneur, la chance inespérée de pouvoir respirer et travailler à sa défense, à l'abri d'une muraille infranchissable de sublimes et invincibles poilus. Elle travaille de son mieux, mais elle travaille mal, parce qu'elle a mal posé le problème à résoudre, mal défini le suprême effort nécessaire dont elle ne semble pas avoir la moindre idée; elle veut vaincre et continuer en même temps ses petites affaires politiques, commerciales et industrielles; c'est une absurdité, et de plus cette lamentable pensée qu'il suffit de tenir pour vaincre s'est infiltrée comme un poison lent dans toutes les couches de la France de l'arrière, en paralysant complètement son initiative et son énergie.

Avec ce procédé, *Rataplan* l'a déjà dit bien souvent, nous marchons à une guerre de sept ans, et à une paix misérable; mais, s'il en était ainsi, après le serment solennel qu'a fait la France de venger ses morts, tous ces morts se lèveraient des tranchées pour crier anathème sur nous!

Il n'y a cependant pas besoin d'être sorcier ou homme de génie pour comprendre que si nous voulons voir la fin de la guerre, nous sommes acculés à cette nécessité de battre les Boches sur notre front et de les chasser de notre territoire, avant que de pouvoir, de concert avec nos alliés, les poursuivre jusqu'à Berlin pour le châtiment final; ce n'est que lorsque nous serons de l'autre côté du Rhin, que nous aurons le droit de parler de la victoire et de ses conséquences. Mais, pour en arriver là, il faut des moyens d'action que nous n'avons pas et que nous n'aurons pas tant que nous ne prendrons pas l'énergique résolution de donner notre effort maximum, indispensable pour vaincre.

Nous savons tous, depuis longtemps, que les deux facteurs essentiels de la guerre moderne sont l'artillerie et le nombre des soldats. Nous avons fait un magnifique effort pour l'artillerie, et la France n'aura jamais assez de fierté et d'enthousiasme pour les hommes qui ont su résister aux assauts de Verdun; nous avons désormais une artillerie supérieure et des soldats incomparables; mais nous n'avons pas le nombre et c'est contre cette imprévision stupéfiante que *Rataplan* s'est élevé dès son apparition.

Si nous avions le nombre avec de pareils soldats, nous pourrions conquérir le monde, et le kaiser ne pèserait pas lourd : la grande leçon de la guerre actuelle, leçon dont nous ne paraissons pas avoir compris la portée, c'est l'utilisation des masses. Il ne suffit plus aujourd'hui de savoir manœuvrer des armées de deux ou trois cent mille hommes : pour vaincre, il faut apprendre à commander et à manœuvrer des armées de millions d'hommes, et le général qui saura faire cette manœuvre entrera dans Berlin comme il voudra.

« Mais alors, m'écrit un lecteur, que faut-il donc faire selon vous pour en sortir, et que feriez-vous si vous étiez chargé de la défense? » Je vais vous le dire.

Si j'étais chargé d'organiser la victoire, je n'irais pas par quatre chemins, et je prendrais tout de suite la manière forte : je donnerais à chacun ses huit jours!

Je donnerais huit jours au Préfet de Police pour nettoyer Paris et sa banlieue de tous les Austro-Boches, naturalisés ou non, et de toute cette foule hétéroclite de gens qui n'ont rien à faire chez nous dans les circonstances actuelles et qui nous envahissent comme un raz de marée.

Je donnerais huit jours aux directeurs de la navigation et des chemins de fer pour débloquer les ports français par où arrivent les matières premières indispensables à la défense.

Je donnerais huit jours au directeur des fabrications pour me proposer le moyen de doubler la production des canons et des munitions.

Je donnerais huit jours au directeur de l'aviation pour trouver les moyens de construire dans un délai fixe le nombre d'avions que je lui indiquerais.

Je donnerais huit jours au ministre de la Marine pour inviter le roi de Grèce et son entourage à une villégiature confortable sur un de nos plus beaux cuirassés.

Je donnerais huit jours au ministre des Finances pour trouver les ressources nécessaires à deux années de guerre.

Je donnerais huit jours au ministre de la Guerre pour me proposer un plan de campagne permettant d'être au Rhin à la fin de 1916 et à Berlin pendant l'été de 1917.

Mais je ne donnerais que vingt-quatre heures au Parlement pour voter la loi libératrice, l'instrument capital de la victoire, la loi appelant sous les drapeaux tous les enfants de France, sans distinction d'âge et de situation : je n'accorderais pas davantage à tous les ministres et à tous les chefs des grandes administrations pour vider leurs bureaux de tous les milliers d'employés qui les remplissent inutilement, et pour assurer les services à l'aide de directeurs responsables, munis des pouvoirs nécessaires : cette seule opération procurerait à la France la valeur de plusieurs régiments, et assurerait la rapidité d'exécution qui nous manque.

Je crois pouvoir répondre qu'au bout de huit jours il y aurait quelque chose de changé en France et on s'apercevrait enfin qu'on est en guerre.

Aussitôt que les réservoirs d'hommes seraient assurés, grâce à la loi de salut public qui établirait enfin l'égalité des Français dans la défense de la patrie, vous verriez les choses changer comme par enchantement, et la solution de la guerre apparaîtrait, lumineuse, à tous ceux qui savent ce qu'on peut attendre des poilus de la République.

Nous pourrions disposer de plus de dix millions de soldats! Avez-vous pensé à cela? Songez-y un seul instant, vous tous qui voyez d'un mauvais œil les idées de « Rataplan » parce qu'elles risqueraient de déranger vos petites combinaisons, songez-y une seule fois et vous vous direz avec la résurrection de votre enthousiasme : « Dix millions de soldats! mais, nom de Dieu! c'est le salut! Allons-y! »

Si l'appel de cette force incalculable était fait d'une certaine façon, il ne provoquerait en France aucun chambardement : on assurerait tout de suite avec les hommes d'âge les services de l'intérieur et de l'arrière, on donnerait aux usines de production tout le personnel dont elles ont besoin, et il nous resterait encore disponibles pour le combat plus de six millions de véritables poilus!

Alors enfin, et c'est là ma conclusion, nous pourrions constituer une armée de trouée, à laquelle rien ne pourrait résister, mais sans laquelle nous demeurerons impuissants pour la victoire.

Tout cela pourrait être l'affaire de quelques mois : à la fin de 1916, ce serait le Rhin, et au printemps de 1917 nous serions à Berlin! Ah! comme on crierait : Vive la France!

JEAN DIAVOL.

Le Gérant : Louis COSSON.

Imp. de la Bourse de Commerce (G. Bureau) 35, rue J.-J. Rousseau, Paris

N° 8 — Prix du Numéro : 10 Centimes — Mai 1918

RATAPLAN

JOURNAL D'AVANT-GARDE

Organe de la Renaissance et de l'Unité Nationales

PARAISSANT MENSUELLEMENT

ADMINISTRATION :
35, Rue Jean-Jacques-Rousseau

Directeur-Fondateur
Jean DIAVOL

ADMINISTRATION
35, Rue Jean-Jacques-Rousseau

Les Idées de "Rataplan" sur la Guerre

Dès son apparition dans les premiers mois de l'année 1915, *Rataplan*, qui a la prétention d'être un organe patriotique, s'est attaché à définir le problème de la guerre, et à préciser les conditions de la victoire.

Ces conditions, si simples et si évidentes, nous les avons énumérées dans notre premier article : c'étaient, en dehors de la question des munitions si magnifiquement résolue, la chasse aux espions, le blocus intégral, et surtout le renforcement des effectifs.

A quoi tiennent les destinées !

Si, au lieu d'être énoncées dans le canard d'un inconnu, ces vérités avaient été proclamées et vigoureusement défendues dans un grand journal, nous serions peut-être aujourd'hui de l'autre côté du Rhin, et en route pour Berlin : nos affaires, je pense, n'en iraient pas plus mal.

Au contraire, au cours de sa campagne, *Rataplan* n'a récolté que des invectives, ce qui prouve mieux que tout le reste, la justesse de ses appréciations : et cependant qu'a donc fait *Rataplan* ?

Il a voulu simplement rester dans la vérité républicaine en déclarant que tous les citoyens doivent être égaux en face de l'invasion, et en essayant de montrer l'absurdité de cette France coupée en deux, dont la moitié fait la guerre, et l'autre moitié des affaires !

Rataplan en a été pour ses frais : aussi s'est-il empressé de libérer sa conscience dans quelques vigoureux articles, tels que : *Debout, la France ! Aux armes, citoyens ! — La Solution*, articles dont l'exhumation future sera des plus curieuses, surtout pour les poilus qui auront été à la peine.

Nous persistons, en effet, à affirmer que l'erreur formidable de la France a été l'ignorance complète du nombre de soldats que l'Allemagne pouvait armer contre elle, et l'absence de préparation de réservoirs d'hommes, dont le besoin ne tardera pas à se faire sentir.

La vérité reste toujours la même, c'est que la guerre, toute la guerre, ne dépend que du choc entre Allemands et Français, et si nous voulons vaincre il nous faut donner notre effort maximum : or, nous ne le donnons pas, puisque nous avons encore sur le territoire des millions de citoyens qui pourraient être soldats, et qui ne le sont pas.

Que de choses nous aurions à dire à ce sujet, aussi bien pour nous que pour nos alliés. Mais la Censure a toujours été tellement indulgente à mon égard que j'aurais mauvaise grâce à provoquer aujourd'hui ses rigueurs — je ne dirai rien, si ce n'est que les événements vont se charger bientôt de démontrer toute la valeur des idées de *Rataplan* sur la guerre.

— Nous avons la première armée du monde, nous avons un généralissime qui a déjà gagné les batailles de la Marne et de Verdun et qui nous promet des victoires prochaines, nous avons enfin comme chef du gouvernement le seul homme d'Etat complet que la France ait produit depuis quinze ans : ce chef, qui a déjà à son actif l'armée de Salonique et l'unité d'action des alliés, doit nous inspirer à tous une confiance absolue et sans réserve : nous avons donc tous les atouts dans notre main, et nous battrons les Boches, c'est d'une évidence mathématique

Mais il faut non seulement les battre, il faut les refouler de l'autre côté du Rhin et pour la réalisation de cette tâche difficile et capitale, il nous faut des renforts considérables, il nous faut une armée de trouée de plusieurs millions d'hommes. C'est pour constituer cette armée que nous luttons depuis si longtemps, en déclarant qu'il est indispensable d'appeler dans les services de l'arrière et de l'intérieur tous les français valides, sans distinction d'âge ou de situation, qui sont susceptibles de faire des soldats. Rataplan n'a jamais dit autre chose, et il ne cessera pas de le redire : Si nous manquons d'hommes, c'est par notre faute.

Les ennemis que nous avons à vaincre, sont des bêtes féroces, qui luttent pour leur existence et qui se défendront jusqu'à la mort par les moyens les plus violents, les plus abominables. Si nous ne voulons pas que notre territoire ne soit plus à la fin qu'un désert de ruines et de cendres, il faut terrifier les Boches, les bousculer par une offensive formidable et foudroyante, par une offensive irrésistible ! Nous le pouvons, si nous le voulons bien, mais il ne faut pas se contenter de gagner quelques kilomètres, ce qui n'avancerait en rien nos affaires : il faut passer !

JEAN DIAVOL.

APRÈS VERDUN

GUILLAUME. — Vieux Bismark, pardon ! Mais si tu ne viens pas à mon secours, si tu ne m'inspires pas le coup à faire, je suis un homme foutu !

Rosalie

Dans sa robe de cuir, astiquée et polie
Elle a l'air bien honnête, et sage, Rosalie !
Mais quand vient le danger, aussitôt elle est nue,
Saute sur son canon, et regarde la nue !
Fine et souple, elle va, sous la charge qui bat
Chercher dans la mêlée, au plus fort du combat
Le chemin qui conduit à tous ces cœurs de Boche
Qu'elle connaît pour être aussi durs que la roche.
Toute pâle d'abord, elle sort bientôt rouge
Après avoir bien vu que personne ne bouge.
Et tous ses mouvements d'aller et de retour
Portent le désarroi dans les rangs des vautours
Saluons, mes amis, saluons Rosalie
C'est bien grâce à elle qu'on verra l'hallali !

A nos invincibles Poilus sauveurs de la France

J'étais sous-lieutenant en 1870 et j'ai fait bien des fois le tour du monde : c'est dire que j'ai eu le temps et les occasions de connaître bien des émotions, et de passer par toute la gamme des sensations dont l'âme humaine est susceptible : mais j'ai beau fouiller dans ma mémoire, je ne trouve rien de comparable à ce que j'ai éprouvé depuis la bataille de Verdun, et je vis,

devant les prodiges de nos poilus, les heures les plus émouvantes de ma carrière, émotion faite d'anxiété, de pitié, de fierté, d'enthousiasme, d'admiration et de reconnaissance.

Lors de la bataille de la Marne, ce n'était pas la même chose : ce fut tellement imprévu qu'on a senti planer au-dessus de cette bataille ce quelque chose de mystérieux et de troublant que les uns appellent un miracle, les autres la veine tout simplement.

Mais à Verdun, c'est tout ce qui reste de la puissance allemande, avec toutes ses savantes préparations, avec tous ses moyens formidables de destruction, avec toutes les phalanges de ses meilleures troupes, qui est venu se briser net sur les pointes de Rosalie, devant l'héroïsme des hommes qui viennent pour la seconde fois de sauver la France : je dis que cela est admirable et profondément réconfortant, je dis qu'il faut être mauvais Français pour penser à autre chose qu'à apporter à nos sublimes poilus le témoignage de notre enthousiasme et de notre reconnaissance.

La France tout entière les acclame ces merveilleux soldats, mais il faut faire en sorte qu'elle ne les oublie jamais : car ce n'est pas maintenant, c'est plus tard, au lendemain de la guerre, que les poilus auront besoin qu'on se souvienne d'eux et de leurs exploits.

Le lendemain de la guerre! Quels mots troublants viens-je d'écrire là! Lorsqu'on essaie de se représenter ce que pourra être cette France du lendemain de la guerre, on reste rêveur devant l'impossibilité d'y voir clair, et on se heurte le front contre un mur derrière lequel peuvent se cacher bien des surprises.

Ce qui est probable tout d'abord, c'est le plus beau des gâchis : car ce serait mal connaître notre pays que d'imaginer qu'il va faire autre chose tout d'abord que de la politique; et quelle politique! Nous nous en doutons tous un peu.

Mais les politiciens trouveront quelque chose en travers de leurs projets,

C'est alors que *Rataplan* sortira de l'ombre et se présentera avec son programme déjà annoncé de République intégrale et sociale, la seule qui puisse donner au pays la solution légale des problèmes qui le divisent, la seule qui puisse apporter ce régime férme, sain, précis, juste, honnête, humain et social auquel tout le monde aspire, sans avoir encore eu le courage de faire un effort pour le conquérir.

Et *Rataplan* sera le journal des poilus, parce que c'est avec eux et pour eux qu'il entend travailler.

Quels problèmes formidables se présentent en effet pour le lendemain de la guerre, le problème politique, le problème de la main-d'œuvre et du capital, celui de la repopulation, et enfin, le plus sacré de tous, le problème des victimes de la guerre : c'est à ce dernier surtout que nous voulons nous consacrer.

Le nombre des infortunes résultant de la guerre sera incalculable, et ce n'est pas avec des œuvres de charité qu'on pourra soulager ces infortunes : il faut autre chose, et il est surprenant de ne pas voir cette seule pensée absorber le plus clair du travail des Chambres.

Si les politiciens ne se sentent pas le courage d'aborder ces énormes questions, ils pourraient tout au moins les préparer et il eût est bien facile de créer et d'alimenter pendant la guerre une caisse nationale des victimes de la guerre : des impôts spéciaux sur ceux qui ne se battent pas auraient fait tomber des centaines de millions dans cette caisse, et ces millions, nous les aurions trouvés au moment psychologique, lorsqu'après la guerre, il faudra résoudre le redoutable problème.

Or, après la guerre, il sera bien difficile de trouver de l'argent, pour n'importe quoi, tandis qu'aujourd'hui encore, toutes les générosités sont possibles, toutes les obligations sont admissibles.

Rataplan a de grands projets sur toutes ces questions et il les sortira en temps utile : aujourd'hui, il conjure les Français de ne pas être oublieux comme ils le sont trop souvent, de penser tous les jours à Verdun et aux poilus, et d'être prêts à marcher comme un seul homme lorsque le moment sera venu de payer notre dette.

JEAN DIAVOL.

La Soupe des Boches

L'âme française, si généreuse et si chevaleresque est décidément rebelle à toute espèce de représailles, et les Boches pourront continuer tous leurs forfaits sans que des mesures soient prises de notre côté pour leur rendre de temps en temps la pareille : sans parler des gaz asphyxiants et des jets de liquide enflammé, ne vous semble-t-il pas que la destruction de nos cathédrales justifierait largement celle que nous pourrions faire des immeubles que Guillaume possède en France?

De toutes ces questions de représailles, celle qui tient le plus au cœur des Français, c'est celle des prisonniers, tous ceux qui ont quelqu'un des leurs dans les camps allemands savent les misères et les privations dont souffrent nos compatriotes, tandis que les prisonniers boches sont soumis à un régime tout différent, qui est de nature à justifier toutes nos colères : j'ai lu quelque part les menus qui sont servis aux prisonniers dans la forteresse de Belle-Isle-en-Mer, et j'en ai rougi de honte : viande à tous les repas, hors-d'œuvre, desserts, alors que les nôtres là-bas crèveraient de faim si nous ne leur adressions pas régulièrement des colis d'alimentation. Il y a là quelque chose à faire.

Pour dérider un peu ceux qui se font du mauvais sang à ce sujet, je veux leur narrer une petite histoire véridique, qui me vient de très loin.

Je suis originaire d'une petite ville du Morvan, et j'avais dans ma jeunesse une vieille grand'mère octogénaire qui avait vu les Prussiens chez elle en 1814, après les premiers revers de Napoléon Ier : elle me racontait à ce sujet de nombreuses anecdotes qui faisaient travailler ma jeune imagination, mais il y en avait une qu'elle ne pouvait rappeler sans se pâmer de rire, d'un bon rire de vieille Française qui en avait fait une bonne aux Prussiens.

Les Prussiens de ce temps-là, qui ne connaissaient pas encore la grande culture, étaient déjà des reîtres et des soudards, mais ils ne pratiquaient pas encore le viol et l'assassinat comme méthode courante de guerre; ils aimaient surtout les plaisirs de la table et il leur fallait tous les jours des plats nouveaux, ce qui gênait fort ma grand'mère. Elle eut un jour une idée géniale.

A la porte de l'abattoir de la petite ville il y avait une fosse dans laquelle on jetait tous les jours les intestins des animaux abattus. Ma grand'mère y vint une fois pêcher au bout d'un crochet tous les boyaux non vidés du dernier bœuf tombé sous le marteau du boucher : elle fit mijoter toute la journée dans une immense marmite les immondes détritus, et le soir elle servit à ses Prussiens le bouillon en question sous le nom de soupe aux épinards : les épinards, comme vous vous en doutez, c'était de la.. .., mais oui; vous venez de dire le mot!

Les Prussiens avalèrent le bouillon jusqu'à la dernière goutte et déclarèrent qu'ils n'avaient jamais rien mangé d'aussi bon : on leur en donna tant qu'ils en voulurent, et ma grand'mère en pleurait de joie, lorsqu'elle me racontait cela cinquante ans après; je n'ai jamais oublié cette histoire, mais elle me paraît tout à fait à l'ordre du jour : nous avons de nombreux prisonniers, il y a encore des abattoirs qui jettent les intestins des animaux : en avant donc, pour la soupe aux épinards! Nous ferons peut être plaisir aux Boches, mais notre satisfaction à nous serait très grande. La parole est au service d'alimentation des prisonniers.

X...

Le Gérant : Louis COSSON

Imprimerie de la Bourse de Commerce (G. BUREAU)
35, Rue Jean-Jacques-Rousseau, Paris

La Ligue rouge

ROMAN PATRIOTIQUE

(*Suite*)

La comtesse Miller ayant beaucoup de relations dans les grandes capitales, elle se fit recommander au gouverneur, lui fit visite, le conquit immédiatement, et grâce à cet appui, le jeune Léon put rester à Metz.

Ce fut une réunion solennelle que celle où Catherine Staum, la comtesse et les cinq hommes, si français de cœur se concertèrent pour arrêter les statuts de la Ligue Rouge.

C'était court, mais éloquent.

ARTICLE PREMIER. — La Ligue Rouge a pour but de venger et de relever la France.

ART. 2. — Les membres de la Ligue font le serment solennel de mettre à mort tout officier Allemand convaincu d'avoir insulté la France par ses actes, ses paroles, ou ses écrits.

Catherine Staum était radieuse, son fils, le fils du malheureux fusillé, allait, grâce à sa qualité de tireur invincible, devenir le justicier qu'elle rêvait depuis vingt ans. La vengeance allait commencer.

Cette vengeance fut sans pitié comme la cruauté des vainqueurs de jadis. Plusieurs officiers disparurent sans qu'on entendit jamais parler d'eux. Ils furent portés comme déserteurs, ce qui causa un certain émoi en haut lieu. Mais le lecteur sait maintenant qu'ils dormaient leur dernier sommeil dans les catacombes de la Ligue Rouge, dans ces souterrains creusés autrefois par un des premiers évêques de Metz et qui devenaient la sauvegarde des justiciers.

Le jour où le premier Allemand tomba ainsi sous l'épée de son fils, la vieille Catherine pleura des larmes de joie :

— Maintenant, lui dit-elle, je puis rejoindre ton père. Ma tâche est accomplie!

La Ligue Rouge, fondée sur l'idée de la vengeance, s'était peu à peu épurée et élevée sous l'influence de l'intelligente comtesse.

Elle avait compris qu'une telle association pouvait servir la France autrement qu'en tuant quelques Prussiens et dans son esprit était né tout un plan de résistance à la politique allemande, plan que ses grandes relations en Russie et ailleurs lui permettaient de suivre et de développer.

Elle était l'amie d'un conseiller intime de l'empereur de Russie, et elle avait l'intuition très nette de l'importance formidable qu'aurait pour la France une alliance avec la Russie.

CHAPITRE IV

CHEZ LA GOUVERNEUR

Dans les vastes salons du gouvernement, meublés et décorés avec ce luxe criard, exclusif du goût, qui caractérise nos voisins d'Outre-Rhin, la foule chamarrée d'uniformes ondulait sous la poussée des nouveaux arrivants, à chaque minute plus nombreux.

Toute la garnison défilait comme à la parade, les gros capitaines ventrus écrasant de leur suffisance et de leurs bottes les pauvres sous-lieutenants encore imberbes qui tourmentaient fiévreusement la poignée de leurs sabres.

Cela sentait la bière et la caserne. Quelques rares toilettes féminines, aux couleurs voyantes soulignaient çà et là quelques perruques fauves et des épaules rouges.

Mais toute cette cohue caquetait, toussait, crachait et semblait fort agitée par une nouvelle qui circulait de groupe en groupe.

L'empereur arrivé inopinément dans la journée devait paraître à la réception pour affirmer par son impériale présence l'estime et l'amitié dont il honorait le gouverneur.

Tout à coup, les rangs s'écartent devant le gouverneur donnant le bras à la comtesse Miller.

La beauté éclatante de la comtesse, sa toilette irréprochable font l'admiration des hommes, mais provoquent la rage des commères dont les chignons ardents s'agitent frénétiquement.

Le gouverneur est radieux : il est aux petits soins pour la comtesse, que suit à petite distance le lieutenant Staum dont le visage mâle et fier, un peu pâle, emporte d'assaut toutes les œillades des maigres gretchens suspendues aux bras de leurs lourdes mamans.

Mais voici qu'une musique militaire placée sous les fenêtres fait retentir les accents de l'air national : c'est l'Empereur!

Le gouverneur se précipite, tandis que les conversations se taisent comme par enchantement et que les officiers forment la haie en rectifiant la position.

Une minute d'émotion ; puis la porte s'ouvre, et le Kaiser, en costume de colonel de hussards, entouré de deux ou trois aide-de-camp, au casque empanaché, s'avance avec cet air hautain et souriant qui lui est particulier.

Il donne au gouverneur une cordiale poignée de main ; puis tous deux sous les regards respectueux de l'assistance, se rendent à petits pas vers un salon réservé, tandis que l'orchestre donne le signal des danses.

La comtesse Miller, dont l'œil plein d'éclairs n'a pas quitté le visage de l'empereur, paraît en conversation animée avec la fille du gouverneur.

Mlle Marguerite, de même que la comtesse, tranche singulièrement par sa tenue et sa toilette sur le milieu vulgaire qui l'entoure.

Très bien prise dans une robe blanche, en mousseline de soie brodée, avec quelques fleurs naturelles dans la coiffure, la jeune fille porte avec grâce un charmant visage au teint mat, encadré de cheveux châtains clairs qui ondulent naturellement, et dont les boucles folles forment un nimbe transparent autour de sa petite tête de statue antique.

La taille est plutôt grande, et la démarche a quelque chose d'alangui et d'incertain qui est d'un charme tout spécial.

Les yeux bleus sont superbes : le regard est clair, tendre et droit.

Si on ajoute qu'à ces dons naturels, Marguerite est l'enfant gâtée du gouverneur, on ne sera pas surpris de voir les uniformes, depuis le plus petit grade jusqu'au plus élevé, se précipiter vers elle, et solliciter la faveur d'une danse.

Tandis qu'elle s'éloignait avec l'heureux valseur inscrit le premier sur son petit carnet, la comtesse Miller appelait Léon Staun par un simple regard.

— Fais-moi valser, lui dit-elle rapidement : nous pourrons causer plus à notre aise.

— A vos ordres, Madame la comtesse, répond le jeune homme avec entrain et il ajoute tout bas : à la française, n'est-ce pas ?

S'élançant au travers des groupes, bousculant quelques gros officiers qui dansaient d'une jambe sur l'autre en s'épongeant le front, ils parvinrent à gagner une extrémité du salon, où la foule était moins compacte.

— Que ne donnerai-je pas, commença la comtesse, pour savoir ce qui se trame dans le petit salon là-bas.

(*A suivre.*) JACQUES CŒUR.

N° 1 — Prix du Numéro : 10 Centimes — Août 1916

RATAPLAN

JOURNAL D'AVANT-GARDE

Organe de la Renaissance et de l'Unité Nationales

PARAISSANT MENSUELLEMENT

ADMINISTRATION : 35, Rue Jean-Jacques-Rousseau

Directeur-Fondateur Jean DIAVOL

ADMINISTRATION : 35, Rue Jean-Jacques-Rousseau

Vers la Victoire !

Français ! grâce à la vaillance de nos soldats et de nos fidèles alliés, grâce à la patriotique habileté de l'éminent homme d'Etat qui dirige notre politique extérieure, toutes les espérances nous sont désormais permises : mais de l'espoir à la réalité il y a de rudes étapes à franchir, et l'enfantement de la victoire, telle que nous la voulons, telle qu'il nous la faut pour vivre, ne peut plus s'accomplir qu'au prix de grandes douleurs et de terribles sacrifices.

Français ! en présence des heures graves qui se préparent nous avons plus que jamais le devoir d'élever nos âmes à la hauteur de la tâche formidable qui nous incombe encore : le monstre redoutable qu'il s'agit d'abattre est loin d'être à l'agonie, et ses dernières convulsions seront terribles.

Français ! n'oublions pas que des millions de nos compatriotes gémissent sous la botte des Allemands et nous appellent à leur secours : n'oublions pas que de la ligne bleue des Vosges monte toujours jusqu'à nos cœurs fidèles la plainte touchante des vaincus de 1870 : songeons à toutes les épreuves, à toutes les souffrances qui attendent ces français pendant la dernière période de la guerre, et n'hésitons plus à faire notre devoir.

Il vient seulement de commencer, ce dernier acte du drame sanglant qui se joue pour le salut de l'humanité, mais si nous ne voulons pas qu'il dure pendant des années, il faut nous lever tous pour la Patrie afin de pouvoir porter à l'ennemi les coups violents et décisifs qui l'acculeront à la défaite : il n'y a pas de paix possible entre les Boches et nous : il faut vaincre ou mourir ! d'où la nécessité de vaincre !

La France, c'est entendu, n'a jamais rien su prévoir parce qu'elle est trop généreuse et chevaleresque : mais devant la menace des Barbares, elle s'est dressée, sublime et invincible : dans des milliers d'années, on citera encore en exemple aux générations futures, les combats des poilus de Verdun : gloire aux soldats français !

Nous n'avons pas su préparer la guerre, mais notre armée, qui se souvenait, a travaillé en silence et elle a produit ce qui nous sauve aujourd'hui : elle a produit des hommes, elle a produit des chefs ! Nos cadres défient tout ce que peuvent sortir les Boches de leur préparation intensive, et il suffit de donner aux chefs que nous possédons des soldats et des armes pour courir d'une seule traite jusqu'à Berlin.

Des soldats et des armes ! Tout est là ! Des armes, nous en forgeons tous les jours et pouvons encore en forger davantage. Des soldats, nous allons en avoir besoin pour le grand effort final, et où les trouverons nous, si nous ne nous décidons pas à prendre enfin la mentalité de guerre d'un grand pays envahi par l'ennemi ?

Les Boches n'ont sur nous qu'une supériorité, leur service d'espionnage et leurs gaz asphyxiants : laissons leur ces honteux lauriers, pour ne songer qu'à leur porter les coups qui les mettront à terre : pour cela, il suffit de faire surgir du sol de la Patrie tous les poilus merveilleux qu'il peut fournir encore et devant lesquels les Boches détaleront comme des lièvres. Le jour où nous aurons enfin organisé les réservoirs d'hommes, que *Rataplan* demande depuis plus d'une année, la victoire sera forcée de venir à nous, de toute la vitesse de ses ailes.

Sommes-nous des fils de la Révolution, où sommes-nous des dégénérés ! que diraient nos ancêtres s'ils nous voyaient impuissants à prendre cette mentalité de guerre, avec laquelle ils ont sauvé la France ?

Qu'est donc que la mentalité de guerre ?

La mentalité de guerre, c'est l'égalité de tous les citoyens, sans distinction d'âge et de situation, en présence des nécessités de la défense, c'est l'obligation absolue pour tous de servir effectivement la Patrie, et de sacrifier tout pour elle, même la vie ! C'est l'acceptation d'avance de tous les sacrifices et de toutes les souffrances que nécessite la conquête de la victoire, c'est l'énergie infassable et farouche, c'est la discipline inflexible et sans compromission, c'est l'ardeur belliqueuse, c'est la haine des ennemis, c'est la volonté de vaincre, c'est l'état d'âme de nos ancêtres de la Révolution, d'où sortaient les grands hommes et les grandes choses !

Pourquoi faut-il que cet état d'âme ne puisse se rencontrer que dans une petite fraction de la France, celle qui se bat, tandis que sur tout le territoire français se trouvent encore des millions de citoyens parfaitement valides qui pourraient faire de bons soldats et qui vivent tranquillement, comme en temps de paix, en poursuivant de vagues projets de reprise économique, qui sont justement la négation de la mentalité de guerre : hélas ! avant la reprise économique, il faudrait opérer celle de nos provinces envahies, et il est incompréhensible que cette erreur, dénoncée par « *Rataplan* » dans tous ses numéros, puisse encore survivre à la situation si grave et si pressante dans laquelle nous nous trouvons.

Comment ! nous pourrions lever encore des millions de soldats et nous serions assez fous pour refuser d'utiliser ce supplément de force matérielle, ce supplément de force morale, au moment où il devient urgent de donner notre effort maximum pour la victoire : nous voulons espérer que cela ne sera pas, et que nous verrons s'accomplir l'acte final d'énergie qui seul peut libérer rapidement la France.

En effet, si nous avions des réservoirs d'hommes, nous pourrions en donner à tous les services accessoires qui en manquent, à toutes les industries de guerre, à l'agriculture, à tous les services de l'arrière, et nous laisserions ainsi au général en chef non seulement la disponibilité complète de l'armée admirable qu'il a formée, mais encore la possibilité des renforts qui lui sont nécessaires pour se rendre à Berlin.

L'Allemagne ne peut plus vaincre, mais elle peut résister : nous ne pouvons briser cette résistance qu'avec des poitrines humaines : aux armes, citoyens ! et vive la France !

JEAN DIAVOL.

Le Gérant : Louis COSSON

Imp. de la Bourse de Commerce (G. Bureau) 35, rue J.-J. Rousseau, Paris

N° 10 — Prix du Numéro : 10 Centimes — Septembre-Octobre 1916

RATAPLAN

JOURNAL D'AVANT-GARDE

Organe de la Renaissance et de l'Unité Nationales

PARAISSANT MENSUELLEMENT

ADMINISTRATION : 35, Rue Jean-Jacques-Rousseau

Directeur-Fondateur Jean DIAVOL

ADMINISTRATION : 35, Rue Jean-Jacques-Rousseau

Quo Vadis?

Dans les heures tragiques que nous vivons, il n'y a plus qu'une seule question qui compte, celle de la Victoire.

Les beaux succès actuels de tous les Alliés, la dépression des Boches, rendent désormais, cette victoire aussi certaine que le lever du soleil : mais il faut tâcher par tous les moyens possibles d'en avancer l'heure et la solution de *Rataplan* reste la seule pratique, la seule bonne pour cette besogne : les canons ne suffiront pas pour cela.

Une guerre nouvelle commence, qui sera probablement encore plus atroce et plus dure, et nos amis Anglais déclarent hautement qu'elle sera très longue. Ils ont peut-être tort, car nul d'entre nous ne saurait aujourd'hui prévoir les contingences d'où sortira la fin, et de plus ils ont entre les mains un moyen infaillible d'abréger les hostilités : c'est d'employer leur flotte formidable à forcer les passes et les détroits, pour aller détruire dans ses repaires tout ce qui reste encore de la puissance allemande : nous avons la maîtrise de la mer, mais les Boches circulent comme ils le veulent dans la mer du Nord : si j'étais Anglais, je ne tolérerais pas cela.

Quoiqu'il en soit, notre devoir à nous Français, c'est de déclarer non moins hautement que la guerre devra être désormais aussi courte que possible et d'agir en conséquence.

Malheureusement, il y a deux méthodes en présence : la première, est celle des Français qui estiment nécessaire et urgente la préparation de nouveaux moyens, et de nouveaux efforts très violents pour hâter l'heure de la libération : l'autre est celle des groupes beaucoup plus nombreux qui pensent que la victoire va venir toute seule, par la force des choses, et qu'ils l'apprendront un beau matin dans leur journal en prenant leur chocolat.

Nous sommes convaincus que l'éminent chef de notre gouvernement, qui porte seul aujourd'hui, avec une si belle vaillance, tout le fardeau de nos espérances, a déjà choisi la première méthode, et nous connaissons assez son ardent patriotisme pour être certain qu'il n'est pas homme à laisser passer devant lui une page immortelle de l'Histoire de France, sans avoir la noble ambition d'y inscrire son nom. Pour cela, il suffit de vaincre.

Or, pour vaincre, il faut être forts, il faut être très forts, beaucoup plus forts que nous ne le pensons, et pour atteindre ce degré de force, il nous faut donner le maximum de notre puissance, ce que nous ne faisons pas, comme *Rataplan* reste toujours seul à le dire : tout le problème de la guerre réside dans cette constatation.

Il s'est, en effet, créé en France, sous l'empire de notre miraculeuse et sublime résistance, un état d'esprit tout à fait extraordinaire, mais qui est malheureusement le contraire de la mentalité de guerre, dont nous avons donné la définition dans notre dernier numéro.

Le calme de la France qui fait l'admiration des uns, me trouble profondément. Lorsqu'on sait que des assassins sont en train d'essayer d'égorger notre mère, est-ce qu'on a le droit de rester calmes ? Mais si ce calme continue, et si nous ne voulons faire ni efforts, ni tentatives, ni sacrifices nouveaux, nous marchons peut être à de cruelles déceptions, dont la moindre pourrait être une paix misérable avec l'Allemagne.

Une paix signée avec le Kaiser ! Avez-vous songé à cela ? Mais rien qu'à la pensée d'un pareil acte, tous nos cheveux devraient se dresser *ensur*, comme disait Jeanne d'Arc. Non, mille fois non, si nous voulons venger nos morts, nous ne devons pas signer de paix avec l'Allemagne ; mais il faut lui imposer nos arrêts, et les faire exécuter par la force : notre salut est à ce prix.

Les Allemands préparent en secret de nouvelles armées et de nouveaux engins de guerre, afin de pouvoir tenir et escompter notre fatigue finale : nous n'avons qu'à faire comme eux si nous voulons en sortir rapidement et à ne jamais oublier que ce sont les poilus qui gagnent les batailles.

Nous avons en France quatre millions de soldats qui font la guerre, et huit millions de citoyens qui font des affaires : le jour où ce sera le contraire, nous pourrons parler d'aller à Berlin, mais pas avant.

Alors qu'il faudrait nous lever tous pour la Patrie afin de mettre une bonne fois le prix nécessaire à la victoire, nous avons vu ceci : nous avons vu des Français oser, et pouvoir se réunir pour discuter, au bruit des canons de Verdun et de la Somme, s'il conviendrait de reprendre des relations avec les Allemands. Dans ces conditions, comment ne serions-nous pas effroyablement inquiets de ce qui se passera au jour fatal, peut-être plus proche qu'on ne le croit où le kaiser nous proposera hardiment la paix. Si nous ne changeons pas de mentalité, qu'allons-nous répondre ? Où allons-nous ? Voilà ce que nous voudrions savoir, et ce que le gouvernement ne doit pas se lasser de nous dire, comme il vient de le faire d'une façon si magistrale : il est désormais assez fort pour parler, et pour mater les récalcitrants.

Quant à nous, notre formule de la victoire reste toujours la même : des soldats et des armes ! Si nous faisions l'effort que *Rataplan* demande depuis si longtemps, la guerre serait terminée l'année prochaine, car le seul moyen de la terminer c'est la défaite militaire des Allemands sur notre front.

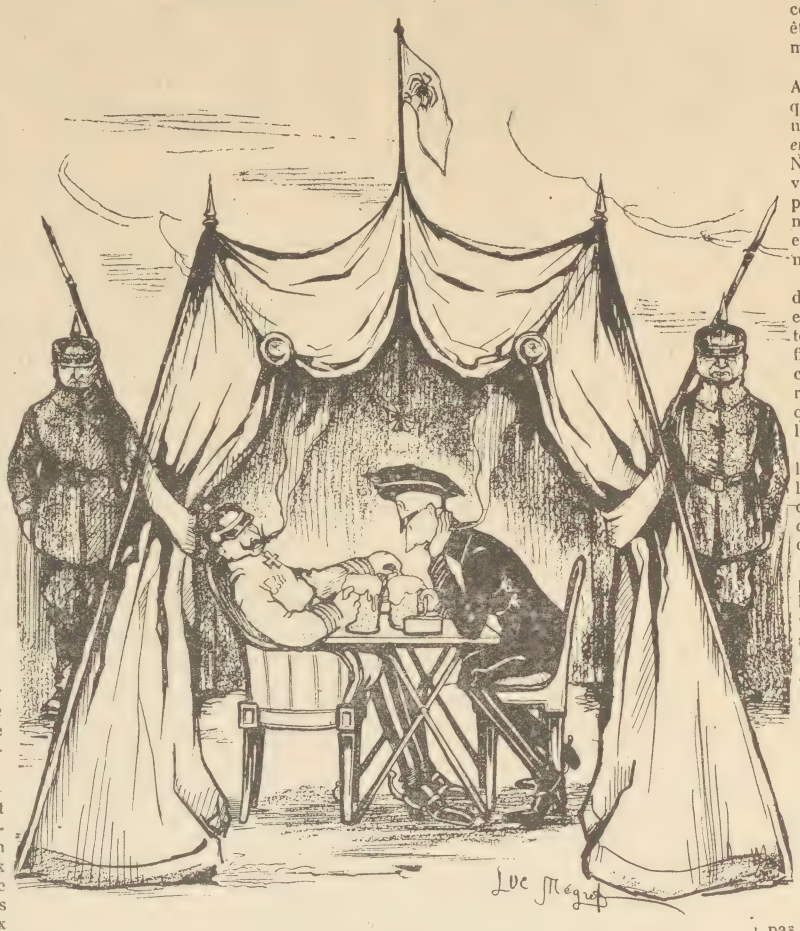
Or, pour obtenir ce résultat, les canons ne suffisent pas : car les Boches en auront toujours autant que nous. Mais ce qu'ils ne peuvent pas avoir, et ce que nous pouvons jeter sur eux, dans un irrésistible élan, c'est une armée de trois millions de poilus bien entraînés et invincibles qui dans une offensive formidable les rejetteront d'un seul coup hors de notre territoire.

Nous avons dit maintes fois ce qu'il fallait faire pour donner au général en chef la disponibilité d'une pareille armée et la possibilité de percer : il suffit de prendre la mentalité de guerre.

Nous avons, nos alliés et nous, des tâches bien définies. Il appartient évidemment aux Anglais de libérer la Belgique : nos amis Russes, Serbes, Italiens et Roumains régleront désormais facilement le compte de l'Autriche et de ses complices orientaux. Mais il nous appartient, à nous Français, à nous seuls, de délivrer la France des Boches qui la tiennent encore à la gorge, et pour cela, il nous faut des soldats et des armes : la question est nettement posée : il faut la résoudre.

JEAN DIAVOL.

Sous la Tente



LE KONPRINZ. — Ça sent mauvais, nos affaires, dis, papa ?

GUILLAUME. — Ce sont ces bougres de Français qui m'inquiètent. Ah ! pourquoi n'as-tu pas pris Verdun !

LE KONPRINZ. — Si tu essayais à ton tour, papa ?

Sonnet à l'Empereur

Boche, l'unique objet de nos ressentiments !
Kaiser des assassins, empereur des déments !
Comédien embusqué dans la peau d'Attila
Général pour rire, tu vas sortir de là !
Car tu le sais très bien, vieux manchot sans honneur,
Tu n'es pas un soldat, mais rien qu'un chourineur !
Puisse tout l'univers pour qui tu es immonde
Pulvériser ta race, et l'effacer du monde !
En ce qui te concerne, à nous de te causer
Et tu perdrais ton temps en voulant nous raser,
Lorsque nous t'aurons pris, nous te mettrons en cage
Et nous t'expédierons, malgré tes cris de rage
Jusqu'a l'Ile du Diable, où tu pourras enfin
Soigner ton écrouelle, en attendant la fin !

Les Victoires de l'Avenir

LA PRODUCTION FRANÇAISE AU LENDEMAIN DE LA GUERRE

Au cours des travaux de la Conférence économique des gouvernements alliés, qui s'est tenue en juin dernier, un membre du gouvernement énonçait, sous une forme expressive, une vérité élémentaire.

Il indiquait que nous ne devions pas nous laisser surprendre par la paix, comme nous l'avions été par la guerre. Il entendait, par là, que les mesures de défense économique devraient être préparées pendant la période de guerre pour pouvoir être appliquées dès le rétablissement de la paix.

La nécessité d'être prêts à entreprendre, dès la fin des hostilités, la lutte économique apparaît avec évidence quand on examine la situation où la guerre laissera notre pays et nos industries.

Pour le pays, la guerre se traduira par un surcroît de charges formidables.

Au début des hostilités, la dette de la France s'élevait à 30 milliards environ. Au lendemain de la guerre, elle dépassera certainement 100 milliards. Cette dette occasionnera, — non compris les dépenses d'amortissement, — une charge annuelle d'environ 5 milliards.

Si l'on ajoute à ces dépenses les indemnités à verser aux victimes de la guerre, les rentes et pensions à servir aux infirmes et aux blessés, les dépenses de restauration des régions envahies, on reste certainement au-dessous de la réalité en fixant à 12 milliards de francs le chiffre auquel s'élèvera le budget annuel de l'Etat.

Ce budget était d'environ 5 milliards à la veille de la guerre. Il subira donc une majoration de 140 %. Il ne pourra être équilibré qu'autant qu'à cet accroissement de dépenses correspondra une extension analogue de tous les éléments qui, d'après notre système fiscal, servent de base à l'impôt.

Or, la richesse acquise ne se sera pas accrue pendant la guerre. Elle aura, au contraire, subi une réduction sérieuse. On ne peut donc compter, pour faire face aux charges nouvelles, que sur le développement des transactions et des échanges qui alimentent, pour une part importante, la fortune publique. *De là, la nécessité de disposer, dès le lendemain de la guerre, d'un régime économique qui favorise, dans des conditions inconnues jusqu'ici, le développement de la production et des échanges.*

Si l'on tient compte de la réduction qu'aura subie du fait de la guerre, la population active du pays, le problème apparaît, *a priori*, comme insoluble. Comment arriver, en effet, à doubler la production nationale et l'activité des échanges, alors que les usines, le matériel naval et les hommes eux-mêmes auront subi si gravement les atteintes de la guerre?

Un problème d'une semblable envergure appelle des solutions à la fois neuves et hardies.

Ce n'est pas par des encouragements donnés sous forme de primes ou autres que l'Etat pourra espérer relever les industries en état de sommeil, stimuler celles dont la production peut être accrue et conquérir des marchés nouveaux. Ce n'est pas non plus par une protection exagérée, garantie par des tarifs de douane et des traités de commerce à long terme, que l'industrie pourra faire face à l'immense effort qu'on attend d'elle. La protection douanière, quand elle dépasse le taux nécessaire aux besoins réels, n'est pas un stimulant, elle procure simplement une existence factice aux industries qui travaillent pour le marché intérieur et les met hors d'état de conquérir les marchés de l'étranger.

Les principes auxquels le gouvernement paraît s'être arrêté à la suite de la Conférence économique des Alliés, sont bien différents. Les peuples qui combattent pour la même cause et qui défendent, par les armes, leur indépendance, ont pensé que les circonstances qui les avaient unis au moment du danger devaient continuer leur effet après les hostilités. Ils se sont rendu compte que si chacun d'eux était livré à ses seules forces lorsque la paix sera rétablie, une période très longue leur serait nécessaire pour rétablir leurs finances compromises, ranimer l'activité de leurs usines, récupérer leurs forces perdues.

L'union qui leur aura permis de triompher au cours de la guerre, doit aussi leur permettre d'être victorieux après le rétablissement de la paix.

Si les Etats alliés savent grouper leurs forces en un faisceau compact, rassembler leurs ressources en argent, en productions naturelles, en outillage industriel et en main d'œuvre, ils peuvent, dès le lendemain de la paix, entreprendre sur un autre terrain, une lutte qui, plus sûrement que la guerre par les armes, déterminera quels seront les vaincus de la lutte actuelle.

La guerre qui se poursuit aujourd'hui n'est que la première phase d'une lutte plus longue qui, pendant nombre d'années, se poursuivra sur les deux continents.

La lutte militaire aura affaibli chaque groupe de belligérants dans sa puissance financière et économique. Ceux qui, après la guerre retrouveront les premiers les moyens d'action nécessaire pour produire et pour exporter et qui conquerront l'hégémonie dans l'ordre économique, seront, en définitive, les vainqueurs de la lutte.

Ce sont ces considérations qui ont orienté les résolutions de la Conférence économique des gouvernements alliés. Elle a décidé que les Alliés mettraient en commun leurs ressources, leurs forces et leurs énergies pour continuer la lutte dans l'ordre économique contre l'ennemi commun. A cet effet, elle a prévu l'échange entre eux seuls de leurs ressources naturelles.

Or, si l'on tient compte que, notamment pour le *nickel*, le *manganèse*, l'*aluminium*, le *lin*, le *jute*, et nombre d'autres produits de première nécessité, les Alliés possèdent un monopole de fait, ils peuvent gêner et même rendre impossible l'existence de certaines industries concurrentes.

Les Alliés se sont également prémunis contre les attaques insidieuses de leurs ennemis, ils ont pris les précautions nécessaires pour éluder le dumping des produits allemands, la concurrence déloyale de leurs ennemis sur tous les terrains, l'emprise des ressortissants des Etats actuellement ennemis, sur leur organisation financière, commerciale et maritime.

Il ne suffisait pas, cependant, de tracer ce programme. Il fallait aussi assurer sa réalisation. Les Alliés y ont pourvu et, à cet effet, ils continueront à faire jouer, pendant une période plus ou moins longue, les règles applicables, d'après notre législation de guerre. Par ce moyen, ils prohiberont les importations inutiles, réglementeront, au mieux de l'intérêt national, l'exercice des industries, constitueront, s'il est nécessaire, des consortium de producteurs sous l'égide de l'Etat et provoqueront même, pour faire échec aux trusts puissants d'Outre-Rhin, des cartels internationaux interalliés.

C'est tout un programme d'action économique qui entraînera certainement quelques restrictions à la liberté des individus. Mais de ce programme doivent sortir, — s'il est bien conçu et bien appliqué, — la régénération et le salut du pays.

GASTON DE GUISE.

Un beau Rêve

Le voici, mon rêve d'hier :

Je voyais nos mathurins aux carrures terribles, sous leurs visages d'enfants, escalader prestement le quai de débarquement pour se ranger en ordre parfait sous le commandement de leur lieutenant, qui avait mission de faire une escorte d'honneur au roi de ce pays ensoleillé.

Le roi avait été invité par l'amiral français à se rendre à bord du cuirassé *La Victoire*, afin de célébrer dans un banquet des accords récemment conclus pour le bien des deux pays, et le roi s'embarquait, au bruit des salves de l'escadre, sous les regards joyeux des mathurins qui se poussaient du coude.

Je voyais le banquet, avec tous les convives chamarrés d'or et de décorations, je voyais le Roi prendre un plaisir extrême à déguster les vins de France, et savourer les plats exquis qu'on ne trouve pas dans son pays de conserves boches ; puis, à la fin, l'amiral se levait pour porter un toast à l'entente qui venait d'être scellée.

A son tour, le Roi prenait la parole et déclarait sans ambages que la France serait désormais son pays d'adoption.

A ce moment, un aide-de-camp apporte un pli à l'amiral qui après l'avoir décacheté se leva en s'inclinant devant le Roi :

CENSURÉ

A ce moment, je fus réveillé par la trompe du tramway : quel malheur !

J. D.

Une Question

A L'ACADÉMIE DE MÉDECINE

Nous avons reçu la lettre suivante :

Monsieur le Directeur, puisque " Rataplan " est un journal d'avant-garde, il ne doit pas reculer devant les idées neuves : je suis de ceux qui sont beaucoup plus effrayés par le lendemain de la guerre que par la guerre elle-même, et parmi les redoutables problèmes qui se dressent au seuil de cet avenir, il y en a un qui les domine tous : c'est le problème des Boches.

Après la victoire qui nous aura coûté si cher, si nous voulons travailler efficacement à reconstituer la France, il nous faut en premier lieu la tranquillité absolue du côté des Boches : or, cette tranquillité nous ne l'aurons jamais si nous laissons au centre de l'Europe cette fourmillière de vermine, qui, sous une forme politique quelconque, finira toujours par se rassembler et reprendre un jour ou l'autre son rêve d'Attila.

CENSURÉ

Recevez, Monsieur le Directeur, etc...

J. T.

Les Représailles

Les beaux dessins de *Raemackers* feront connaître à la postérité le saisissant contraste entre la dignité de nos martyrs de Lille, et ces gueules ignobles de Boches, sur lesquelles on serait heureux de cogner. Mais hélas ! j'ai bien peur qu'en fait de punition des coupables, nous en soyons pour nos frais : nous aurons tous tant de choses à faire après la guerre, que nous oublierons les atrocités des Allemands, comme nous les avions déjà oubliées après 1870. En fait de représailles, il n'y a qu'une seule chose pratique, la réponse immédiate, et cette réponse nous pourrions la faire à chacun des crimes des Boches, en nous servant mieux de notre cinquième arme.

Quoi de plus facile avec quelques centaines d'avions, d'incendier et de détruire complètement une ville de la frontière allemande, en venant plusieurs jours de suite déverser sur elle des monceaux de projectiles et de matières inflammables.

N'oublions jamais que les Boches ne sont sensibles qu'aux coups, et plus nous taperons fort, plus nous les verrons aimables et dociles : si nous traitions leurs prisonniers par le bâton, vous les verriez bien vite adoucir le régime des nôtres : on dirait vraiment que ces deux années de guerre ne nous ont rien appris, et lorsque les Boches seront battus, vous verrez qu'il y aura encore des gens pour s'apitoyer sur leur sort.

Pas de Politique

Des amis bien informés nous disent que les coulisses de la politique n'ont jamais été aussi actives qu'en ce moment, et que déjà dans le lointain se préparent de noirs complots qui ont pour objet l'organisation du régime politique du lendemain de la guerre : nous sommes bien tranquilles à ce sujet, et après la leçon de 1914, la République ne se laissera pas confisquer au profit d'un groupe ou d'un homme : mais ce qui nous inquiéterait davantage, ce serait l'immixtion de la politique dans les choses de la guerre. Nous espérons bien, quoiqu'on nous en ait dit, qu'il n'y a rien de semblable dans les coulisses. Pas de politique, en temps de guerre !

J. D.

Le Gérant : Louis COSSON

Imprimerie de la Bourse de Commerce (G. BUREAU)
35, Rue Jean-Jacques-Rousseau, Paris

La Ligue rouge

ROMAN PATRIOTIQUE

(*Suite*)

— Bah ! votre ami le général vous le dira, si vous savez vous y prendre, comme je n'en doute pas.

— Ne t'y trompes pas : il n'aime pas à raconter ces choses-là, et je ne voudrais pas le mettre en défiance par mon insistance.

— En défiance contre vous ! Est-ce que cela peut arriver ? Vous savez bien que vous le feriez passer par le trou d'une aiguille.

— J'essaierai : mais, vois-tu, Léon, il faut savoir à tout prix. Je me méfie de quelque chose : il ne faut pas que l'orage éclate sans que nous soyions prévenus, et surtout sans que nous ayions pu prévenir. Ah ! justement, les voici !

L'empereur et le général sortaient en effet du salon particulier.

Ils parcouraient les troupes, et l'empereur laissait tomber quelques paroles devant les personnes que lui présentait le général.

Ils s'avançaient dans la direction de la comtesse Miller :

— Léon, dit-elle en se penchant à l'oreille de son cavalier, si je disposais de la foudre je pulvériserais cet homme qui porte en lui de si terribles projets.

— A quoi cela nous servirait-il ? Après lui, il y en aurait un autre, peut-être pire. Celui-ci est jeune, ardent, ambitieux, remuant. S'il y a une sottise à commettre, il la fera plutôt qu'un autre. Voilà mon avis.

— Peut-être ! Mais qu'y a-t-il aujourd'hui dans ce cerveau agité, voilà ce que je voudrais savoir !

A ce moment, le général qui s'était approché, faisait des signes à la comtesse.

Il lui amenait directement l'Empereur auquel il la présenta en termes si chaleureux que le souverain crut devoir s'incliner sur sa main et lui adresser quelques paroles aimables, comme il sait parfois en dire.

— Lieutenant Staum, dit le général, Sa Majesté se retire : voulez-vous aller me chercher ma fille que j'aperçois là-bas à l'autre bout du salon.

Le lieutenant s'exécuta immédiatement et parvint à rejoindre Marguerite, qui se défendait contre le flot toujours montant de ses danseurs.

Il lui transmit l'appel de son père et lui offrit son bras.

— J'avais cru, lieutenant, lui dit-elle d'un ton un peu malicieux, que c'était pour m'inviter à danser que vous me faisiez l'honneur de m'aborder

— Excusez-moi, Mademoiselle, balbutia Léon Staum, mais je vous ai vue si entourée que je n'eusse jamais osé m'approcher et entrer en lutte avec mes supérieurs.

— Oh ! si vous l'aviez bien voulu ! continua la jeune fille avec une petite moue et en le regardant en face.

— Voulez-vous, Mademoiselle, que je répare ma sottise aussitôt que le général vous aura rendu votre liberté.

— C'est cela, fit-elle joyeuse, la première valse ! Je vous donne un tour de faveur.

Le général et sa fille conduisirent l'empereur jusqu'au bas du grand escalier, puis remontèrent dans les salons, où le tapage et la gaîté commençait à prendre des allures de taverne.

La comtesse et le lieutenant Staum causaient encore tout auprès de l'entrée.

— Ma chère comtesse, dit le général empressé et souriant, maintenant que j'ai terminé mes devoirs officiels, me voici tout à vous. Prenez mon bras, je vous prie.

Quant à vous, lieutenant, votre devoir est de danser.

Et il entraîna la comtesse vers le petit salon de l'empereur, tandis que Staum et Marguerite s'éloignaient en tourbillonnant aux accents du *Beau Danube bleu*.

— Par le diable ! commença le général lorsqu'il eut fait asseoir la comtesse auprès de lui sur un divan du salon réservé. Je suis l'homme le plus heureux du monde. Après l'accueil aimable du plus charmant et du plus puissant des souverains, me voici auprès de la plus belle et de la plus séduisante des femmes. Mes compliments, comtesse, vous êtes tout simplement ravissante et je me sens jaloux à vous enfermer ici pour le reste de la soirée.

(*A suivre.*) JACQUES CŒUR.

N° 11 — Prix du Numéro : 10 Centimes — Novembre-Décembre 1916

RATAPLAN

JOURNAL D'AVANT-GARDE

Organe de la Renaissance et de l'Unité Nationales

PARAISSANT MENSUELLEMENT

ADMINISTRATION : 35, Rue Jean-Jacques-Rousseau | Directeur-Fondateur Jean DIAVOL | ADMINISTRATION : 35, Rue Jean-Jacques-Rousseau

Debout, pour la Patrie !
Debout, pour les avoir !

O France immortelle! berceau de la liberté et de l'affranchissement des peuples, terre d'élection où germent magnifiquement toutes les semences de l'émancipation du genre humain, patrie si douce et si chère à nos cœurs, ô, France trop généreuse, si lâchement assaillie par les descendants d'Attila, et montrant à l'univers étonné, ce que peut un grand peuple qui ne veut pas périr, ô France, ô mon pays, pays de l'intelligence et du courage, ouvre enfin tes regards à l'aveuglante vérité, ne t'endors pas dans l'action, et cherche en tes seules forces qui sont formidables, en tes seules ressources, qui sont inépuisables, les moyens de réaliser l'effort suprême qui est nécessaire pour te délivrer du cauchemar des Boches!

Rataplan est l'unique journal qui ait dit toute la vérité sur la guerre et il va continuer : ceux qui liront, un peu plus tard, la collection de nos numéros de guerre, resteront stupéfaits que toutes ces choses aient pu être dites et soient restées jusqu'ici sans écho. Le malheur de la France est de ne pas bien comprendre l'énormité de la tâche qui consiste à battre les Boches, et de ne pas se rendre compte que si nous voulons arrêter rapidement les horreurs de la guerre, il faut frapper plus fort et changer nos méthodes.

La victoire! mais elle est là, nous la tenons, elle est dans les mains de nos merveilleux généraux et de nos sublimes poilus, dans les mains de cette armée de héros, irrésistible et invincible, que la guerre a fait jaillir du sol sacré de la Patrie : et nous serions assez fous, assez coupables pour l'attendre pendant des années, d'une guerre d'usure, dont les risques sont effroyables! Allons donc! cela ne peut pas être, cela ne sera pas, car il y aurait de terribles responsabilités à encourir!

Oui, la victoire est là, sur notre front, mais il faut avoir l'énergie de la conquérir par des efforts violents, il faut surtout avoir le courage d'y mettre le prix et d'accepter les lourds sacrifices qui sont inévitables, mais sans lequels nous n'arriverons jamais au résultat. Allons, Français! debout pour la Patrie, debout pour les avoir!

N'avez-vous donc pas comme nous le cœur serré jusqu'à l'angoisse en songeant à toute cette fleur de jeunesse et d'espérance qui tombe chaque jour dans les tranchées, et en voyant sur le sol français ce nombre invraisemblable de civils, magnifiquement valides, qui semblent ignorer la guerre et qui font des affaires. Chercher la reprise des affaires, lorsque nous ne savons pas s'il y aura demain une France qui puisse vivre et travailler, quelle misère! Mais la seule reprise dont il faut s'occuper en ce moment, c'est celle de nos provinces envahies. Debout! vous dis-je, si nous voulons faire tout notre devoir et ne pas avoir à rougir plus tard devant les tombes semées sur notre territoire.

Lorsqu'on dispose d'une force comme celle que représente aujourd'hui l'armée française, lorsqu'on a des soldats dont la valeur est dix fois celle des Boches, il ne peut y avoir aucun doute sur l'issue du drame, mais à la condition expresse que nous donnions à cette armée les moyens de remplir sa tâche. Il ne suffit pas de dire et de prouver que les Boches ne passeront pas : il faut que nous passions, nous !

Or, nos généraux et nos soldats ont fait tant de fois la preuve que nous pouvons défoncer et percer les Boches qu'il est impossible de ne pas voir la victoire déployer ses ailes sur nos bataillons le jour où nous aurons enfin constitué cette formidable armée de trouée, que *Rataplan* demande depuis si longtemps.

Pour constituer l'armée de trouée qui culbutera les Boches dans le Rhin, il nous faut des soldats et des armes, puisque nous avons des chefs : or, le problème du matériel est bien près d'être résolu, et il le serait dans six mois, si nous le voulions bien ; mais le problème des hommes ne l'est pas du tout, et c'est le plus grave, car c'est avec les hommes qu'on gagne les batailles, et malheureusement on ne les fabrique pas comme les canons dans les usines.

On mobilise les jeunes gens de 18 et 19 ans, on appelle toutes les femmes à la rescousse, et chose véritablement extraordinaire, on ne semble pas se douter que nous avons encore sur notre territoire les plus belles armées qui soient au monde, des millions d'hommes valides qui ne demanderaient qu'à marcher, et nous osons parler de l'égalité de l'impôt du sang !

Nous n'avons pas entendu sur cette question capitale la voix des grands républicains : il a fallu que *Rataplan* vienne au monde, il a fallu que *Rataplan*, dont le programme politique futur sera surtout d'égalité et de fraternité, vienne proclamer que la seule mentalité de guerre, compatible avec la Victoire, c'est celle qui établira l'égalité de tous les citoyens, sans distinction d'âge ou de situation, en présence des nécessités de la défense.

Tous les citoyens soldats ! et chacun à la place qui convient le mieux à la vie et à la défense du pays ! La voilà, la vraie, la seule formule de la Victoire, la seule mesure qui nous donnera tous les hommes nécessaires, à l'avant et à l'arrière, et nous débarrassera de tous ces haillons politiques qui s'appellent les problèmes de la main-d'œuvre, des embusqués, des bénéfices de guerre, et autres, tous aussi tristes.

Dites-nous donc pourquoi ce sont les jeunes qui doivent mourir pour leur pays, plutôt que les hommes mûrs : c'est un contre-sens humanitaire : les lois sociales, les nécessités de la conservation de la race, et la logique disent que ce devrait être le contraire ; la justice le déclare également, car les hommes d'âge mûr sont les vrais responsables de la guerre, puisque ce sont eux qui ont laissé pendant tant d'années la France s'enliser dans une politique d'imprévoyance dont l'année 1914 nous a montré les résultats : c'est donc à eux de payer leurs fautes.

Du reste, il n'est pas un Français de l'arrière, nous en sommes certains, qui n'accepterait aujourd'hui de payer de sa vie le salut de son enfant et la victoire de son pays : à plus forte raison ceux qui ont quelque chose à se reprocher vis-à-vis de la France, et ils sont nombreux, devraient être les premiers à se lever pour réclamer leur part de sacrifices : debout, les vieux !

Que de fois n'avons-nous pas entendu dire que les vieux soldats sont meilleurs que les jeunes et ont plus d'endurance. Or, en France, les hommes de 45 à 60 ans sont superbes de vigueur et de santé. N'avez-vous donc pas vu, le dimanche, dans les trains de banlieue, tous ces chasseurs à la barbe grisonnante, au visage coloré et joyeux : ils sont guêtrés et bottés, bien sanglés dans des vestons de coupe militaire et ils respirent l'entrain, la vaillance et la force : ils jouent à la manille comme dans les tranchées, et ils feraient de merveilleux poilus : or, des hommes de ce genre, il y en a des millions encore disponibles, et cependant tous ces braves s'en vont chasser le lapin, tandis qu'il y a les Boches !

Oui, notre salut est dans l'utilisation complète et totale de la France de l'arrière, qui seule peut donner à la France de l'avant les moyens de constituer une armée de trouée et de libération : toute cette France de l'arrière ne comprend que des patriotes qui seraient enchantés de servir efficacement leur pays : mais il faudrait à tous ces hommes un mot d'ordre, un drapeau, un moyen de rassemblement : qu'ils suivent *Rataplan !* il les mènera à la victoire, aux accents de la *Marseillaise* qui, aujourd'hui comme autrefois, peut seule nous conduire de l'autre côté du Rhin.

JEAN DIAVOL.

Le Gérant : Louis COSSON.

Imprmerie de la Bourse de Commerce (G. Bureau) 35, rue J.-J. Rousseau, Paris

N° 12. Prix du Numéro : 10 Centimes Janvier 1917

RATAPLAN

JOURNAL D'AVANT-GARDE

Organe de la Renaissance et de l'Unité Nationales

PARAISSANT MENSUELLEMENT

ADMINISTRATION :
35, Rue Jean-Jacques-Rousseau

Directeur-Fondateur
Jean DLAVOL

ADMINISTRATION
35, Rue Jean-Jacques-Rousseau

Les terribles Vérités de Rataplan

— Le général en chef sait mieux que nous qu'il y a trois facteurs principaux de la victoire la chasse aux espions; le blocus de l'Allemagne, et surtout le renforcement des troupes.

(*Rataplan* de mars 1915).

— La nation toute entière sous les armes et prête à tout, voilà ce qui doit caractériser la guerre de vie ou de mort que nous sommes obligés de mener jusqu'au bout : hors de là, de graves surprises peuvent être à craindre.

(*Rataplan* de juin 1915).

— La patrie qui ne veux pas mourir demande à ceux qui la conduisent des actes continuels de volonté et d'extrême énergie, des décisions viriles et violentes même, si cela est nécessaire, afin qu'elle puisse avoir le maximum de défense, afin que tout le monde sans exception puisse servir efficacement son pays et afin que ce ne soient pas toujours les mêmes qui se fassent tuer

Aux armes, citoyens, formez vos bataillons : si nous voulons vaincre il ne faut pas nous contenter de chanter la *Marseillaise* il faut la mettre en action et prendre la mentalité de guerre : fermons les théâtres, et ouvrons les casernes!

(*Rataplan* d'août 1915).

— Si nous voulons éviter une guerre de sept ans dont le résultat serait désastreux même pour les vainqueurs, il nous faut percer et libérer notre territoire de toute urgence.

Nous ne protesterons jamais assez contre le spectacle de cette France coupée en deux, dont toute la jeunesse est en train de se faire tuer magnifiquement alors que les autres, des millions d'autres, continuent à mener l'existencee la plus paisible et passent leurs soirées au théâtre ou au café

Si nous voulons vaincre, il nous faut préparer les masses nécessaires en levant d'urgence tous les hommes valides. Pour soulager le ministre de la guerre on a créé des sous-secrétariats d'Etat qui font tout ce qu'ils peuvent, mais on a oublié le plus important, le sous-secrétariat des effectifs : on y pensera lorsqu'il sera trop tard.

(*Rataplan* de novembre 1915).

— On la voit bien maintenant, comme avec un verre grossissant, l'erreur lamentable de la France qui veut courir deux lièvres à la fois, de la France qui veut vaincre et faire en même temps ses petites affaires, sans s'apercevoir qu'elle travaille ainsi pour le roi de Prusse!

Assez de sang, assez de deuils, assez de misères et de souffrances, d'un côté! Assez d'affaires, assez de bien être, assez de veulerie de l'autre! Tout le monde sur le pont pour la manœuvre finale, et pour mettre enfin le prix nécessaire de la victoire.

(*Rataplan* de décembre 1915).

— Nous ne terons pas à nos généraux qui ont remporté de si belles victoires sur les boches, l'injure de supposer qu'ils ont voulu faire une trouée définitive dans les diverses offensives qu'ils ont tentées sur notre front.

Pour vaincre, il faut autre chose, et cette autre chose. *Rataplan* l'a déjà dit et redit, nous ne pourrons pas l'avoir tant que la France restera dans la situation actuelle, tant qu'elle n'aura pas l'énergie de comprendre que pour venir à bout des boches, il lui faut, en appelant tous ses enfants autour d'elle, donner son maximum d'effort militaire, au lieu de s'armer pour des reprises prématurées de vie économique.

Aux armes tous les hommes valides! Debout la France!

(*Rataplan* de février 1916).

— Si j'étais chargé d'organiser la victoire, je donnerais à chacun ses huit jours.

Je donnerais huit jours aux directeurs de la navigation et des chemins de fer pour débloquer les ports français par où arrivent les matières premières indispensables à la défense

Je donnerais huit jours au directeur des fabrications pour me proposer le moyen de doubler la fabrication des canons et des munitions

Je donnerais huit jours au directeur de l'aviation pour trouver le moyen de construire dans un délai fixé le nombre d'avions que je lui indiquerais.

Je donnerais huit jours au ministre de la marine pour inviter le roi de Grèce et son entourage à une villégiature confortable sur un de nos plus beaux cuirassés.

Mais je ne donnerais que vingt quatre heures au Parlement pour voter la loi libératrice, l'instrument capital de la victoire, la loi appelant sous les drapeaux tous les enfants de France, sans distinction d'âge et de situation : je n'accorderais pas davantage à tous les ministres et à tous les chefs de grandes administrations pour vider leurs bureaux de tous les milliers d'employés qui les remplissent inutilement

Au bout de huit jours on s'apercevrait enfin qu'on est en guerre

(*Rataplan* de mars 1916).

— Nous persistions à affirmer que l'erreur formidable de la France a été l'ignorance complet du nombre des soldats que l'Allemagne pouvait armer contre elle, et l'absence de préparation de réservoirs d'hommes, dont le besoin ne tardera pas à se faire sentir

Si nous voulons vaincre, il nous faut donner notre effort maximum Or, nous ne le donnons pas, puisque nous avons encore sur le territoire des millions de citoyens qui pourraient être soldats et qui ne lesont pas

(*Rataplan* de mai 1916).

— La mentalité de guerre, c'est l'égalité de tous les citoyens, sans distinction d'âge et de situation, en présence des nécessités de la défense; c'est l'obligation absolue pour tous de servir effectivement la Patrie, et de sacrifier tout pour elle, même la vie! C'est l'acceptation d'avance de tous les sacrifices et de toutes les souffrances que nécessite la conquête de la victoire, c'est l'énergie inlassable et farouche, c'est la discipline inflexible et sans compromission, c'est l'ardeur belliqueuse, c'est la haine des ennemis, c'est la colonté de vaincre, c'est l'état d'âme de nos ancêtres de la Révolution, d'où sortaient les grands hommes et les grandes choses!

L'Allemagne ne peut plus vaincre, mais elle peut résister : nous ne pouvons briser cette résistance qu'avec des poitrines humaines aux armes, citoyens! et vive la France!

(*Rataplan* d'août 1916).

— Nous avons en France quatre millions de soldats qui font la guerre et huit millions de citoyens qui font des affaires : le jour où ce sera le contraire, nous pourrons parler d'aller à Berlin, mais pas avant

Comment ne serions-nous pas effroyablement inquiets de ce qui se passera au jour fatal, plus proche qu'on ne le croit, où le kaiser nous proposera hardiment la paix Si nous ne changeons pas de mentalité, qu'allons-nous répondre? Où allons nous?

(*Rataplan* de septembre 1916).

— Dites-nous donc pourquoi ce sont les jeunes qui doivent mourir pour leur pays, plutôt que les hommes mûrs : c'est un contre-sens humanitaire : les lois sociales, les nécessités de la conservation de la race, et la logique disent que ce devrait être le contraire. La justice le déclare également, car les hommes d'âge mûr sont les vrais responsables de la guerre, puisque ce sont eux qui ont laissé pendant tant d'années la France s'enliser dans une politique d'imprévoyance dont l'année 1914 nous a montre les ré-

La seule Formule de la Victoire

Aux armes, Citoyens ! Formez vos bataillons !

A Ceux de l'Arrière

Pensez-vous quelquefois, vous autres de l'arrière.
A tous ces petits gars, qui forment la barrière
Où le boche impuissant vient briser ses efforts!
Ils sont là nos poilus, se sentant les plus forts.
Dans la pluie et la boue, et souvent dans le sang
Toujours prêts à marcher même à dix contre cent!
Ah! les braves soldats, et quels hommes sublimes!
Pour le salut de tous, faut pas qu'on les décime!
Quand l'un d'eux tombe au feu, criant « Vive la France! »
Notre devoir à nous, c'est de crier vengeance!
Mais pour venger nos morts, il faut se mettre en guerre
Il semble bien pourtant que vous ne bougez guère!
Il vaut mieux cependant mourir que d'être boches!
A quoi sert de rester les deux mains dans vos poches?
Allez-y, nom de Dieu, gueulez la Marseillaise,
Si vous voulez un jour avoir toutes vos aises!

sultats : c'est donc à eux de payer leurs fautes. Debout les vieux !

Tous les citoyens soldats ! et chacun à la place qui convient le mieux à la vie et à la défense du pays ! La voilà, la vraie, la seule formule de la victoire, la seule mesure qui nous donnera tous les hommes nécessaires à l'avant et à l'arrière, et nous débarrassera de tous ces haillons politiques qui s'appellent les problèmes de la main-d'œuvre, des embusqués, des bénéfices de guerre et autres, tous aussi tristes.

(*Rataplan* de novembre décembre 1916).

— Certes, nous l'aurons toujours cette victoire, puisqu'il nous la faut pour vivre, puisque nous devons venger nos morts pour ne pas être déshonorés, mais combien plus longue à atteindre et surtout combien plus chère !

Les hommes qui nous la donneront surgiront, selon toute vraisemblance des rafales et des tourmentes qui nous attendent encore, si nous persistons à ne pas voir les dangers qui nous menacent !

Nous n'avons rien compris à la guerre et nous n'avons surtout pas compris qu'à une situation aussi nouvelle, il fallait des hommes et des moyens nouveaux : la France peut en mourir, si elle ne réagit pas vigoureusement, en prenant la mentalité de guerre.

(*Rataplan* de janvier 1917)

La Solution

Les citations qui précèdent, et la lecture des journaux depuis deux mois démontrent surabondamment que *Rataplan* a été le seul qui, depuis bien longtemps, ont vu clair dans le problème de la guerre ; cependant on ne lui a pas offert le moindre portefeuille, et c'est dommage, parce que la terrible besogne qui nous reste à accomplir pour arriver à la victoire ne peut plus être faite par des hommes politiques, quels que soient leur talent et leur bonne volonté : la leçon des faits est là, et malheur à nous, si nous ne savons pas la comprendre !

Nous avons, hélas ! perdu, en 1916, des occasions qui ne se présenteront plus : avoir eu de pareils soldats et ne pas avoir percé, au cours de cette année passée, le front d'un ennemi ébranlé que nous dominions visiblement, quelle tristesse pour les Français ! mais aussi quelle responsabilité pour les responsables !

Certes, nous l'aurons toujours cette victoire, puisqu'il nous la faut pour vivre, puisque nous devons venger nos morts pour ne pas être deshonorés, mais combien plus longue à atteindre, et surtout combien plus chère ! Les hommes qui nous la donneront surgiront, selon toute vraisemblance, des rafales et des tourmentes qui nous attendent encore, si nous persistons à ne pas voir les dangers qui nous menacent.

Quoiqu'il advienne, *Rataplan* aura rempli son devoir de journal d'avant-garde, en signalant dès le commencement de 1915, les conditions indispensables de la victoire, conditions qui étaient et sont encore de simple bon sens. Si nous voulons vaincre, il faut savoir faire l'effort et les sacrifices nécessaires : il n'y a pas d'autre question !

Nous n'avons rien compris à la guerre, et nous n'avons surtout pas compris qu'à une situation aussi nouvelle il fallait des hommes et des moyens nouveaux : la France peut en mourir, si elle ne réagit pas vigoureusement, en prenant la mentalité de guerre.

L'Allemagne, qui nous connaît bien, fait justement tout ce qu'elle peut pour nous empêcher de prendre cette mentalité de guerre qui sera le signal de sa perte : voyons, est-ce que vous croyez que Guillaume II est assez bête pour se faire illusion sur le sort de ses propositions de paix, alors qu'il a encore l'espoir et la volonté de nous vaincre ? Il sait seulement que les Français sont gobeurs et il ne cherche en tout cela qu'à gagner du temps et à retarder nos efforts tout en poussant les siens au maximum, il réussira peut-être, puisque nous lui avons fait l'honneur immérité d'une réponse, au lieu de la brève formule d'un célèbre général : cela va lui donner l'occasion de recommencer !

Nous avons des atouts formidables contre les Boches et nous ne nous en servons pas suffisamment : pourquoi n'avons-nous pas encore des régiments aériens pour détruire les usines et les villes allemandes et pour arroser l'ennemi pendant les attaques : pourquoi n'essayons-nous pas d'utiliser au maximum les qualités d'offensive de nos troupiers, si supérieures à celles des Boches. Organisons donc sans retard ces régiments aériens, puis faisons donner, à la même heure, sur tous les fronts alliés, les masses d'hommes nécessaires pour percer : vous verrez alors ce que pèseront les Boches !

Mais pour cet effort, il faut que la France se lève, et elle ne bouge pas : il faut ensuite des moyens et des méthodes qui ne nous laissent pas à court de souffle, dès que nous aurons avancé de trois kilomètres : où sont-ils ?

JEAN DIAVOL

LES VICTOIRES DE L'AVENIR

La Politique commerciale des Alliés

APRÈS LA GUERRE

La situation créée par la guerre aux pays de l'Entente, rendra nécessaire une orientation nouvelle de notre politique économique.

Quelles que soient les conditions de la paix, on peut être assuré qu'elle ne replacera pas les Etats de l'Europe dans la situation où ils se trouvaient avant la guerre. Après la guerre militaire, la lutte se poursuivra sur le terrain économique. Le traité de paix n'amènera donc pas la cessation complète des hostilités.

Les Gouvernements ont-ils songé, dès maintenant, à cette éventualité ? Ont-ils, dès à présent pris les mesures nécessaires pour éviter qu'au lendemain de la guerre les pays de l'Entente soient de nouveau tributaires des Empires Centraux pour un grand nombre de produits ?

Si leur vigilance s'était trouvée en défaut, nous ne tarderions pas à renouer avec nos ennemis les relations commerciales momentanément interrompues par la guerre. Nous subirions de nouveau les contraintes dont la guerre nous a heureusement affranchis et nous serions voués à une politique d'absorption dont les résultats seraient mortels pour notre activité.

Les Gouvernements de l'Entente se sont heureusement rendu compte du danger. Au cours de la Conférence Economique des Gouvernements alliés, qui s'est réunie à Paris en juin dernier, ils se sont mis d'accord sur un ensemble de résolutions dont le but est manifestement de constituer un faisceau de forces capables de s'opposer au groupement des Empires Centraux.

Dans quels domaines ces mesures ont-elles été prises ?

D'abord les Gouvernements alliés se sont préoccupés d'assurer leur complète indépendance pour tout ce qui est nécessaire à la défense nationale et aux besoins vitaux de l'industrie.

Dans cet ordre d'idées, il y avait lieu de s'assurer une production métallurgique suffisante pour répondre à tous les besoins. Aujourd'hui, plus encore que par le passé, le fer et l'acier sont indispensables pour conduire la guerre et pour développer l'industrie. Le cuivre n'est pas moins nécessaire aux besoins sans cesse croissants des industries électriques.

D'autres métaux, tels que le manganèse, le chrome, le nickel, qui entrent en combinaison avec le fer et l'acier, sont les éléments indispensables des aciers spéciaux à grande résistance.

Les pays de l'Entente qui, avec leurs colonies, disposent de plus des 2/3 des ressources mondiales, ont, dès maintenant, établi le bilan de leurs ressources minières. Ils se sont rendu compte que, sauf en ce qui concerne le cuivre ils ont, sur les Empires centraux, une supériorité incontestable. Ils sont même seuls détenteurs de certains métaux indispensables à la métallurgie. Il en est ainsi, par exemple pour le nickel qui ne se trouve qu'au Canada et en Nouvelle Calédonie, pour le zinc dont les gisements les plus considérables sont en Australie, pour le manganèse et le platine qu'on tire surtout de Russie, pour les métaux rares tels que le tungstène, le molybdène, le vanadium, qui proviennent en grande partie de mines contrôlées par les pays de l'Entente.

Il appartiendra aux Gouvernements Alliés de faire usage, au lendemain de la paix, de la supériorité que leur donne l'immense étendue de leurs colonies ou possessions.

Pour lutter contre l'hégémonie des Empires centraux et rendre particulièrement difficile l'existence des industries qui leur faisaient jusqu'ici concurrence, les pays de l'Entente sont résolus à adopter une politique d'ensemble qui réserve, à titre exclusif, aux industries nationales les produits nécessaires à leur exploitation métallurgique.

Si, faisant usage des richesses que renferme leur sol, leurs possessions et leurs colonies, les pays de l'Entente sont seuls à pouvoir disposer des métaux pour lesquels ils ont l'exclusivité de production, ils peuvent entraver la production de leurs concurrents en maintenant, même après la paix, la disette dont souffrent au cours de la guerre les Empires centraux.

Des accords sont dès maintenant à l'étude pour réaliser les résolutions de la Conférence Economique des Gouvernements alliés, d'après lesquelles « ceux-ci « se sont déclarés d'accord pour conserver, avant tous autres, leurs ressources « naturelles et pour établir des arrangements spéciaux destinés à faciliter « l'échéance de ses ressources ».

Les mesures qui seront prises dans le domaine de la métallurgie, le seront également pour l'industrie chimique, pour l'industrie textile et les industries qui emploient les ressources infiniment variées de nos possessions et colonies, comme le bois, les graisses oléagineuses, le coton, le jute, etc...

Une politique s'inspirant de ces principes présente un double avantage. D'abord elle est appelée à limiter la concurrence que nous faisaient autrefois les industries qui, insensiblement, étaient arrivées à nous dominer. En second lieu, elle obligera les nationaux des pays de l'Entente à faire usage des richesses naturelles que renferment leur sol et leurs possessions, puisque, pour tenir compte des résolutions de la Conférence des Alliés, seuls les nationaux de ce pays pourront obtenir des licences d'exploitation et de vente.

Sans doute, ce régime de restrictions est appelé à s'accompagner d'une réglementation à laquelle l'Industrie et le Commerce, jusqu'ici habitués à un régime de pleine liberté s'accoutumeront peut-être avec peine. Mais au regard de l'importance du but à atteindre, les restrictions apportées à la liberté de chacun sont bien minimes, d'autant qu'elles existent déjà aujourd'hui par le fait de l'état de guerre.

Il suffira, comme nous le verrons dans une prochaine étude, de maintenir quelque temps après la guerre les principes qui ont servi de base à l'établissement de notre législation de guerre pour arriver aux résultats cherchés.

GASTON DE GUISE.

Page d'Histoire

Extrait d'un Discours électoral de Théodore Roosevelt

« Un cataclysme menace la civilisation : nous aurions besoin d'un Washington ou d'un Lincoln, et nous n'avons qu'un Buchanan.

« J'accuse le président Wilson d'avoir laissé traîner dans la boue ce que nous avions de plus sacré dans notre passé et d'avoir ruiné les plus beaux espoirs de notre avenir.

« Je l'accuse d'avoir, avec une habileté sinistre, fait appel à tout ce qu'il y a de faible et de peu digne dans le caractère américain.

« Je l'accuse d'avoir recouvert sa crainte de défendre le droit du voile de la rhétorique.

« Je l'accuse d'avoir bandé les yeux au peuple américain de telle façon qu'il ignore le vrai et le faux, et n'aperçoit plus les fortes réalités du courage, de la vérité et de l'honnêteté.

« Je l'accuse, à la face du monde d'avoir recouvert le visage de cette nation d'un masque de honte.

« Le président Wilson revendique le mérite d'avoir conservé la neutralité alors que dans le cas de la Belgique, la neutralité eut dégoûté Ponce-Pilate !

Le Gérant : Louis COSSON

Imprimerie de la Bourse de Commerce (G. BUREAU)
35, Rue Jean-Jacques-Rousseau, Paris

La Ligue rouge

ROMAN PATRIOTIQUE

(*Suite*)

— Vous êtes bien gai et bien galant ce soir, mon général !

— Galant, j'espère que je le suis toujours avec vous. Gai, comment ne le serais-je en pensant à vous et à l'Empereur !

— A l'Empereur, d'abord, n'est-ce pas ?

— Allons ! ne soyez pas méchante, ce soir : vous êtes trop belle.

— Ah ! général, si ces murs pouvaient parler et raconter ce qu'ils ont entendu tout à l'heure, il y aurait peut-être de quoi mettre le feu à bien des chancelleries.

— Bah ! la mise en feu dépend de nous : personne ne bougera que lorsque nous le voudrons.

— On sait bien, mon cher général, que l'Empereur fait le plus grand cas de vos talents militaires et de votre amitié : on vous dit plus écouté que le grand Etat-Major sur les grands plans de campagne. Mais pour que vous soyiez si heureux ce soir, il faut que le souverain vous ait accordé quelque gage spécial de sa confiance : n'est-ce pas, mon cher ami, que j'ai deviné ?

Et en disant ces mots de sa voix la plus tendre, la comtesse décochait au général un regard capable de l'affoler.

— Quelle curieuse vous faites, ma charmante sirène ! Savez-vous que vous avez l'étoffe d'un agent diplomatique de premier ordre : nous avons une femme à Paris qui remplit ces délicates fonctions et dont on fait le plus grand cas. Par le diable ! elle ne va pas à votre cheville.

— Grand merci, mon général, de me comparer à la baronne Friska, une espionne.

— Le mot importe peu : la baronne nous rend de grands services.

— Si grands que cela ?

— Certes, oui : elle n'est cependant ni bien jolie, ni bien séduisante ; mais je ne sais pas comment elle s'y prend, elle s'arrange toujours pour être la maîtresse du ministre de la Guerre, et vous savez s'il y en a des ministres de la Guerre, en France, acheva le général, avec un gros rire tudesque, qui crispait les nerfs de la comtesse.

— Voilà une chose dont les ministres allemands ne pourront jamais se vanter avec une française.

— Peut-être : mais reconnaissez que la tactique a du bon. Coucher sur les positions ennemies ! Nous ne connaissons que cela, par le diable !

Et le rire bruyant du général éclatait, résonnant comme une trompe.

— Et vous dites que cette baronne Friska fait de bonne besogne, continua la comtesse.

— Excellente, par le diable ! Elle vient justement de m'envoyer une note très intéressante que je mettrai certainement dans le rapport..

— Ah ! vous allez faire un rapport.

— L'ai-je dit ? Eh bien, oui, ma toute charmante ; je ne veux pas avoir de secrets pour vous. Sa Majesté m'a demandé de lui faire un rapport confidentiel sur ses projets actuels et les moyens de les mener à bonne fin. Me voici l'égal des plus grands personnages. Après cela, refuserez-vous encore, cruelle, de contenter mes vœux et de devenir ma femme.

— Comment peut-on rien vous refuser, répondit la comtesse en riant un peu nerveusement et en le frappant à l'épaule d'un petit coup de son éventail. Mais, ajouta-t-elle en se levant, ne commençons pas par faire trop de scandale en nous isolant ainsi, et faites-moi un peu les honneurs de vos salons.

— A vos ordres, comtesse.

Ils rentrèrent dans les salons où l'on continuait de s'écraser, de s'éponger, et de boire de la bière, tandis qu'en un coin discret, le lieutenant Staum et Marguerite semblaient en grande confidence.

Après quelques tours de promenade la comtesse prétexta sa migraine et voulut se retirer.

— Je vais prier le lieutenant Staum de me reconduire, ajouta-t-elle.

Et tandis que le général dépensait toute son éloquence pour tâcher de la retenir encore, elle fit signe à Léon Staum qui accourut immédiatement.

Le général voulut la mettre lui-même en voiture ; il lui baisa longuement la main en lui donnant le bonsoir.

— Oh ! les baisers de ce Prussien ! fit la comtesse avec dégoût, en essuyant sa main de son mouchoir brodé, tandis que le coupé se mettait en marche.

— Pauvre chère amie, dit Léon. C'est pour la France. Au moins, avez-vous appris quelque chose.

— Oui, il y a de nouveau.

— Ah !

— L'Empereur a chargé le général de lui faire un rapport confidentiel. C'est évidemment le plan de campagne. Léon, il nous faudra ce rapport.

— Diable ! cela ne me paraît guère possible.

— Comment, Léon, est-ce qu'il y a des choses impossibles pour nous !

— Vous avez raison, il faut d'abord vouloir !

— A propos, comment as-tu trouvé Marguerite ce soir.

— Elle est vraiment bien charmante ; c'est une fleur délicate et parfumée poussée par hasard dans une caserne.

— Eh bien ! trouves-la toujours charmante et nous aurons peut-être le rapport.

(*A suivre.*) JACQUES CŒUR.

N° 13 — Prix du Numéro : 10 Centimes — Mars 1917

RATAPLAN

JOURNAL D'AVANT-GARDE

Organe de la Renaissance et de l'Unité Nationales

PARAISSANT MENSUELLEMENT

ADMINISTRATION :
35, Rue Jean-Jacques-Rousseau

Directeur-Fondateur
Jean DIAVOL

ADMINISTRATION :
35, Rue Jean-Jacques-Rousseau

Le Prix de la Victoire

Il vaut cependant mieux mourir que d'être Boche !

(*Rataplan* de Janvier 1917)

O France, ô ma Patrie, terre de bravoure et d'énergie, immortelle créatrice des Droits de l'homme et des peuples, l'heure attendue, l'heure angoissante va bientôt sonner au grand cadran de l'Histoire, qui décidera si tes destinées vont s'accomplir pour la libération définitive de l'humanité, ou pour la perspective d'autres luttes encore plus effroyables. A cette minute suprême, nous venons vers toi, ô notre mère chérie, avec tous ceux de tes enfants qui ne veulent pas désespérer, pour te crier, aux accents de la *Marseillaise*, tout notre amour et toute notre foi dans le triomphe final.

Dans le but d'aider à ce triomphe, en réveillant les énergies engourdies de l'arrière, *Rataplan*, le tambour d'avant-garde, va proclamer une fois de plus, les rudes vérités dont tous les Français doivent désormais s'imprégner, et sans l'observation desquelles la victoire est impossible. Il suffit de lire nos articles depuis 1915 pour voir que notre but n'a jamais varié, et lorsque les heures douloureuses, maintenant inévitables, viendront nous rappeler notre étrange et coupable oubli des principes d'une guerre nationale, il y aura des Français pour se souvenir de *Rataplan*, qui seul a dit dès le début la vérité sur la guerre.

Oui, c'est la victoire qu'il nous faut, la victoire complète, la victoire irradiante d'où sortira la liberté du monde ! Car, si ce n'était pas cela, ce serait la paix misérable, avec son cortège de hontes et de menaces pour l'avenir, avec la plainte éternelle de nos compatriotes qui agonisent sous la botte des barbares, avec l'anathème de tous nos morts non vengés qui sortiraient de leurs tombeaux pour nous maudire. Nous ne le voudrons pas !

Mais cette victoire ne peut être obtenue que par le réveil de toutes nos énergies poussées à la limite la plus extrême : en présence de la tâche formidable qui nous incombe, en constatant les efforts que peut faire encore l'ennemi qu'il s'agit d'abattre, notre devoir est de tendre toutes nos facultés, toutes nos pensées vers le but unique de la victoire ; et si nous voulons l'atteindre, nous devons faire abstraction de nous-mêmes pour ne songer qu'à la Patrie, nous ne devons reculer devant aucun sacrifice, ni celui de nos biens, ni celui de notre vie, et comprendre enfin qu'il faut mettre le prix nécessaire à la victoire.

Songeons à nos merveilleux soldats, à ces sublimes poilus qui ont fait sur la Marne, devant Verdun et sur la Somme l'éclatante et réconfortante démonstration que nous pouvons culbuter les Boches lorsque nous le voudrons et en présence de ces hommes incomparables, demandons-nous si nous avons bien fait ce que nous commandaient notre devoir et la défense du territoire.

Sur douze millions de citoyens, aptes à défendre leur pays, dans la mesure de leurs moyens, quatre millions se sont élancés comme des lions en août 1914 pour défendre la frontière envahie : combien en reste-t-il aujourd'hui de ces héros ? Nous ne le savons pas, mais ce que nous savons, c'est que les huit millions d'autres, qui ne sont cependant ni moins braves, ni moins patriotes, se sont terrés à l'arrière, où ils font de bonnes petites affaires, et mènent une existence qui contraste terriblement avec celle des poilus.

Comment avons nous pu, nous Français, nous républicains, supporter cela ? Comment avons-nous pu commettre une faute aussi lourde, dont il sera peut-être plus tard demandé des comptes sévères à qui de droit ? Comment avons-nous pu méconnaître à ce point le principe de l'égalité de l'impôt du sang, en face de la Patrie en danger ? Comment aucune autre voix que la nôtre ne s'est-elle pas fait entendre pour pousser le cri d'alarme ? C'est pour nous un phénomène inexplicable, mais, qui est, hélas ! la seule cause de la prolongation indéfinie de la guerre.

Nous avons cependant dans nos mains, dans nos ressources, tous les moyens d'action nécessaires pour arriver au but si ardemment désiré. Mais si nous voulons vaincre, il ne faut pas compter sur la famine des Boches, si nous voulons faire un jour et le plus tôt possible la trouée libératrice, il faut nous procurer des moyens militaires plus puissants que ceux dont nous disposons, et ce n'est pas, chez les autres qu'il faut les chercher. Si nous voulons assurer la victoire, il faut constituer une armée de trouée prise dans la masse de notre nation de héros, avec une sélection judicieusement opérée. Au lieu de chercher à récupérer péniblement cent ou deux cent mille hommes par des révisions de malades, abordons donc carrément la solution qui nous donnera deux ou trois millions de magnifiques soldats, chiffre indispensable pour vaincre.

Il faut, comme *Rataplan* ne cesse de le crier depuis 1915, il faut nous décider à prendre enfin la mentalité de guerre, et décréter qu'en face de la patrie en danger tous les citoyens sans exception doivent être soldats. Puis, tout en donnant aux usines de guerre, les ouvriers dont elles ont tant besoin, et sans apporter aucun trouble dans les rouages économiques nécessaires à la vie de la nation, nous ferons dans cet immense réservoir d'hommes le triage de tous ceux qui sont aptes à faire de bons soldats : nous trouverons ainsi sans la moindre difficulté l'armée de trouée, irrésistible et invincible, qui est indispensable pour vaincre, mais sans laquelle nous n'arriverons à rien : il n'y aura plus qu'à lui donner le matériel nécessaire, et un chef capable de manœuvrer des masses pour appliquer aux Boches le coup mortel sur notre front.

Français, élevons nos âmes à la hauteur des effroyables périls que nous avons coloyés et dont le cauchemar ne peut disparaître qu'au prix d'une victoire écrasante et totale. Les Boches espèrent encore qu'ils vont nous acculer à accepter la paix misérable qui serait leur salut : brisons à jamais cet espoir, en brisant sur notre front par un effort suprême, cette carapace de brute qui ne peut pas résister à la ruée de nos soldats.

Aux armes, citoyens ! Il n'y a pas d'autre formule de la victoire : mais le temps presse, et demain il sera peut-être trop tard ! Toutes les mesures prises sous la pression de l'ennemi ne pourraient nous conduire qu'à de cruelles déceptions.

JEAN DIAVOL

Le Gérant : Louis COSSON

Imprimerie de la Bourse de Commerce (G. Bureau) 35, rue J.-J. Rousseau, Paris

N° 13 — Prix du Numéro : 10 Centimes — Mai 1917

RATAPLAN

JOURNAL D'AVANT-GARDE

Organe de la Renaissance et de l'Unité Nationales

PARAISSANT MENSUELLEMENT

ADMINISTRATION : 35, Rue Jean-Jacques-Rousseau

Directeur-Fondateur Jean DIAVOL

ADMINISTRATION : 35, Rue Jean-Jacques-Rousseau

Un Cri de P. Loti

L'illustre écrivain qui a doté la littérature française d'une œuvre impérissable, le maître Pierre Loti, qui est un ami de Rataplan, nous envoie le mot suivant, comme un suprême post-scriptum à l'expression de toute son horreur du vandalisme germanique :

SOLDATS DU KAISER

Il ne leur manque vraiment plus que le Cannibalisme ! Aussi je me permets de leur en suggérer ici l'idée, dont ils auraient grand tort de ne pas tirer profit, au cours de leur brillante retraite.

PIERRE LOTI.

La Grande Lessive

Depuis bientôt un demi-siècle, la France a toujours eu deux ennemis, contre lesquels elle a manqué de prévoyance et d'énergie : un ennemi extérieur, l'Allemagne, et un ennemi intérieur, la politique. Avec sa générosité chevaleresque, elle s'est endormie sur des mirages et des formules creuses : le réveil de 1914 a été terrible, mais ce fut notre salut : car il a fait surgir du sol sacré de la patrie une France admirable et invincible, une France nouvelle qui, à la lueur des obus, a enfin vu clair dans son cas, et s'est juré à elle-même de ne plus suivre dans l'avenir les vieux errements qui l'ont amenée au bord de l'abîme, d'où elle va sortir triomphante et régénérée.

Mais oui, nous les aurons ces ignobles Boches, assassins et voleurs, race de brutes et de pleutres, imbéciles et cruels ! Nous briserons leur puissance militaire et leurs rêves de conquêtes, parce que rien ne plus arrêter le merveilleux élan des armées alliées et parce qu'un seul de nos poilus vaut dix grenadiers poméraniens, s'il en reste encore.

Il viendra donc un jour où la vermine du monde demandera la paix : ce sera le moment de marcher à grandes enjambées sur Berlin, car si nous n'appliquions pas aux Allemands le châtiment complet qu'ils ont mérité, nous serions exposés à la paix misérable et boiteuse qui est tout leur espoir : nous n'avons plus le droit d'être généreux et faibles, si nous voulons voir luire dans tout son éclat le grand jour de la victoire.

Mais combien cette victoire eût été plus rapide, et combien moins chère, si nous ne traînions pas derrière nous tous les clans politiques d'avant-guerre, toutes les émanations des mares stagnantes, tous ces partis dont on sent peser l'intérêt particulier dons toutes nos décisions.

La politique, en somme, n'est qu'un métier qui nous vient du Midi, comme celui de bouilleur de crû : quel est celui de ces deux métiers qui a fait le plus de mal au pays ? Je laisse à mes lecteurs le soin de préciser leur opinion : la mienne est faite.

Je me contente de sourire quand j'entends les politiciens fulminer à la tribune contre les profiteurs de la guerre : mais, c'est vous, Monsieur de la politique, qui êtes le profiteur, puisque c'est la guerre qui vous permet d'exercer votre métier et qu'une fois la guerre terminée, vous êtes condamné à disparaître. N'avez-vous donc pas encore compris que la France ne voudra plus de votre cuisine politique, lorsqu'elle aura repris ses frontières : vous aurez beau essayer de démontrer que la victoire est due à vos efforts : rien ne saurait plus effacer le souvenir des années 1914 et suivantes.

On trouve beaucoup de choses dans le *Journal Officiel* et je vois justement dans le numéro du 9 mars dernier qu'un député a osé dire au gouvernement qu'il nous conduisait peut-être à une révolution. Mais c'est le mot du jour, la révolution, c'est le remède de toutes les nations qui souffrent, ce sera bientôt celui de l'Allemagne : il ne faut pas s'en effrayer bien au contraire, car si des événements ultérieurs nous amenaient enfin à balayer la politique de nos affaires, cette grande lessive constituerait une belle et saine révolution : ce sera la tâche de demain.

Quelle singulière chose que l'Histoire ! Il y a cent ans, c'est la France qui était le fléau du monde, et tous les peuples de l'Europe se coalisaient contre nous pour nous imposer un roi. Demain, c'est une autre coalition qui va écraser l'Allemagne et l'Autriche, et leur imposer peut-être le régime républicain. Que se passera-t-il dans cent ans ! Voilà un joli problème pour les chercheurs.

Sans être grand prophète, on peut dire que ce qui se passera dépendra surtout de la manière dont nous aurons fait notre grande lessive intérieure et consolidé notre République : seule la République intégrale de « Rataplan » peut faire cette consolidation pour un siècle : nous en reparlerons.

JEAN DIAVOL.

Au moment de la débâcle

LE KAISER. — *Moi, mon p'tit, je file chez les Turcs où je puis encore me refaire un avenir ; et toi, quels sont tes projets ?*

LE KRONPRINZ. — *Changer de nom et prendre la gérance de l'*Astoria.

La nouvelle France

Je la vois s'avancer, cette France nouvelle
Sous le manteau sacré de l'union fraternelle
Qui nous aura permis le grand coup de torchon
A ces ignobles Boch's, aux gueules de cochon !
Tous nos morts sont vengés, et dessus leurs tombeaux
Les lauriers sont enfin à l'abri des corbeaux !
Partout à l'horizon, c'est une lueur qui croît :
On voit se lever l'aube éclatante du droit !
Mais le silence est fait sur la gent politique
Dont tous les affiliés, qui sont des gens très chics
Ont disparu sans bruit, au retour des poilus !
Les clans et les partis, nous ne les verrons plus !
Plus de luttes de classe autour de nos foyers
Un seul parti s'élève au-dessus des lauriers
Celui de la France, qui dans son unité
Veut revivre et renaître en toute liberté.
Guérie à tout jamais de nos politiciens !

La Guerre

Les événements actuels démontrent une fois de plus ce que nous savions déjà, à savoir qu'avec nos alliés nous possédons les premiers soldats du monde, auxquels on peut tout demander : mais le problème de la guerre reste toujours le même, dans son effrayante simplicité : il nous faut écraser les Boches sous le poids de défaites militaires irréparables, pour éviter la paix misérable que convoitent nos ennemis.

Pour accomplir cette tâche, il y a deux méthodes, la méthode longue, avec nos moyens courants, et la méthode courte de *Rataplan* avec des moyens extraordinaires : la première est commode, mais dangereuse ; la seconde est celle qui consiste à dresser la nation tout entière, frémissante et assoiffée de vengeance, debout contre l'ennemi commun.

Nous n'avons que deux ou trois millions de combattants réels et nous avons en France dix millions d'hommes valides ! est-il besoin de dire autre chose pour voir clair dans la solution de la guerre, et cela *Rataplan* le répète depuis

deux ans, sans avoir encore trouvé d'écho !

Maintenant que nous avons une artillerie, la guerre n'est plus qu'une question d'effectifs et il faudrait exiger de tous les alliés l'utilisation au maximum de toutes leurs ressources en hommes pour avoir les moyens d'appliquer aux Boches les coups de massue nécessaires pour les rejeter au delà du Rhin : les coups de poing ne suffisent pas pour cela.

En ce qui nous concerne, n'êtes-vous pas épouvantés du nombre de civils que l'on voit sur la terre française, et de toutes les forces perdues dans des besognes inutiles ; n'est-ce pas encore dans le *Journal Officiel* que nous avons pu lire ceci : c'est que si l'on déménageait des ministères tous les hommes valides qui les remplissent, on y trouverait les effectifs de plusieurs régiments ! Il ne faut donc pas s'étonner si la guerre est longue.

Rataplan reste fidèle à lui-même : il y a plus de deux ans qu'il a indiqué comme conditions de la victoire la chasse aux espions, le resserrement du blocus, et le renforcement des effectifs. Or, le roi des espions continue à régner tranquillement, les Boches circulent dans la Baltique, dans la mer du Nord et jusque sur nos côtes, et quant aux effectifs, nous en sommes toujours à la visite des réformés, alors qu'il nous faudrait constituer de toute urgence une armée de trouée de plusieurs millions d'hommes pour venir au secours des poilus qui gardent notre front avec tant d'ardeur et d'héroïsme. Debout, la France ! Debout, les Alliés !

Problèmes d'Après-Guerre

LA RECONSTITUTION DES OUTILLAGES

La libération, au cours de ces dernières semaines, de nombreuses communes occupées depuis plus de trente mois par l'ennemi, a posé avec une acuité particulière le problème de la reconstitution de l'outillage.

On sait dans quel état nous avons retrouvé les régions de notre malheureux pays évacué par l'ennemi. Pour y faire renaître la vie, de longs efforts seront nécessaires. Il faudra, tout d'abord, apporter aux régions dévastées de quoi pourvoir à l'alimentation de leurs habitants aussi longtemps que le sol n'aura pas été remis en état de produire. Il faudra également rendre à ceux-ci les moyens de culture qui leur font défaut, leur procurer du bétail, des engrais, des semences, des instruments agricoles. En même temps, les pouvoirs publics devront s'occuper de relever les immeubles détruits et de reconstituer les industries en leur procurant les matières premières et l'outillage indispensables.

Bien que ce problème ne se pose actuellement que pour une centaine de communes, il est déjà d'une solution difficile. Que sera-ce lorsque nos armées victorieuses ayant reconquis l'intégralité des régions occupées, nous devrons rééquiper industriellement les régions qui, avant 1914, étaient les plus riches et les plus prospères du pays.

Le Gouvernement n'a pas attendu les événements actuels pour se préoccuper de cette question. Nous savons que, depuis plus d'une année, il recherche les bases sur lesquelles devra être créé soit un *Office*, soit un *Comptoir Central d'Achats* qui réunirait les stocks de matières premières, d'outillages et de produits de toute nature nécessaires à la reprise de la vie économique dans les régions envahies.

L'énormité du chiffre auquel s'élevaient les prévisions d'achats, — 2 milliards de francs environ, — avait, jusqu'ici, fait hésiter notre Ministre des Finances.

Pouvait-on, avant que la libération du territoire ne soit un fait accompli, alors que les dépenses de la guerre imposent chaque jour au pays des charges de plus en plus considérables, constituer dans les pays neutres des stocks importants de matières premières. Pouvait-on commander aussi, dès maintenant, pour en prendre livraison dès la libération des territoires envahis, les machines et métiers nécessaires à la reprise de l'Industrie alors que la reconstruction des immeubles détruits et la formation de la main-d'œuvre nécessaire exigeront forcément d'assez longs délais ? Pouvait-on enfin prévoir la reconstitution dans les régions où elles étaient autrefois exploitées, des industries que la guerre a si durement atteintes ?

Dès maintenant, certaines de ces industries ont émigré sur d'autres points de France. Est-on assuré que demain elles retrouveront dans la région où étaient installées les anciennes usines, les facilités qui leur avaient permis de se développer et de prospérer ?

Le problème ainsi posé était trop grave pour être résolu à la légère. Les Pouvoirs publics ont apporté à sa solution toute la prudence que conseille la bonne gestion des intérêts généraux et en même temps toute la clairvoyance dont un Gouvernement doit faire preuve dans d'aussi difficiles conjonctures.

Il est vraisemblable que le problème n'eût été résolu que partiellement si un événement d'une importance capitale n'était venu aider les Pouvoirs publics dans leur œuvre difficile. En s'unissant aux alliés, les Etats-Unis d'Amérique ont compris que leur action ne pourrait, au moins avant quelque temps, se manifester d'une manière efficace que par la mise à la disposition des pays éprouvés par la guerre, des énormes ressources en argent et en matériel que possède l'Amérique du Nord.

Dès maintenant, — et sans qu'il y ait lieu de prélever sur les sommes nécessaires à la continuation de la guerre les dépenses à effectuer, — les Etats-Unis constituent sur leur sol, avec des capitaux qu'ils ont mis à la disposition des alliés, les stocks de marchandises et produits de toute nature dont nous aurons besoin à la paix. C'est là un inappréciable service qui nous est rendu par la grande République Américaine, car, sans l'aide fraternelle qui nous est apportée, il nous eût été à peu près impossible de reconstituer, avant longtemps, nos entreprises industrielles.

Toutefois, le problème de l'approvisionnement et de la remise en état des régions envahies ne doit pas être considéré comme résolu par le seul fait que les Etats-Unis d'Amérique nous préparent, sur leur territoire, des stocks de produits et marchandises dont nous pourrons disposer dès que la fin des hostilités aura libéré le trafic commercial entre les deux Continents, d'une part, de l'obligation de transporter d'abord les produits nécessaires à la guerre et, d'autre part, d'une partie des risques que courent les cargaisons.

Sans doute, les Etats-Unis ont une organisation suffisamment puissante et variée pour pouvoir mettre à notre disposition, le moment venu, une grande partie au moins de ce qui sera nécessaire à nos besoins. Mais comment répartir ces stocks entre les intéressés, de manière à pourvoir d'abord aux besoins les plus indispensables. Comment s'opèrera la répartition de la masse énorme de produits et de marchandises qu'il faudra déverser sur les régions autrefois occupées par l'ennemi ? Dans quel sens interviendront les Pouvoirs publics pour empêcher que ce matériel, dont la valeur atteindra un chiffre formidable, ne soit gaspillé ou mal employé ?

Une organisation spéciale est à prévoir pour y faire face. Déjà les Allemands nous ont précédés et ils ont préparé, avec le soin minutieux qui les caractérise, la transition de l'état de guerre à l'état de paix. Les pouvoirs les plus étendus ont été donnés à un haut Commissaire et nous savons que les colonies allemandes établies dans l'Amérique du Sud, notamment en République Argentine et au Chili, ont déjà constitué, pour le compte de leur métropole, des stocks importants de blé, de laine, de cuivre et d'autres produits.

Il ne doit pas entrer dans la pensée du Gouvernement d'opérer lui-même cette répartition de l'outillage économique destiné à reconstituer les industries des pays envahis. Ce serait là une tâche pour laquelle il n'a ni la compétence ni les moyens d'action nécessaires. D'après nous, il doit laisser aux industries intéressées, représentées par leurs Syndicats, le soin de préparer, avec les moyens qu'on mettra à leur disposition, la reconstitution des régions et des industries éprouvées par les hostilités.

L'action de l'Etat devra se borner à transporter les produits et marchandises nécessaires de manière que les stocks constitués à l'étranger puissent être, le moment venu, mis à la disposition de ceux qui en auront besoin. Mais en ce qui concerne l'achat des marchandises, le mode de paiement, les délais accordés aux acheteurs pour se libérer, le choix des régions dans lesquelles ceux dont les industries auront été ruinées pourront les reconstituer, il importe de laisser libre cours aux initiatives individuelles réunies dans les groupes syndicaux.

L'action de l'Etat doit d'ailleurs s'exercer d'une manière autrement utile dans l'œuvre de reconstitution économique du pays. C'est à lui qu'il appartient de fixer le régime économique sous lequel nous serons appelés à vivre.

Déjà, nombre d'industries ont demandé qu'en raison du préjudice que la guerre leur a causé, un supplément de protection leur soit accordé par le tarif des douanes. Cette solution serait détestable entre toutes, car elle nous isolerait à l'intérieur de nos frontières.

De semblables mesures ne seraient, d'ailleurs, nullement justifiées car les industries des régions éprouvées par la guerre, dotées, dorénavant, d'un outillage entièrement moderne, seront à même, dans l'avenir, de produire à des conditions de prix meilleures que par le passé.

La reconstitution des industries ne devra donc pas s'accompagner d'un supplément de protection douanière, mais d'un ensemble de mesures tendant à permettre à nos industries, organisées d'une manière puissante et moderne, d'entreprendre, sur les débris du commerce allemand, la conquête des marchés du monde.

Gaston de GUISE.

Le Gérant : Louis COSSON

Imprimerie de la Bourse de Commerce (G. BUREAU)
35, Rue Jean-Jacques-Rousseau, Pari

La Ligue rouge

ROMAN PATRIOTIQUE

(Suite)

CHAPITRE V

L'amour de Marguerite

Sous un ciel gris, au bruit des canons des forts qui tonnaient sans relâche, les lourds escadrons et les sombres bataillons se massaient tout autour du vaste champ des manœuvres : l'Empereur, fidèle à ses chères habitudes, allait passer la revue.

Des musiques militaires renvoyaient les échos de l'hymne national, et on entendait au loin le sourd grondement de l'artillerie qui prenait ses positions

A chaque instant des aides de camp traversaient la plaine au grand galop de leurs chevaux, portant les ordres de leurs chefs.

Sur l'un des côtés du polygone, une vaste tribune était bondée de curieux, heureux personnages que la faveur gouvernementale avait honorés d'une invitation, et au loin s'étageaient sur les coteaux des grappes humaines non invitées, mais non moins avides d'assister à la fantasia militaire.

Les personnages tout à fait officiels et leurs familles sont dans une petite tribune d'honneur, drapée de velours rouge et or, sur les côtés de laquelle sont rangés les équipages de haut style, attendant le bon plaisir de leurs maîtres.

Un peu de poussière dans le lointain, un cri énorme de : « Vive l'Empereur ! » voici le souverain, casque en tête, galopant sur son coursier blanc, suivi d'un brillant état-major dont les panaches flottent au vent comme une envolée de cygnes.

Puis la revue commence. l'Empereur parcourt au petit trot le front des troupes, s'arrêtant parfois pour une observation ou une question, souriant, le verbe haut, visiblement heureux de ce déploiement d'appareil militaire, sur lequel reposent tout son prestige et toute sa puissance.

Enfin c'est le défilé, rythmé d'une façon merveilleuse par des musiques retentissantes : les régiments, absolument irréprochables de tenue et de correction s'avancent de ce pas automatique dénotant l'instruction et la discipline, mais révélant aussi l'absence de ce quelque chose qui rayonne dans le regard du troupier français, en pareille occasion : l'armée allemande n'a pas d'âme !

Cependant les vivats, les hourrahs éclatent dans les tribunes

Voici le beau régiment des cuirassiers, faisant trembler le sol sous le trot cadencé des terribles coursiers.

Soudain le cheval d'un lieutenant de cette arme fait un écart brusque et se met à pointer d'une façon qui effraie les assistants.

Calme et rivé à sa selle, le lieutenant Staum, car c'est lui qui monte ce fougueux cheval noir, essaie de ramener l'animal dans le rang : mais il ne peut y réussir, et impatienté il fait sentir l'éperon.

Le cheval affolé se dresse complètement sur ses jambes de derrière et en proie à une sorte de vertige, il fait la culbute pendant qu'un immense cri s'échappe des tribunes « Il est tué ! Il est tué ! »

L'habile lieutenant n'était pas mort : vidant les étriers avec une adresse remarquable, il tombait à côté de sa bête essoufflée qui se débattait sur le sol.

Mais durant les quelques secondes qu'avait duré ce petit drame, une femme s'était évanouie dans la tribune d'honneur

C'était Marguerite, la fille du général

La comtesse Miller se trouvait heureusement auprès d'elle : elle fit immédiatement transporter la jeune fille dans sa voiture et la ramena vivement au palais, tandis que le défilé s'achevait dans un enthousiasme indescriptible et aux cris mille fois répétés de : « Vive l'Allemagne ! Vive l'Empereur ! »

Le mouvement de la voiture ranima la jeune fille, et la comtesse n'eut qu'à lui faire respirer quelques sels pour qu'en arrivant au palais elle ouvrit ses beaux yeux qu'elle fixa de suite sur la comtesse avec une muette et douloureuse interrogation.

— Tranquillisez-vous, mon enfant. Vous voici chez vous : quelques instants de repos vont achever de vous remettre.

— Mort, n'est-ce pas, articula faiblement Marguerite d'une voix mouillée de larmes.

— Non, vivant ! notre ami le lieutenant est un habile cavalier : il a su se dérober au terrible accident qui l'a menacé.

— Bien vrai ! oh ! quel bonheur !

— Ah ça ! ma chère mignonne, vous l'aimez donc bien, ce brave lieutenant ?

— A en mourir, vous le voyez. Ah ! madame, puisque vous avez surpris le secret de mon cœur, laissez-moi me confier à vous qui avez toujours été bonne pour moi, laissez-moi pleurer dans vos bras.

— Voyons, ma chère enfant, dit la comtesse en l'embrassant : ne vous désolez pas ainsi. Il n'y a rien de triste dans votre cas : vous êtes faite pour aimer et être aimée.

— Etre aimée, oui Madame, répondit Marguerite dont les larmes redoublèrent, voilà ce que je voudrais, voilà ce que je ne connaîtrai sans doute jamais.

— Pouvez vous parler ainsi, vous si bonne, si digne d'inspirer le dévouement et l'amour.

— J'ai bien vu que le lieutenant n'a pour moi que de l'indifférence.

(A suivre.) JACQUES CŒUR.

N° 15 — Prix du Numéro 10 Centimes — Juin-Juillet 1917

RATAPLAN

JOURNAL D'AVANT-GARDE

Organe de la Renaissance et de l'Unité Nationales

PARAISSANT MENSUELLEMENT

ADMINISTRATION: 35, Rue Jean-Jacques-Rousseau | Directeur-Fondateur Jean DIAVOL | ADMINISTRATION : 35, Rue Jean-Jacques-Rousseau

L'HEURE DÉCISIVE

La Paix par la Victoire ou la Paix par Stockholm ?

Puisque les terribles leçons de ces dernières années ne paraissent pas avoir été comprises, puisque nous faisons des grèves et de la politique, au lieu de faire des soldats, puisque le nombre augmente sans cesse des tueurs d'énergie qui s'en vont clamant partout que la guerre va être bientôt terminée, alors que tout reste encore à faire, il faut bien que *Rataplan* reprenne ses baguettes et recommence à battre la générale avant que vienne à sonner l'heure décisive, à partir de laquelle il sera trop tard pour agir.

Nous sommes tous d'accord pour proclamer que l'Amérique, en venant avec nous, nous a rendu un service inoubliable et a sauvé la situation : mais ce qui est grave, c'est la façon dont les Allemands ont accueilli cette intervention, presque avec le sourire. Or ils ne peuvent pas en ignorer la portée, et par suite leur attitude ne peut provenir que de leur certitude de pouvoir tenir aussi longtemps qu'il le faudra contre l'univers entier, grâce à leurs forces, et à leurs méthodes de guerre.

Ce n'est qu'au moment où cette conviction s'effondrera sous nos coups que les Boches demanderont la paix à nos conditions : mais pour en arriver là, un terrible effort est nécessaire de notre part, et nous ne pourrons, hélas! jamais le faire tant que nous resterons dans l'erreur qui a dominé toute la guerre, d'avoir voulu courir deux lièvres à la fois, d'avoir voulu vaincre en continuant nos petites affaires, d'avoir méconnu le grand principe de l'égalité des citoyens, sans distinction d'âge ou de situation en présence de l'invasion, et par suite de n'avoir jamais pu prendre la mentalité de guerre, si souvent définie par *Rataplan*, et d'où dépend le sort de la partie engagée sur les champs de bataille.

Avoir les soldats que nous avons, les premiers soldats du monde, et ne pas pouvoir les conduire rapidement à la victoire, avoir perdu l'occasion que nous offrait la fin de l'année 1916 de donner le coup final à l'Allemagne désorientée et ébranlée par son échec de Verdun, ce sont là des constatations douloureuses qui comportent peut-être de lourdes responsabilités, mais qui, en tout cas, témoignent de l'insuffisance complète de nos moyens d'action et de nos préparations.

Nous ne cesserons jamais de le répéter : nous avons en France trois millions de citoyens qui se battent, et huit millions d'autres qui font des affaires : le jour où ce sera le contraire, nous pourrons parler d'aller à Berlin, mais pas avant : la paix par la victoire ne peut pas s'obtenir autrement.

Allons, assez de sang, assez de deuils, assez de misères et de souffrances d'un côté : assez d'affaires, assez de bien-être, assez de veulerie de l'autre! Tout le monde sur le pont pour la manœuvre finale et pour mettre enfin le prix nécessaire à la victoire!

Ne laissons pas passer l'heure décisive : la situation actuelle ne peut plus se prolonger sans de terribles risques, et ce n'est un secret pour personne que d'énormes travaux souterrains sont engagés partout pour la paix à tout prix, qui consacrerait la ruine de la France.

Entre la paix par la victoire et la paix par Stockholm, la France, qui a encore tous ses morts à venger, ne saurait hésiter : mais elle a le droit incontestable de savoir ce qu'on fait du sang de ses enfants, et c'est d'une déplorable politique d'essayer de lui cacher les vérités qui éclatent de toutes parts.

Si donc nous voulons cesser l'erreur de la guerre d'usure, si nous voulons vaincre, il faut agir autrement que nous ne le faisons : il faut frapper plus fort, et pour cela organiser une formidable armée de trouée, préparée et conduite par des généraux décidés à passer le Rhin. Il nous faut donc une direction de guerre qui montre au grand jour sa volonté de vaincre et son esprit de suite, une direction résolue à prendre toutes les initiatives et toutes les responsabilités, en même temps que tous les pouvoirs.

Mais les efforts et les sacrifices que nécessite la victoire sont énormes il faut avoir le courage de les regarder en face. C'est le seul moyen de tremper nos énergies et de préparer les armes nécessaires pour repousser la paix de Stockholm.

Où sont donc les hommes qui nous sortiront enfin de la politique et des phrases, pour faire de l'action militaire contre les Boches, la seule chose qui compte.

JEAN DIAVOL.

Le Gérant : Louis CONSON

Imprimerie de la Bourse de Commerce (G. Bureau) 35, rue J.-J. Rousseau, Paris

N° 16 — Prix du Numéro : 10 Centimes — Septembre-Octobre 1917

RATAPLAN

JOURNAL D'AVANT-GARDE

Organe de la Renaissance et de l'Unité Nationales

PARAISSANT MENSUELLEMENT

ADMINISTRATION : 35, Rue Jean-Jacques-Rousseau

Directeur-Fondateur Jean DIAVOL

ADMINISTRATION : 35, Rue Jean-Jacques-Rousseau

La collection des numéros de "RATAPLAN" est visible au Musée de la Guerre, si patriotiquement organisé par M. et Mme Henri Leblanc, 6, avenue Malakoff.

Lire plus loin, l'article de Gaston de GUISE

Les Vérités de "Rataplan"

Il nous faut la Victoire, la Victoire complète, c'est entendu ; mais les années passent les unes après les autres, et nous n'apercevons encore que le bout de son nez dans le lointain. C'est qu'une Victoire de cette taille ne se donne pas à ceux qui se contentent de la désirer et de l'appeler : la gaillarde ne se laissera conquérir que par ceux qui auront assez d'audace et d'énergie pour la prendre de force.

L'audace et l'énergie, tout est là ! Or, des belles énergies possibles chez nous, combien ont déjà fondu dans les creusets de la politique et des profits de guerre ! S'il existe vraiment un moyen de les raviver, et il n'est que temps, ce ne peut-être qu'en disant la vérité sur la guerre, et c'est précisément le but que c'est proposé Rataplan, depuis sa création. Malheureusement les vérités de Rataplan sont désagréables à trop de gens et ne trouvent pas d'écho. Tant pis ! nous continuons, pour la France !

La grande découverte de « Rataplan », celle qu'on ne lui pardonne pas, ce fut de s'apercevoir un jour que nous avons en France dix millions de citoyens, parfaitement valides et aptes à faire campagne, dont deux ou trois millions a peine combattent pour la patrie, tandis que tous les autres font des affaires ou de l'embuscade. Et « Rataplan » a osé déclarer que si c'était le contraire, si nous avions huit millions de combattants et seulement deux millions d'hommes d'affaires, nous aurions beaucoup plus de chances d'aller jusqu'au Rhin et peut-être plus loin. Si j'avais les pouvoirs d'un Kerensky, je sais bien comment j'utiliserais ma découverte pour en finir avec les Boches, mais dans les heures graves que nous traversons, je ne puis gue la soumettre respectueusement à la Direction de la guerre.

La direction de la guerre ! Ah ! les terribles mots dans les circonstances actuelles ! C'est en eux seuls, en effet, que réside tout le secret de la Victoire, et il nous faut la Victoire, ne l'oublions pas !

Nous entendons tous les jours les hommes politiques s'écrier qu'il n'y a pas de gouvernement : qu'est-ce que cela peut bien nous faire, si nous étions certain qu'il y a une direction de la guerre : il n'y a que cela qui compte, c'est la seule question du jour, et la France qui souffre, la France qui saigne, attend anxieusement ne la Direction de la guerre des manifestations plus suivies et plus efficaces : quel beau sujet a développer, si nous n'apercevions pas dans l'ombre les grands ciseaux qui nous guettent !

Jamais nous n'aurons assez d'admiration, d'enthousiasme, et de reconnaissance pour les officiers et soldats qui resistent depuis trois ans à la ruée allemande, et qui ont démontré tant de fois leur supériorité morale et militaire sur les Boches. Mais la France a le droit incontestable de savoir ce qu'on fait du sang de ses enfants et elle doit avoir la certitude que pour conduire tous ces braves à la Victoire, nous avons une organisation, des plans de guerre, une direction enfin qui doit nous mener d'une façon certaine vers le but nécessaire : C'est cette certitude que nous réclamons des hommes politiques qui sont les maîtres de l'heure, s'ils veulent un jour se faire pardonner cette maitrise

CENSURÉ

Si nous voulons en sortir, de cette abominable guerre, il nous faut dans tous les domaines, aussi bien diplomatiques que militaires, déployer de formidables actes d'énergie, savoir prendre les initiatives hardies, déclancher les grands coups d'audace qui caractérisent les plans de guerre largement conçus, et dont seule l'apparition sera le prélude de la Victoire.

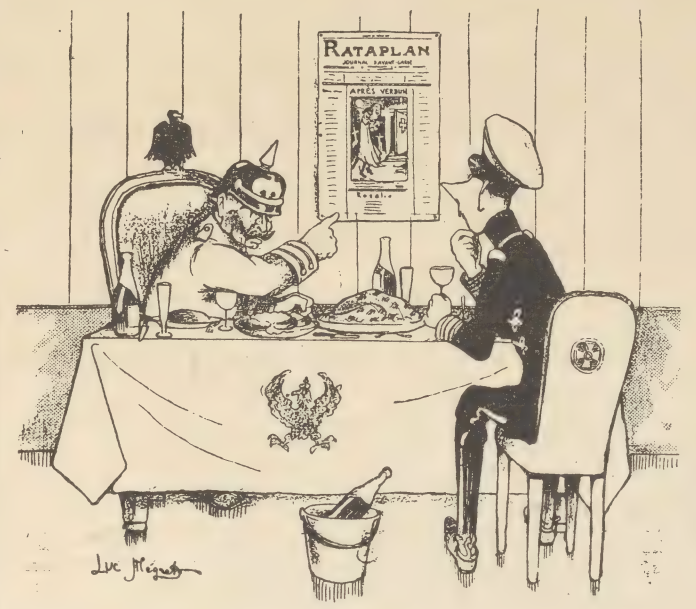
CENSURÉ

Il est cependant nécessaire, il est indispensable que la France continue à jouer le rôle capital dans cette guerre, afin qu'elle puisse, après les hostilités, avoir assez d'autorité pour assurer le triomphe complet du droit, de concert avec ses alliés.

Dans cette course à la Victoire, nous avons compté successivement sur les Russes, sur les Anglais, sur les Italiens, sur les Japonais et sur les Roumains ; aujourd'hui les Américains nous apparaissent comme la suprême ressource : demain ce sera peut-être le tour des Chinois. Mais si nous comptions un peu plus sur nous-mêmes, cela vaudrait beaucoup mieux à tous les points de vue et c'est du reste indispensable si nous voulons que la guerre ait un terme : car ce terme ne se trouvera que sur notre front.

Ce qui malheureusement n'est pas encore compris chez nous, c'est la position même de la guerre, c'est ce fait capital que nous ne pouvons pas traiter avec nos ennemis et qu'il nous faut les écraser, cette obligation comporte des efforts prodigieux dont nous ne paraissons pas avoir la moindre idée, et c'est la seule cause de la prolongation indéfinie de la guerre.

Ne perdons jamais de vue ni la mentalité de nos ennemis ni leurs moyens d'action : ces ennemis sont ceux qui ont osé



LE KAISER. — Vois-tu, ce qui dérange toutes mes combinaisons en France, c'est l'apparition de ce "RATAPLAN". Si jamais celui-là prend la direction de la guerre, nous n'aurons plus qu'à filer.

Les Poilus de la République

Chanson de Guerre

Il faut les voir dans la bataille
Bravant la mort et la mitraille
Rataplan, rataplan, plan, plan !
Tous ces soldats de la Victoire
Ils reviendront couverts de gloire
Rataplan, rataplan, plan, plan !
Ah ! oui, c'est une troupe unique
Les Poilus de la République
Rataplan, rataplan, plan, plan !

Quand il aperçoit leurs capotes
Le Boche, il fait dans ses culottes
Rataplan, rataplan, plan, plan !
Boche ou cochon, v'la le numéro !
Mais le Poilu est un héros
Rataplan, rataplan, plan, plan !
Pas d'sang d'enfant sur leur tunique
Aux Poilus de la République
Rataplan, rataplan, plan, plan !

Quand le pays fut en danger
Ils étaient tous prêts à marcher
Rataplan, rataplan, plan, plan !
De suite ils ont donné leur vie
Pour le salut de la Patrie
Rataplan, rataplan, plan, plan !
Ils ne font pas de politique
Les Poilus de la République
Rataplan, rataplan, plan, plan !

imprimer dans un de leurs grands journaux, le *Deutsche Tageszeitung*, la phrase suivante :

« Nous devons garder la terre que nous avons acquise les armes à la main. *Vae Victis !* C'est le droit allemand, primordial et raisonnable, d'augmenter ses biens aux dépens du vaincu. »

Toute l'Allemagne est derrière cette citation, et vous voudriez traiter avec de pareils brigands ! Allons donc ! Pour venir à bout des Boches, il n'y a pas deux méthodes, il faut les rouer de coups, il faut semer la terreur dans leurs villes et dans leurs campagnes, il faut les écraser jusqu'à ce qu'ils demandent grâce : tout autre procédé nous conduirait infailliblement à la paix misérable et désastreuse.

Mais les Boches sont encore armés jusqu'aux dents, et ils peuvent tenir longtemps si nous n'employons pas d'autres moyens d'action. Ils savent qu'ile ne peuvent plus vaincre, mais ils ne doutent pas un seul instant de pouvoir nous amener à causer et à traiter, grâce à leurs conquêtes et à leurs espérances sur le front oriental.

C'est là qu'est le danger, et il est très grave, car les Boches feront tous les sacrifices, même celui de l'Alsace-Lorraine, même celui des Hollenzollern pour nous amener à la conversation avant de risquer d'être battus définitivement. C'est pourquoi nous estimons que certaines paroles du président Wilson ont peut-être été imprudentes. Si nous causons avec nos ennemis, avant de les avoir battus et châtiés, nous courons les pires aventures.

Mais pour battre les Boches, il reste un effort formidable à tenter : il n'est pas heureusement au-dessus des moyens de la France immortelle et de ses alliés.

Il suffit en ce qui nous concerne de voir les choses comme elles sont, et de se décider à prendre enfin la mentalité de guerre si souvent définie par « Rataplan » : il faut cesser de ne penser qu'aux profits de la guerre, et ce sera là le plus dur, il faut renoncer aux douceurs de l'arrière, il faut prendre les mesures nécessaires pour que nos généraux et nos soldats puissent enfin faire la trouée, il faut trouver des hommes, et pour cela il faut des mesures révolutionnaires.

La victoire ne peut plus aujourd'hui s'obtenir qu'à coups d'hommes, à coups de canons et à coups d'avions.

CENSURÉ

Si nous voulons essayer de terminer la guerre d'ici quelques années, et de la terminer par la défaite complète, irrémédiable des armées prussiennes, il n'y a pas une minute à perdre : il faut élever nos âmes à la hauteur des dangers que nous courons, il faut faire table rase de toutes les rengaines et de toutes les rocamboles relatives à la reprise de la vie économique, il faut que la France toute entière se dresse enfin frémissante en face de l'ennemi, et que d'un élan irrésistible trois ou quatre millions de baïonnettes françaises fassent la trouée où elle doit être faite. les Boches ne peuvent pas résister à cette attaque si elle est bien conduite, et lorsqu'ils seront battus, nos affaires s'arrangeront toutes seules.

Si nos hommes politiques ne se sentent pas de taille à accomplir cet acte de libération, qu'ils se hâtent de passer la main : le risque reste trop effrayant, si nous ne faisons rien, et les responsabilités seraient terribles.

JEAN DIAVOL.

La Résistance allemande

Avec l'esprit de méthode qui les caractérise, nos ennemis ont, au cours de la guerre, préparé leur politique d'après-guerre.

Il est vrai de dire que cette politique a évolué avec les différentes phases de la guerre.

Au début, lorsque les Allemands croyaient encore à une campagne courte et rapidement victorieuse, ils ont compté sur la puissance de leurs établissements industriels restés intacts pour couvrir de produits manufacturés les régions dévastées par la guerre. Ils espéraient par ce moyen déverser le trop-plein de leur production accumulée avant même l'ouverture des hostilités et augmentée au cours de la campagne avec les matières premières et le matériel ravis aux régions occupées.

Ils auraient pu ainsi rétablir rapidement le cours de leur change et faire entrer chez eux une masse de numéraire suffisante pour donner une nouvelle impulsion aux industriels dont la guerre avait ralenti ou arrêté le développement.

La perspective d'une guerre courte ayant dû être abandonnée au cours de l'année 1915, nos ennemis ont immédiatement modifié leurs dispositions. Il n'était plus possible, avec le blocus qui empêchait l'arrivée des matières exotiques, de produire d'une manière intensive.

D'autre part, la consommation intérieure dépassant de beaucoup la production, il fallait entamer progressivement les stocks accumulés antérieurement aux hostilités et au cours des premiers mois de guerre.

Enfin, les appels d'hommes réduisaient chaque jour la main-d'œuvre laissée à la disposition de l'Industrie et ne pemettaient plus de produire au-delà des besoins courants.

Pendant ce temps, les dépenses assumées par l'Empire allemand pour lui et pour ses alliés s'accroissaient chaque jour.

Faute d'exportation dans les pays neutres, le cours du mark s'altérait de plus en plus. Comment dans ces conditions, préparer pour le lendemain de la paix une situation dont l'industrie allemande pût s'accommoder.

Là encore nos ennemis ont fait preuve d'une justesse de vue et d'une tenacité remarquables. Comprenant que, pour sauvegarder ce qui pourrait subsister de l'Industrie allemande après la paix il convenait d'avoir une politique rigoureuse excluant toute faiblesse, dirigée exclusivement dans le sens des intérêts généraux de l'Empire, ils ont constitué une série d'organes chargés d'assurer la transition entre l'état de guerre et l'état de paix.

Un véritable Ministère dit de l' « Economie de transition » a été institué dans le but d'organiser, dès maintenant, la lutte économique pour l'après-guerre. Le premier effort du nouvel organisme s'est porté sur les alliés de l'Allemagne. Pour répondre à la coalition des puissances de l'Entente contre l'Empire allemand, il était nécessaire de constituer une coalition des puissances de l'Alliance contre les pays de l'Entente.

C'est de cette idée qu'est née la conception de l'Europe moyenne ou « Mitteleuropa » qui fait un bloc unique des quatre pays aujourd'hui alliés : l'Allemagne, l'Autriche-Hongrie, la Bulgarie et la Turquie. C'est la réalisation du programme des pangermanistes qui voulaient voir s'ouvrir la route directe de Hambourg au Golfe Persique par Constantinople.

Aujourd'hui la conception du Mitteleurope est debout. L'objectif de l'Empire allemand est atteint, au moins en principe sinon en fait.

Il est cependant à présumer que l'accord aujourd'hui conclu ne sera jamais que théorique en raison de l'opposition d'intérêts qui existe entre les agrariens allemands et les producteurs de blé de la Hongrie, entre les manufacturiers de l'Allemagne et ceux de l'Autriche, entre les Bulgares et les Turcs qui entendent avoir chacun une politique nationale et chez lesquels subsiste une haine de race que l'alliance constituée pour faire face au péril commun n'a pu atténuer.

Il n'est pas douteux, cependant, que si l'Allemagne parvient à constituer un zollverein ou union douanière avec ses alliés actuels et si ces quatre pays se mettent d'accord pour avoir une politique économique commune s'inspirant d'un principe de solidarité, ils seront armés pour résister à la coalition économique des pays de l'Entente dont les principes ont été posés par la Conférence Economique des Gouvernements alliés du mois de juin 1916.

L'Allemagne étant, parmi les pays de l'Alliance, le plus puissant et le mieux organisé, a entendu s'attribuer une part privilégiée dans l'organisation du Mitteleuropa. Mais elle a compris que, pour atteindre son but elle devait, au lendemain de la guerre, être en état d'imposer ses vues à ses co-belligérants. Or, il lui était nécessaire pour cela de disposer d'une force économique dont elle pourrait jouer vis-à-vis des pays qui, comme la Bulgarie et la Turquie, seront, pendant une longue période, dépourvus de tous moyens de produire même les choses les plus indispensables.

Les services de l'économie de transition ont donc dès maintenant établi un ensemble de règles minutieuses de nature à prolonger la résistance économique de l'Allemagne et à lui permettre de se retrouver en état de produire dès que les hostilités auront pris fin.

Toutes les mesures nécessaires sont prises pour constituer des stocks de matières premières dans les pays étrangers. En République Argentine et au Chili, notamment, des quantités considérables de laines, de cuivre et d'engrais ont été achetées et sont dès maintenant chargées sur les navires allemands ancrés dans les ports argentins et chiliens. Ces navires sont prêts à prendre la mer dès que celle-ci sera redevenue libre.

Les tontes de laines argentines des années 1915 et 1916 ont été achetées par l'Allemagne. La tonte de 1915 a même été revendue avec bénéfice en raison de l'élévation des cours. Celle de 1916 reste encore la propriété de l'Allemagne.

De semblables mesures avaient été prises aux Etats-Unis pour ravitailler l'Allemagne en blé et en cuivre. A l'exception des navires allemands qui ont pu se réfugier dans les ports mexicains, les cargaisons préparées ont été confisquées par les Etats-Unis lors de l'entrée de cette puissance dans le conflit européen aux côtés des alliés.

A l'intérieur, une réglementation rigoureuse de tout ce que produit et consomme le pays a été édictée. Les consommations sont réduites au minimum de manière à constituer des stocks de matières premières indigènes. La construction de la flotte commerciale a été poussée avec une activité débordante de manière à pouvoir, au lendemain de la guerre, couvrir les mers de bâtiments allemands et faire état du manque de fret pour renouer les relations commerciales d'abord avec les neutres puis avec les pays de l'Entente. Des établissements industriels considérables ont été créés, notamment dans l'industrie textile, avec le matériel et les machines enlevés en Belgique, dans les départements du Nord de la France et en Pologne.

L'Allemagne compte par ce moyen obliger les habitants des pays dévastés à recourir à elle pour la production des fils et des tissus dont ils auront besoin.

Le problème de la démobilisation a été pareillement envisagé. Le principe de la démobilisation par classes des hommes appelés aux armées a été écarté : les hommes seront rendus à l'industrie, au commerce et à la banque, non d'après leur âge, mais d'après le degré d'utilisation qu'ils présentent pour l'activité nationale.

Enfin, les Allemands entendent bien reprendre à la fin de la guerre, en les développant encore s'il est possible, les ententes entre producteurs, c'est-à-dire faire usage des cartels et des trusts.

Dès maintenant, le Gouvernement impérial a indiqué aux syndicats patronaux la voie dans laquelle ceux-ci doivent impérativement entrer.

C'est même par une entente entre l'Etat et les producteurs que le Gouvernement allemand espère trouver le moyen de faire face aux charges financières énorme qu'il aura à assumer.

Etant donné que le défaut de matières premières entrainera nécessairement un contingentement à l'égard des industries, l'Etat allemand estime qu'il pourra imposer aux industriels auxquels il fournira des matières, un prix de vente détermine comprenant le coût de production augmenté du bénéfice normal *et une* taxe qui devra être versée par le Syndicat des fabricants.

Pour que cette taxe pèse le moins lourdement possible sur le consommateur, l'Etat s'efforcera de développer dans chaque industrie les procédés techniques les plus perfectionnés, de manière à abaisser le coût de production. Il espère retirer de cette combinaison un double avantage, d'abord une amélioration de la technique industrielle et une diminution des prix, puis un prélèvement au profit de l'Etat sur chaque objet fabriqué ou mis en vente.

Cet exposé sommaire de la politique économique allemande pour l'après-guerre indique avec quelle attention nos ennemis envisagent le problème redoutable qui se posera pour eux à la cessation des hostilités. *Le même problème se posera pour nous.* On peut même dire qu'il se posera dans des conditions plus difficiles car nous aurons à reconstituer les régions dévastées par l'ennemi et à faire face, avec un tonnage réduit par la guerre sous-marine, au ravitaillement de nos industries. Il faut ajouter aussi que nos Syndicats de producteurs ne sont pas organisés comme l'étaient les Syndicats allemands et paraissent peu enclins à des ententes qui, lorsqu'elles sont bien comprises, ont cependant pour effet d'abaisser le coût de production.

Nous aurons, il est vrai, constitué au cours de la guerre des usines puissantes. Mais elles ne seront pas immédiatement utilisables pour les œuvres de paix et il faudra transformer leur fabrication et leur créer des débouchés.

Il y a là tout un ensemble de problèmes dont on ne saurait méconnaître la gravité et sur lesquels il importe que l'attention des pouvoirs publics se porte sans tarder.

GASTON DE GUISÉ.

Pèlerinage de Guerre

Je viens de le faire ce pèlerinage de guerre qui est à la portée des Parisiens : j'ai visité les champs de la bataille de l'Ourcq et je suis encore sous l'impression troublante de l'inoubliable vision de guerre que représente l'immortel plateau de Barcy à Chambry. Il n'y a rien qui puisse mieux nous éclairer sur les dangers que nous avons courus, et sur l'étendue des sacrifices qu'il faut savoir faire à la Patrie, si nous voulons vaincre : c'est une merveilleuse leçon d'énergie et de patriotisme et nous demandons instamment que la visite de ces champs de bataille soit favorisée par des mesures spéciales : les députés de Seine-et-Marne sont tout indiqués pour faire les démarches nécessaires à ce suiet.

J. D.

Les Journaux du Front

Le *Tord-Boyau* journal du front (secteur postal 140 — 6 francs par an) publie toujours d'amusants numéros, destinés à chasser le cafard : Voici d'après lui, ce qui nous paraitra le plus dur, après

Après

CE QUI NOUS PARAITRA LE PLUS DUR

D'affranchir nos lettres,
De payer nos pompes (ribouis),
D'aller au café pour téléphoner,
De choisir des étoffes pour s'habiller,
De dire « vous » au monde,
De mettre de l'eau dans le pinard,
De ne pas crier : « au rab ! »
De faire attention à la vaisselle,
De ne pas sculpter son nom sur la table,
De devenir R. A. T. ou père de cinq enfants,
De penser au lendemain,
D'être obligé de faire des projets,
De payer dans l'autobus,
De voir des vues de la guerre au ciné,
D'entendre parler des héros,
D'être toujours « reconnu » par son toubib,
De ne pas pouvoir se faire évacuer,
De se laver tous les jours,
D'être victime d'un accident,
De ne plus aller en perme,
D'être obligé de s'asseoir aux feuillées,
De ne pas fumer une vieille pipe le soir dans sa paille,
D'être obligé de reconnaître que sa femme était plus débrouillarde que vous ne l'aviez cru,
D'envoyer des colis,
Et de ne plus recevoir le **Tord-Boyau**...

LE BONHOMME GRIS-SALE.

Le Gérant : Louis COSSON

Imprimerie de la Bourse de Commerce (G. BUREAU)
35, Rue Jean-Jacques-Rousseau, Paris

N° 16 — Prix du Numéro : 10 Centimes — Septembre-Octobre 1917

RATAPLAN

JOURNAL D'AVANT-GARDE

Organe de la Renaissance et de l'Unité Nationales

PARAISSANT MENSUELLEMENT

ADMINISTRATION :
35, Rue Jean-Jacques-Rousseau

Directeur-Fondateur
Jean DIAVOL

ADMINISTRATION :
35, Rue Jean-Jacques-Rousseau

La collection des numéros de "RATAPLAN" est visible au Musée de la Guerre, si patriotiquement organisé par M. et Mme Henri Leblanc, 6, avenue Malakoff.

Lire plus loin, l'article de Gaston de GUISE

Les Vérités de "Rataplan"

Il nous faut la Victoire, la Victoire complète, c'est entendu ; mais les années passent les unes après les autres, et nous n'apercevons encore que le bout de son nez dans le lointain. C'est qu'une Victoire de cette taille ne se donne pas à ceux qui se contentent de la désirer et de l'appeler : la gaillarde ne se laissera conquérir que par ceux qui auront assez d'audace et d'énergie pour la prendre de force.

L'audace et l'énergie, tout est là ! Or, des belles énergies possibles chez nous, combien ont déjà fondu dans les creusets de la politique et des profits de guerre ! S'il existe vraiment un moyen de les raviver, et il n'est que temps, ce ne peut-être qu'en disant la vérité sur la guerre, et c'est précisément le but que c'est proposé Rataplan, depuis sa création, Malheureusement les vérités de Rataplan sont désagréables à trop de gens et ne trouvent pas d'écho. Tant pis ! nous continuons, pour la France !

La grande découverte de « Rataplan », celle qu'on ne lui pardonne pas, ce fut de s'apercevoir un jour que nous avons en France dix millions de citoyens, parfaitement valides et aptes à faire campagne, dont deux ou trois millions a peine combattent pour la patrie, tandis que tous les autres font des affaires ou de l'embuscade. Et « Rataplan » a osé déclarer que si c'était le contraire, si nous avions huit millions de combattants et seulement deux millions d'hommes d'affaires, nous aurions beaucoup plus de chances d'aller jusqu'au Rhin et peut-être plus loin. Si j'avais les pouvoirs d'un Kerensky, je sais bien comment j'utiliserais ma découverte pour en finir avec les Boches, mais dans les heures graves que nous traversons, je ne puis que la soumettre respectueusement à la Direction de la guerre.

La direction de la guerre ! Ah ! les terribles mots dans les circonstances actuelles ! C'est en eux seuls, en effet, que réside tout le secret de la Victoire, et il nous faut la Victoire, ne l'oublions pas !

Nous entendons tous les jours les hommes politiques s'écrier qu'il n'y a pas de gouvernement : qu'est-ce que cela peut bien nous faire, si nous étions certain qu'il y a une direction de la guerre : il n'y a que cela qui compte, c'est la seule question du jour, et la France qui souffre, la France qui saigne, attend anxieusement ne la Direction de la guerre des manifestations plus suivies et plus efficaces : quel beau sujet a développer, si nous n'apercevions pas dans l'ombre les grands ciseaux qui nous guettent !

Jamais nous n'aurons assez d'admiration, d'enthousiasme, et de reconnaissance pour les officiers et soldats qui esistent depuis trois ans à la ruée allemande, et qui ont démontré tant de fois leur supériorité morale et militaire sur les Boches : Mais la France a le droit incontestable de savoir ce qu'on fait du sang de ses enfants et elle doit avoir la certitude que pour conduire tous ces braves à la Victoire, nous avons une organisation, des plans de guerre, une direction enfin qui doit nous mener d'une façon certaine vers le but nécessaire : C'est cette certitude que nous réclamons des hommes politiques qui sont les maîtres de l'heure, s'ils veulent un jour se faire pardonner cette maîtrise

L'insuffisance de nos moyens d'action est manifeste et le bombardement de Reims, pour n'en citer qu'un exemple, pose de terribles points d'interrogation pour tous ceux qui se demandent ce que nous faisions de nos avions et de nos sapeurs.

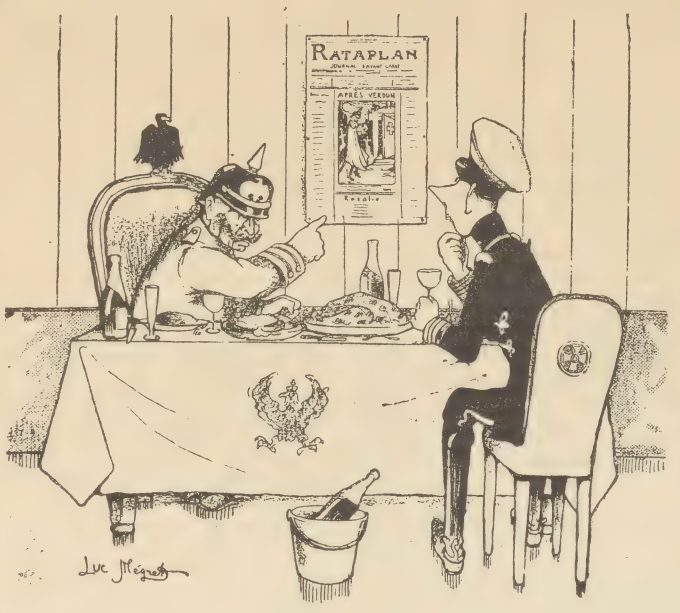
Si nous voulons en sortir, de cette abominable guerre, il nous faut dans tous les domaines, aussi bien diplomatiques que militaires, déployer de formidables actes d'énergie, savoir prendre les initiatives hardies, déclancher les grands coups d'audace qui caractérisent les plans de guerre largement conçus, et dont seule l'apparition sera le prélude de la Victoire. Nous n'avons pas encore la sensation du chef qui nous donnera tout cela, et en présence d'incidents comme ceux de "Stockholm", du plébiciste d'Alsace-Lorraine, du "Bonnet rouge", et d'autres encore on se prend hélas ! à douter de bien des choses : et ce doute est profondément douloureux quand nos enfants se battent et meurent depuis trois ans pour reconquérir l'Alsace-Lorraine et libérer le monde !

Il est cependant nécessaire, il est indispensable que la France continue à jouer le rôle capital dans cette guerre, afin qu'elle puisse, après les hostilités, avoir assez d'autorité pour assurer le triomphe complet du droit, de concert avec ses alliés.

Dans cette course à la Victoire, nous avons compté successivement sur les Russes, sur les Anglais, sur les Italiens, sur les Japonais et sur les Roumains : aujourd'hui les Américains nous apparaissent comme la suprême ressource : demain ce sera peut-être le tour des Chinois. Mais si nous comptions un peu plus sur nous-mêmes, cela vaudrait beaucoup mieux à tous les points de vue et c'est du reste indispensable si nous voulons que la guerre ait un terme : car ce terme ne se trouvera que sur notre front.

Ce qui malheureusement n'est pas encore compris chez nous, c'est la position même de la guerre, c'est ce fait capital que nous ne pouvons pas traiter avec nos ennemis et qu'il nous faut les écraser ; cette obligation comporte des efforts prodigieux dont nous ne paraissons pas avoir la moindre idée, et c'est la seule cause de la prolongation indéfinie de la guerre.

Ne perdons jamais de vue ni la mentalité de nos ennemis ni leurs moyens d'action ; ces ennemis sont ceux qui ont osé



LE KAISER. — Vois-tu, ce qui dérange toutes mes combinaisons en France, c'est l'apparition de ce "RATAPLAN". Si jamais celui-là prend la direction de la guerre, nous n'aurons plus qu'à filer.

Les Poilus de la République

Chanson de Guerre

Il faut les voir dans la bataille
Bravant la mort et la mitraille
Rataplan, rataplan, plan, plan !
Tous ces soldats de la Victoire
Ils reviendront couverts de gloire
Rataplan, rataplan, plan, plan !
Ah ! oui, c'est une troupe unique
Les Poilus de la République
Rataplan, rataplan, plan, plan !

Quand il aperçoit leurs capotes
Le Boche, il fait dans ses culottes
Rataplan, rataplan, plan, plan !
Boche ou cochon, v'la le numéro !
Mais le Poilu est un héros
Rataplan, rataplan, plan, plan !
Pas d'sang d'enfant sur leur tunique
Aux Poilus de la République
Rataplan, rataplan, plan, plan !

Quand le pays fut en danger
Ils étaient tous prêts à marcher
Rataplan, rataplan, plan, plan !
De suite ils ont donné leur vie
Pour le salut de la Patrie
Rataplan, rataplan, plan, plan !
Ils ne font pas de politique
Les Poilus de la République
Rataplan, rataplan, plan, plan !

imprimer dans un de leurs grands journaux, le *Deutsche Tageszeitung*, la phrase suivante :

« Nous devons garder la terre que nous avons acquise les armes à la main.. *Væ Victis !* C'est le droit allemand, primordial et raisonnable, d'augmenter ses biens aux dépens du vaincu. »

Toute l'Allemagne est derrière cette citation, et vous voudriez traiter avec de pareils brigands ! Allons donc ! Pour venir à bout des Boches, il n'y a pas deux méthodes, il faut les rouer de coups, il faut semer la terreur dans leurs villes et dans leurs campagnes, il faut les écraser jusqu'à ce qu'ils demandent grâce : tout autre procédé nous conduirait infailliblement à la paix misérable et désastreuse.

Mais les Boches sont encore armés jusqu'aux dents, et ils peuvent tenir longtemps si nous n'employons pas d'autres moyens d'action. Ils savent qu'ile ne peuvent plus vaincre, mais ils ne doutent pas un seul instant de pouvoir nous amener à causer et à traiter, grâce à leurs conquêtes et à leurs espérances sur le front oriental.

C'est là qu'est le danger, et il est très grave, car les Boches feront tous les sacrifices, même celui de l'Alsace-Lorraine, même celui des Hollenzollern pour nous amener à la conversation avant de risquer d'être battus définitivement. C'est pourquoi nous estimons que certaines paroles du président Wilson ont peut-être été imprudentes. Si nous causons avec nos ennemis, avant de les avoir battus et châtiés, nous courons les pires aventures.

Mais pour battre les Boches, il reste un effort formidable à tenter : il n'est pas heureusement au-dessus des moyens de la France immortelle et de ses alliés.

Il suffit en ce qui nous concerne de voir les choses comme elles sont, et de se décider à prendre enfin la mentalité de guerre si souvent définie par « Rataplan » : il faut cesser de ne penser qu'aux profits de la guerre, et ce sera là le plus dur, il faut renoncer aux douceurs de l'arrière, il faut prendre les mesures nécessaires pour que nos généraux et nos soldats puissent enfin faire la trouée, il faut trouver des hommes, et pour cela il faut des mesures révolutionnaires.

La victoire ne peut plus aujourd'hui s'obtenir qu'à coups d'hommes, à coups de canons et à coups d'avions : notre artillerie va être à la hauteur de sa mission, mais nous n'avons ni les hommes, ni les avions nécessaires pour l'offensive qui décidera de la victoire.

Si nous voulons essayer de terminer la guerre d'ici quelques années, et de la terminer par la défaite complète, irrémédiable des armées prussiennes, il n'y a pas une minute à perdre : il faut élever nos âmes à la hauteur des dangers que nous courons, il faut faire table rase de toutes les rengaines et de toutes les rocamboles relatives à la reprise de la vie économique, il faut que la France toute entière se dresse enfin frémissante en face de l'ennemi, et que d'un élan irrésistible trois ou quatre millions de baïonnettes françaises fassent la trouée où elle doit être faite : les Boches ne peuvent pas résister à cette attaque si elle est bien conduite, et lorsqu'ils seront battus, nos affaires s'arrangeront toutes seules.

Si nos hommes politiques ne se sentent pas de taille à accomplir cet acte de libération, qu'ils se hâtent de passer la main : le risque reste trop effrayant, si nous ne faisons rien, et les responsabilités seraient terribles.

JEAN DIAVOL.

La Résistance allemande

Avec l'esprit de méthode qui les caractérise, nos ennemis ont, au cours de la guerre, préparé leur politique d'après-guerre.

Il est vrai de dire que cette politique a évolué avec les différentes phases de la guerre.

Au début, lorsque les Allemands croyaient encore à une campagne courte et rapidement victorieuse, ils ont compté sur la puissance de leurs établissements industriels restés intacts pour couvrir de produits manufacturés les régions dévastées par la guerre. Ils espéraient par ce moyen déverser le trop-plein de leur production accumulée avant même l'ouverture des hostilités et augmentée au cours de la campagne avec les matières premières et le matériel ravis aux régions occupées.

Ils auraient pu ainsi rétablir rapidement le cours de leur change et faire entrer chez eux une masse de numéraire suffisante pour donner une nouvelle impulsion aux industriels dont la guerre avait ralenti ou arrêté le développement.

La perspective d'une guerre courte ayant dû être abandonnée au cours de l'année 1915, nos ennemis ont immédiatement modifié leurs dispositions. Il n'était plus possible, avec le blocus qui empêchait l'arrivée des matières exotiques, de produire d'une manière intensive.

D'autre part, la consommation intérieure dépassant de beaucoup la production, il fallait entamer progressivement les stocks accumulés antérieurement aux hostilités et au cours des premiers mois de guerre.

Enfin, les appels d'hommes réduisaient chaque jour la main-d'œuvre laissée à la disposition de l'Industrie et ne pemettaient plus de produire au-delà des besoins courants.

Pendant ce temps, les dépenses assumées par l'Empire allemand pour lui et pour ses alliés s'accroissaient chaque jour.

Faute d'exportation dans les pays neutres, le cours du mark s'altérait de plus en plus. Comment dans ces conditions, préparer pour le lendemain de la paix une situation dont l'industrie allemande pût s'accommoder.

Là encore nos ennemis ont fait preuve d'une justesse de vue et d'une tenacité remarquables. Comprenant que, pour sauvegarder ce qui pourrait subsister de l'Industrie allemande après la paix il convenait d'avoir une politique rigoureuse excluant toute faiblesse, dirigée exclusivement dans le sens des intérêts généraux de l'Empire, ils ont constitué une série d'organes chargés d'assurer la transition entre l'état de guerre et l'état de paix.

Un véritable Ministère dit de l' « Economie de transition » a été institué dans le but d'organiser, dès maintenant, la lutte économique pour l'après-guerre. Le premier effort du nouvel organisme s'est porté sur les alliés de l'Allemagne. Pour répondre à la coalition des puissances de l'Entente contre l'Empire allemand, il était nécessaire de constituer une coalition des puissances de l'Alliance contre les pays de l'Entente.

C'est de cette idée qu'est née la conception de l'Europe moyenne ou « Mitteleuropa » qui fait un bloc unique des quatre pays aujourd'hui alliés : l'Allemagne, l'Autriche-Hongrie, la Bulgarie et la Turquie. C'est la réalisation du programme des pangermanistes qui voulaient voir s'ouvrir la route directe de Hambourg au Golfe Persique par Constantinople.

Aujourd'hui la conception du Mitteleurope est debout. L'objectif de l'Empire allemand est atteint, au moins en principe sinon en fait.

Il est cependant à présumer que l'accord aujourd'hui conclu ne sera jamais que théorique en raison de l'opposition d'intérêts qui existe entre les agrariens allemands et les producteurs de blé de la Hongrie, entre les manufacturiers de l'Allemagne et ceux de l'Autriche, entre les Bulgares et les Turcs qui entendent avoir chacun une politique nationale et chez lesquels subsiste une haine de race que l'alliance constituée pour faire face au péril commun n'a pu atténuer.

Il n'est pas douteux, cependant, que si l'Allemagne parvient à constituer un zollverein ou union douanière avec ses alliés actuels et si ces quatre pays se mettent d'accord pour avoir une politique économique commune s'inspirant d'un principe de solidarité, ils seront armés pour résister à la coalition économique des pays de l'Entente dont les principes ont été posés par la Conférence Economique des Gouvernements alliés du mois de juin 1916.

L'Allemagne étant, parmi les pays de l'Alliance, le plus puissant et le mieux organisé, a entendu s'attribuer une part privilégiée dans l'organisation du Mitteleuropa. Mais elle a compris que, pour atteindre son but elle devait, au lendemain de la guerre, être en étaf d'imposer ses vues à ses co-belligérants. Or, il lui était nécessaire pour cela de disposer d'une force économique dont elle pourrait jouer vis-à-vis des pays qui, comme la Bulgarie et la Turquie, seront, pendant une longue période, dépourvus de tous moyens de produire même les choses les plus indispensables.

Les services de l'économie de transition ont donc dès maintenant établi un ensemble de règles minutieuses de nature à prolonger la résistance économique de l'Allemagne et à lui permettre de se retrouver en état de produire dès que les hostilités auront pris fin.

Toutes les mesures nécessaires sont prises pour constituer des stocks de matières premières dans les pays étrangers. En République Argentine et au Chili, notamment, des quantités considérables de laines, de cuivre et d'engrais ont été achetées et sont dès maintenant chargées sur les navires allemands ancrés dans les ports argentins et chiliens. Ces navires sont prêts à prendre la mer dès que celle-ci sera redevenue libre.

Les tontes de laines argentines des années 1915 et 1916 ont été achetées par l'Allemagne. La tonte de 1915 a même été revendue avec bénéfice en raison de l'élévation des cours. Celle de 1916 reste encore la propriété de l'Allemagne.

De semblables mesures avaient été prises aux Etats-Unis pour ravitailler l'Allemagne en blé et en cuivre. A l'exception des navires allemands qui ont pu se réfugier dans les ports mexicains, les cargaisons préparées ont été confisquées par les Etats-Unis lors de l'entrée de cette puissance dans le conflit européen aux côtés des alliés.

A l'intérieur, une réglementation rigoureuse de tout ce que produit et consomme le pays a été édictée. Les consommations sont réduites au minimum de manière à constituer des stocks de matières premières indigènes. La construction de la flotte commerciale a été poussée avec une activité débordante de manière à pouvoir, au lendemain de la guerre, couvrir les mers de bâtiments allemands et faire état du manque de fret pour renouer les relations commerciales d'abord avec les neutres puis avec les pays de l'Entente. Des établissements industriels considérables ont été créés, notamment dans l'industrie textile, avec le matériel et les machines enlevés en Belgique, dans les départements du Nord de la France et en Pologne.

L'Allemagne compte par ce moyen obliger les habitants des pays dévastés à recourir à elle pour la production des fils et des tissus dont ils auront besoin.

Le problème de la démobilisation a été pareillement envisagé. Le principe de la démobilisation par classes des hommes appelés aux armées a été écarté : les hommes seront rendus à l'industrie, au commerce et à la banque, non d'après leur âge, mais d'après le degré d'utilisation qu'ils présentent pour l'activité nationale.

Enfin, les Allemands entendent bien reprendre à la fin de la guerre, en les développant encore s'il est possible, les ententes entre producteurs, c'est-à-dire faire usage des cartels et des trusts.

Dès maintenant, le Gouvernement impérial a indiqué aux syndicats patronaux la voie dans laquelle ceux-ci doivent impérativement entrer.

C'est même par une entente entre l'Etat et les producteurs que le Gouvernement allemand espère trouver le moyen de faire face aux charges financières énormes qu'il aura à assumer.

Etant donné que le défaut de matières premières entraînera nécessairement un contingentement à l'égard des industries, l'Etat allemand estime qu'il pourra imposer aux industriels auxquels il fournira des matières, un prix de vente déterminé comprenant le coût de production augmenté du bénéfice normal *et une* taxe qui devra être versée par le Syndicat des fabricants.

Pour que cette taxe pèse le moins lourdement possible sur le consommateur, l'Etat s'efforcera de développer dans chaque industrie les procédés techniques les plus perfectionnés, de manière à abaisser le coût de production. Il espère retirer de cette combinaison un double avantage, d'abord une amélioration de la technique industrielle et une diminution des prix, puis un prélèvement au profit de l'Etat sur chaque objet fabriqué ou mis en vente.

Cet exposé sommaire de la politique économique allemande pour l'après-guerre indique avec quelle attention nos ennemis envisagent le problème redoutable qui se posera pour eux à la cessation des hostilités. *Le même problème se posera pour nous.* On peut même dire qu'il se posera dans des conditions plus difficiles car nous aurons à reconstituer les régions dévastées par l'ennemi et à faire face, avec un tonnage réduit par la guerre sous-marine, au ravitaillement de nos industries. Il faut ajouter aussi que nos Syndicats de producteurs ne sont pas organisés comme l'étaient les Syndicats allemands et paraissent peu enclins à des ententes qui, lorsqu'elles sont bien comprises, ont cependant pour effet d'abaisser le coût de production.

Nous aurons, il est vrai, constitué au cours de la guerre des usines puissantes. Mais elles ne seront pas immédiatement utilisables pour les œuvres de paix et il faudra transformer leur fabrication et leur créer des débouchés.

Il y a là tout un ensemble de problèmes dont on ne saurait méconnaître la gravité et sur lesquels il importe que l'attention des pouvoirs publics se porte sans tarder.

GASTON DE GUISE.

Pèlerinage de Guerre

Je viens de le faire ce pèlerinage de guerre qui est à la portée des Parisiens : j'ai visité les champs de la bataille de l'Ourcq et je suis encore sous l'impression troublante de l'inoubliable vision de guerre que représente l'immortel plateau de Barcy à Chambry. Il n'y a rien qui puisse mieux nous éclairer sur les dangers que nous avons courus, et sur l'étendue des sacrifices qu'il faut savoir faire à la Patrie, si nous voulons vaincre : c'est une merveilleuse leçon d'énergie et de patriotisme et nous demandons instamment que la visite de ces champs de bataille soit favorisée par des mesures spéciales : les députés de Seine-et-Marne sont tout indiqués pour faire les démarches nécessaires à ce sujet.

J. D.

Les Journaux du Front

Le *Tord-Boyau* journal du front (secteur postal 140 — 6 francs par an) publie toujours d'amusants numéros, destinés à chasser le cafard : Voici d après lui, ce qui nous paraitra le plus dur, après :

Après

CE QUI NOUS PARAITRA LE PLUS DUR

D'affranchir nos lettres,
De payer nos pompes (ribouis),
D'aller au café pour téléphoner,
De choisir des étoffes pour s'habiller,
De dire « vous » au monde,
De mettre de l'eau dans le pinard,
De ne pas crier : « au rab ! »
De faire attention à la vaisselle,
De ne pas sculpter son nom sur la table,
De devenir R. A. T. ou père de cinq enfants,
De penser au lendemain,
D'être obligé de faire des projets,
De payer dans l'autobus,
De voir des vues de la guerre au ciné,
D'entendre parler des héros,
D'être toujours « reconnu » par son toubib,
De ne pas pouvoir se faire évacuer,
De se laver tous les jours,
D'être victime d'un accident,
De ne plus aller en perme,
D'être obligé de s'asseoir aux feuillées,
De ne pas fumer une vieille pipe le soir dans sa paille,
D'être obligé de reconnaître que sa femme était plus débrouillarde que vous ne l'aviez cru,
D'envoyer des colis,
Et de ne plus recevoir le **Tord-Boyau**...

LE BONHOMME GRIS-SALE.

Le Gérant : Louis COSSON

Imprimerie de la Bourse du Commerce (G. BUREAU)
35, Rue Jean-Jacques-Rousseau, Paris

N° 17 — Prix du Numéro 10 Centimes — Novembre-Décembre 1917

RATAPLAN

JOURNAL D'AVANT-GARDE

Organe de la Renaissance et de l'Unité Nationales

PARAISSANT MENSUELLEMENT

ADMINISTRATION : 35, Rue Jean-Jacques-Rousseau | Directeur-Fondateur Jean DIAVOL | ADMINISTRATION 35, Rue Jean-Jacques-Rousseau

UN SEUL BUT DE GUERRE

Vaincre !

O France, ô mon pays, tu es un peuple trop généreux pour apprendre jamais à faire la guerre, et après trois années d'une effroyable lutte dont la direction ne nous a pas donné ce que nous espérions, mais au cours desquelles nos merveilleux soldats ont cependant sauvé la France de l'invasion totale, des heures graves et douloureuses sont encore à envisager, puisque nous ne savons pas comment nous sortirons de cette sombre aventure.

Nous savons seulement que dans certains milieux on discute la possibilité de clore la guerre par de simples actions politiques : par suite, tous les Français qui, comme moi, étaient déjà soldats en 1870 ont, en présence de pareilles éventualités, le cœur serré d'une inexprimable angoisse, en songeant à ce que pourrait être une paix qui ne serait pas basée sur la victoire.

Hélas! oui, en 1870, nous avions déjà vu, sauf la guerre sous-marine, les mêmes horreurs et les mêmes crimes commis par les Boches : l'Allemagne s'était déjà mise au ban de la civilisation par l'assassinat des femmes, des enfants et des vieillards. Et cependant, quelques années après, les Boches étaient nos amis, nous leur serrions les mains, et nos grands hommes recherchaient l'amitié d'un Kaiser! Mais, si le retour de pareilles hontes était possible, c'est que nous serions devenus des misérables, et tous nos héros, tous nos innombrables morts tombés pour nous défendre se lèveraient de leurs tranchées pour crier anathème sur nous! Nous ne pourrions plus vivre!

Cependant des symptômes irréfragables démontrent que la troupe politique, qui nous a donné toute la mesure de sa valeur, et à laquelle nous soumettons si bêtement nos destinées, causerait volontiers de la paix, si nos ennemis consentaient à certaines concessions : c'est contre cet état d'esprit que tous les Français doivent se lever comme un seul homme : si nous causons avec les Boches, avant de les avoir battus et châtiés, nous sommes perdus! Pas de paix, surtout pas de conversation, avant la victoire : c'est la seule formule du véritable patriotisme. Nous ne devons avoir qu'un seul but de guerre, vaincre!

Mais, voilà! C'est que la victoire nécessite encore de notre part des efforts prodigieux et des sacrifices dont nous ne paraissons pas avoir la moindre idée : nous travaillons tranquillement à la reprise économique, quand tout reste encore à faire pour la reprise des territoires envahis. Le monde politique n'a pas le moindre sens de la guerre : il n'a que le sens des élections et des électeurs à ménager et à protéger : comment voulez-vous vaincre dans de pareilles conditions!

Et cependant il faut vaincre !

L'erreur de la France a été de considérer la victoire comme acquise, dès la bataille de la Marne, et toutes les choses invraisemblables auxquelles nous avons assisté sur la scène politique ont achevé de nous enliser dans une situation dont nous ne pourrons sortir que par un acte d'énergie en trouvant des hommes, des hommes sans coiffure rouge, décidés à vaincre et à suivre un plan de guerre.

Au milieu de nos appréhensions, nous avons eu cependant un tressaillement d'espérance : ce fut au commencement d'octobre, lorsqu'après un raid d'avions boches sur Londres, le ministre Lloyd Georges se trouva brusquement en présence des cadavres déchiquetés des femmes et des enfants retirés des décombres : « Ah ! les misérables s'écria-t-il : nous porterons l'Enfer chez eux, et ce sera bientôt ! »

A la bonne heure, Monsieur le Ministre, voila qui est parlé, et *Rataplan* vous applaudit d'autant plus que dans son numéro de septembre, il venait justement de déclarer que pour venir à bout des Boches, il fallait les rouer de coups et semer la terreur dans leurs villes et dans leur campagnes. Quand donc apprendrons-nous qu'une ville allemande a été entièrement incendiée et détruite par nos armées de l'air ? Ce sont les seules représailles qui peuvent émouvoir l'ennemi ; nous espérons que Lloyd Georges va s'en souvenir.

Nous ne voulons pas voir les choses comme elles sont, et nous faisons comme l'autruche : il est cependant évident que les Boches peuvent tenir longtemps encore contre tous les alliés, y compris les Américains · par conséquent la nécessité de vaincre, et de vaincre rapidement, apparaît de plus en plus lumineuse, comme le phare bienfaisant apparaît aux navigateurs en danger. Mais pour vaincre, il faut faire autre chose que de discuter et de se regarder le nombril !

Rataplan a déja dit bien souvent que nous avons en France dix millions de citoyens, parfaitement valides, et aptes à faire campagne : nous regorgeons, sur tout le territoire, d'hommes inoccupés et inutiles à la défense : donc, nous ne donnons pas un effort militaire proportionné à nos moyens, donc, nous ne donnons pas, à beaucoup prés, notre effort maximum et c'est là seulement qu'il faut chercher les causes de la prolongation indéfinie de la guerre : nous restons de grands coupables envers la patrie, et nous courons peut-être à de graves désillusions !

Ce n'est qu'au jour où nous nous déciderons à prendre la véritable mentalité de guerre, au jour où tout le monde servira efficacement son pays, au jour où nous aurons des effectifs suffisants, que nous serons en mesure de préparer la grande offensive nécessaire sur notre front et qu'alors apparaîtra au dessus de nos armées le signal flamboyant de la Victoire : ce jour arrivera-t-il jamais ? Cela ne dépend que de nous, puisque nous avons les premiers soldats du monde et que la solution de la guerre se trouve sur notre front.

JEAN DIAVOL.

Note d'Histoire contemporaine

« Mais ce qui doit être enfin d'une aveuglante clarté pour tout le monde, c'est que, de quelque façon qu'on s'y prenne, il y a un formidable balayage à faire, et qu'il n'y a point de balayage sans balai ! »

(Extrait du journal *L'Homme Enchaîné* du 28 août 1917, sous la signature de Monsieur G. Clémenceau)

Le Gérant : Louis COSSON

Imprimerie de la Bourse de Commerce (G. Bureau) 35, rue J.-J Rousseau, Paris

N° 18 — Prix du Numéro 10 Centimes — Janvier 1918

RATAPLAN

JOURNAL D'AVANT-GARDE

Organe de la Renaissance et de l'Unité Nationales

PARAISSANT MENSUELLEMENT

ADMINISTRATION :
35, Rue Jean-Jacques-Rousseau

Directeur-Fondateur
Jean DIAVOL

ADMINISTRATION :
35, Rue Jean-Jacques-Rousseau

A bas les Boches !

Ah ! oui ! à bas les Boches ! C'est notre cri de ralliement et de soulagement aux tristesses de l'heure présente : crions-le de toutes nos forces, crions-le nuit et jour, si nous voulons vaincre, et que toutes nos facultés soient sans cesse tendues vers la réalisation de cette nécessité, d'où dépend le salut de la France et de ses alliés. — A bas les Boches !

Malgré toutes ses horreurs, malgré toutes les douleurs qu'elle a fait naître, malgré nos déceptions et les épreuves qui nous attendent encore, cette guerre abominable aura eu néanmoins l'avantage de nous ouvrir les yeux sur beaucoup de choses.

D'abord la guerre nous a révélé que nous étions des forts alors que nous pensions être des faibles, à force de l'entendre dire. La Marne et Verdun suffisent à la gloire d'une nation qui ne veut pas mourir, et nos immortels poilus ont démontré victorieusement que nous aurons les Boches quand nous voudrons nous en donner la peine et y mettre le prix : c'est là le fait capital et rassurant de la situation : il justifie l'optimisme de la France.

Nous avons commis les plus lourdes fautes dans la conduite de la guerre, nous avons vu le monde politique à l'œuvre et constaté la déplorable faiblesse de toutes nos organisations : mais malgré tout cela, quelle chose précieuse pour nous et nos enfants d'être enfin éclairés complètement sur cet ignoble peuple aux cheveux jaunes, auquel nous avions eu la faiblesse et la générosité de tendre encore la main après 1870 !

Nous voyons bien maintenant que ce peuple anormal a poussé sur l'humanité comme un chancre monstrueux, provenant en ligne directe de la contamination d'Attila. Et tous ces hommes, y compris leur empereur, constituent l'amalgame le plus infâme de félonie, de cruauté, de fourberie, de sadisme, de rapacité, de corruption, d'hypocrisie et d'orgueil démoniaque. Un pareil assemblage de bêtes de proie, dont le vol et l'assassinat constituent tout l'idéal, n'a plus sa place sur notre planète à l'époque de civilisation où nous sommes arrivés : il faut les obliger à se transformer radicalement, et pour cela il faut les battre. — A bas les Boches !

Malheureusement, ce qui domine l'histoire de cette guerre, c'est la faillite du monde politique en matière de direction de guerre, de diplomatie et d'économie politique : nos parlementaires sont en mauvaise posture, et pour tous les millions que Bolo a remués dans ses mains, je ne voudrais pas être un parlementaire : on peut entrevoir en effet dans l'avenir des redditions de comptes qui seront peut-être grosses de conséquences.

Ce qui est navrant c'est de constater qu'après plus de trois années d'efforts, tout reste encore à faire, et nous attendons les hommes qui nous donneront la sensation réelle de la Victoire. La France reste prisonnière d'une troupe politique, qui n'a démontré que son impuissance, et nous faisons la guerre au petit bonheur, au jour le jour, sans qu'aucune voix autre que celle de *Rataplan* se soit jamais élevée pour réclamer un plan de guerre, et pour montrer le chemin de la Victoire : aussi les Boches ont toujours le talon sur nos plus belles provinces.

— Il crève les yeux, cependant, le chemin de la Victoire, avec des soldats comme nous en avons, les premiers soldats du monde, les soldats de la Marne, de l'Yser, de Verdun et de la Somme : mais pour vaincre, il faut se battre : or, nous ne faisons que de la politique et des discours.

Il faut dire aujourd'hui brutalement les choses : si nous continuons ainsi, nous épuiserons la France par dix années de guerre, sans arriver au résultat : se battre au lieu de discourir, tout est là ! Mais allez donc demander des mesures énergiques de Victoire à des gens qui ont peur de leur ombre, et qui n'ont même pas eu l'audace élémentaire de mettre la main au collet de traîtres avérés, comme Constantin et sa goton.

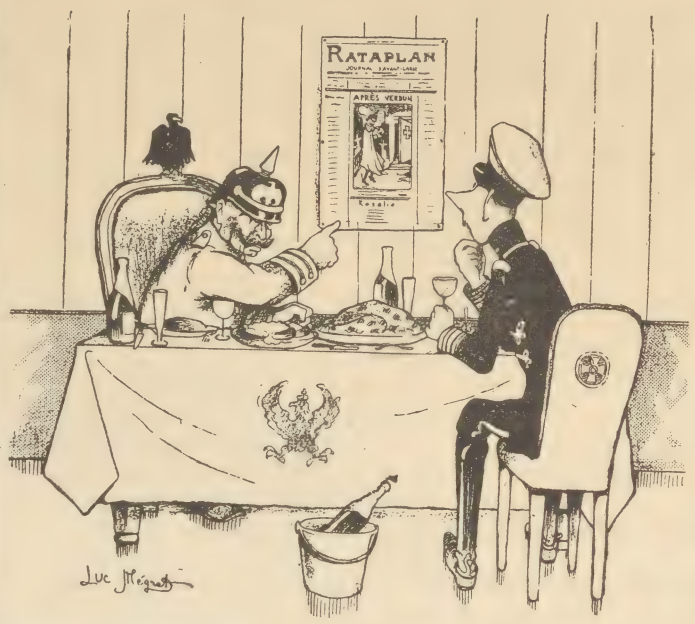
Des heures douloureuses sont donc encore à prévoir, parce que nous n'avons pas le sens de la guerre, parce que nous n'avons pas su profiter du moment de défaillance où leur échec de Verdun avait plongé nos ennemis : parce qu'enfin nous ne semblons pas comprendre que les Boches recommencent avec de nouveaux moyens une nouvelle campagne de guerre, dont les offensives prochaines ne seront que le début.

Voilà trois ans que *Rataplan* ne cesse de crier que le seul chemin de la Victoire, c'est la trouée nécessaire sur notre front, trouée qui ne peut se faire qu'avec des masses formidables de soldats. Mais pour trouver ces masses vous n'avez qu'à mettre la France tout entière en état de guerre, et à rappeler dans les unités combattantes tous les millions d'hommes valides qui grouillent inutilement sur notre territoire : donnez des hommes à nos généraux, nom de Dieu ! si vous voulez que ces généraux vous donnent la Victoire. Puisse-t-il en être temps encore !

Que chaque allié fasse donc enfin son effort militaire maximum, qui doit se traduire pour chacun d'eux par au moins six millions de combattants réels, sur le front qui lui est opposé : que l'attaque de ces divers fronts ait lieu le même jour, à la même heure, avec l'Amérique et l'Asie comme réserves générales, et alors nous n'aurons plus besoin de conférences pour chercher le secret de la Victoire : la Victoire viendra toute seule !

Mais pour cette œuvre de Victoire, il faut que, sous la pression des événements graves qui se préparent, des hommes surgissent, ayant le sens de la guerre et l'énergie nécessaire pour prendre les résolutions suprêmes ; des hommes décidés à vaincre et à commander la France ! — A bas les Boches !

Jean DIAVOL.



LE KAISER. — Ce " RATAPLAN ", commence à devenir bien gênant ; il faut dire à nos amis de Paris de lui causer sérieusement.

La Trouée

Chanson de Guerre

Casque en bataille et gris de gloire
Nos vieux poilus de la Victoire
Tout noirs de poudre, aux yeux sublimes
Vont au drapeau, qu'est sur les cimes !
C'est la trouée, c'est le salut !
Le canon tonne · Ah ! quel chahut !
Et ces éclairs, c'est Rosalie
Sonnez clairons, c'est l'hallali !

Trois millions d'hommes, nom de nom !
Avec un chef de grand renom
Ont crevé l'front, comme une trombe
Sous les avions et sous les bombes
Voici le Rhin : allons enfants
Un bain dans l'eau, au lieu de sang !
Sonnez clairons, battez tambours
Mais, nom de Dieu, voici Strasbourg !

Rien ne peut plus les arrêter
Le drapeau vole à tous clochers.
Comme s'ils allaient à la parade,
Tous les Boches font camarade !
Ah ! les beaux jours pour la Patrie !
Ils dureront toute la vie !
Nous voilà bien hors du pétrin
Sonnez clairons ! Je vois Berlin !

« RATAPLAN » ET LA GUERRE

Reproduction de notre article de FEVRIER 1916

Toujours d'actualité

Aux Armes, Citoyens !

Notre coupable indifférence dans les questions de politique et de natalité, la vie trop facile sous le ciel de notre douce patrie, la ruée des nouvelles couches vers le pouvoir et les jouissances, l'extinction des étoiles, le nihilisme universel, en un mot, tous les microbes de la veulerie du siècle, ont, en l'an 1914, amené brusquement la France au bord d'un abîme.

Grâce à ses merveilleux soldats et à leurs chefs incomparables, grâce à l'unité qu'un gouvernement de patriotes avisés a su lui conserver, la France a pu éviter la chute : mais il lui reste à gagner la victoire sur le monstre redoutable qui, depuis trop longtemps déjà, a planté ses crocs en un point douloureux de sa chair, et son optimisme démontre qu'elle ne se rend pas un compte exact de l'énormité de la tâche : elle ne peut désormais accomplir cette tâche qu'en rallumant, au souffle du plus ardent patriotisme, le magnifique foyer d'énergie intérieure qui la rend immortelle.

« Rataplan » n'est venu au monde que pour cette mission de résurrection d'énergie française, dont le programme est vaste, mais dont le but immédiat est de nous délivrer rapidement de l'étreinte des Barbares. Des millions de nos compatriotes gémissent sous la botte des Allemands, et nous crient, dans leurs appels, leur misère et leur désespoir : derrière la ligne bleue des Vosges, monte toujours jusqu'à nos cœurs fidèles la plainte encore plus touchante des anciens vaincus, et en présence de cette vision douloureuse, nous n'avons encore pu trouver comme formule d'espérance que la guerre d'usure ! Ceux qui se contentent de cette viande creuse ne sont vraiment pas difficiles.

« Rataplan » a déjà établi que cette formule pouvait être grosse de terribles désillusions, et il proclame aujourd'hui bien haut que la plus élémentaire leçon d'energie, c'est de dire d'abord la vérité, toute la vérité, au lieu de nous leurrer avec des mots et des formules, qui constituent les germes destructeurs de l'action.

La vérité, la voici, et elle défie toute contradiction : « Rataplan » a été jusqu'ici le seul à l'exprimer : mais les événements de 1916 la mettront en pleine lumière, et l'imposeront à tous.

Tant que nous nous contenterons de tenir, tant que nous n'aurons à opposer aux Boches, en dehors de notre front invulnérable, que des proclamations, des circulaires, des discours, des ligues ou des congrès, nous n'arriverons à rien si encore, on parlait là-dedans de la marche sur Berlin !

Pour vaincre, il faut autre chose, et cette autre chose, « Rataplan » l'a déjà dit et redit, nous ne pourrons pas l'avoir, tant que la France restera dans la situation actuelle, tant qu'elle n'aura pas l'énergie de comprendre que pour venir à bout des Boches, il lui faut, en appelant tous ses enfants autour d'elle, donner son maximum d'effort militaire, au lieu de s'armer pour des reprises prématurées de vie économique.

D'un côté nous avons deux ou trois millions de héros qui se font tuer à tour de rôle : de l'autre nous voyons cinq à six millions de citoyens parfaitement valides, qui pourraient faire de bons soldats ou de bons travailleurs de la défense, et qui vivent tranquillement chez eux : voilà ce qui nous empêche de vaincre !

Les premiers, nos beaux poilus, ont le visage tanné par les intempéries, le corps amaigri par les fatigues, mais les muscles à fleur de peau : leur regard d'apôtre est illuminé d'une splendide flamme d'ardeur patriotique : leurs casques en auréole, leurs capotes élimées, couleur de paradis perdu, sur lesquelles s'étalent les taches glorieuses de la boue de l'enfer des tranchées, tout cela leur donne une apparence inoubliable de personnages fantastiques et bibliques, devant lesquels on s'incline avec toute la foi de l'espérance et de la victoire.

Les autres, nos bons poilus civils, sont gras et dodus : ils ont le visage bien reposé, le regard bien calme, et chaudement enveloppés dans de vastes houppelandes, ils vont au café, au restaurant, au théâtre : ils fument de bons cigares et discutent entre deux petits verres les plans de l'état-major, sans se douter un seul instant que ce qu'il faut, pour vaincre, ce sont des soldats, et non des préparateurs civils de reprise économique.

Nous ne ferons pas à nos généraux qui ont remporté de si belles victoires sur les Boches, l'injure de supposer qu'ils ont voulu faire une trouée définitive, dans les diverses offensives qu'ils ont tentées sur notre front : ils savent sans doute mieux que moi ce que nous devons faire pour aller à Berlin : mais il est permis, même à un civil, d'exprimer ce simple avis de bon sens que, dans les circonstances où nous nous trouvons, une trouée ne peut se faire qu'avec des avalanches d'hommes, avec des armées formidables préparées spécialement dans ce but, et échelonnées de telle sorte que le mouvement d'avance soit ininterrompu : toute la question est là, et tant qu'on ne voudra pas la voir ainsi, on gagnera peut-être quelques kilomètres, mais nous ne vengerons pas nos morts : et si nous sommes encore l'année prochaine dans la même situation, comment les responsabilités s'établiront-elles ? Que les intéressés y songent !

La puissance financière et la puissance morale de nos ennemis sont atteintes, cela n'est pas douteux, mais leur puissance militaire reste formidable : il n'y a que cela qui compte pour le moment, et c'est par la force, non par l'usure, que nous avons des chances d'en venir à bout ; nous avons les premiers soldats du monde, mais nous n'en avons pas assez, puisque nous n'avons même pas pu prendre Constantinople. Pour en donner davantage au généralissime, il faut avoir l'énergie d'accepter les lourds sacrifices qui sont nécessaires.

C'est pourquoi, dans notre dernier numéro, nous avons poussé notre cri d'appel : « Aux armes, tous les hommes valides ! Debout la France ! » C'est la seule formule de la victoire rapide, c'est le seul moyen de rendre disponibles comme combattants tous les hommes de 18 à 45 ans : c'est le seul moyen de constituer une armée de trouée, à laquelle rien ne pourra résister, mais sans laquelle nous ne pourrons rien faire.

Français, la victoire est à nous : mais il faut savoir la conquérir. Toute la solution de la guerre se trouve sur notre front : ne faisons pas le jeu de l'Allemagne, en nous éternisant dans une guerre d'usure, qui aboutirait fatalement à une paix misérable : mais songeons seulement que deux ou trois millions de nos invincibles poilus suffiront pour passer sur le ventre des Allemands, et donnons-les bien vite au général en chef. Il n'y a pour cela qu'à mettre en action le cri sublime de la *Marseillaise* « Aux armes, citoyens ! »

JEAN DIAVOL.

Le Gérant : LOUIS COSSON
Imprimerie de la Bourse de Commerce (C. BUREAU), 35, rue Jean-Jacques-Rousseau, Paris.

N° 19 Prix du Numéro 10 Centimes Février 1918

RATAPLAN

JOURNAL D'AVANT-GARDE

Organe de la Renaissance et de l'Unité Nationales

PARAISSANT MENSUELLEMENT

ADMINISTRATION : 35, Rue Jean-Jacques-Rousseau | Directeur-Fondateur Jean DIAVOL | ADMINISTRATION : 35, Rue Jean-Jacques-Rousseau

LES CONDITIONS DE LA VICTOIRE, D'ABORD !

Les Conditions de la Paix ? Quand nous aurons vengé nos morts !

Rataplan continue à rester seul de son avis, et il en est fier, car les événements qui se déroulent éclairent d'un jour magnifique l'inlassable campagne que nous menons depuis 1915, pour montrer le chemin de la victoire, dans lequel, hélas! nous ne sommes pas encore entrés. La publication des numéros de guerre de *Rataplan* qui ont été distribués gratuitement à toute la presse et à tout le monde politique, constituera peut-être plus tard un réquisitoire sensationnel.

L'année 1918 a mal commencé, par des discours et des prières publiques, des discours qui constituent de regrettables invites à la conversation, avant que l'ennemi n'ait été battu, des prières qui semblent indiquer que nos alliés veulent, à l'instar des Boches, mettre un vieux Dieu dans nos affaires.

Malheureusement ce ne sont ni les discours, ni les prières, qui nous donneront la victoire, et nous continuons à faire la guerre à rebours : au lieu d'employer toutes nos énergies à forger des armes de victoire, nous perdons notre temps à chercher des formules de paix, en oubliant que les Boches ne sont sensibles qu'aux coups et ne se soumettront qu'à la force. Le souffle terrible des batailles passera heureusement sur tous les discours, et si nous sommes victorieux, comme il le faut, nous saurons ce que nous aurons à faire pour les revendications de la Patrie.

Les Boches aussi font des discours quand ils sont gorgés de bière et d'alcool : Hindenburg nous déclare que l'armée allemande ne peut pas être battue et qu'il a trois chances sur quatre de nous écraser : il oublie dans son ivresse que la quatrième est constituée par les Poilus, les Tommies et les Sammies : c'est une machine de guerre qu'il ne peut pas se procurer et qui lui règlera son compte.

L'empereur Guillaume a le vin plus gai : il nous raconte que les faits d'armes les plus gigantesques accomplis par une armée, l'ont été par l'armée allemande en 1917 : or, en cette année 1917, en fait de succès allemands, nous ne connaissons que ceux de Russie et d'Italie, où l'or allemand a joué un rôle infiniment plus considérable que celui des grenadiers poméraniens : Guillaume est un joyeux humoriste.

Oui, les Allemands causent aussi comme nous pour ne rien dire; mais tout en causant ils agissent, et ils ne causent que pour mieux préparer l'action : c'est la différence de nos méthodes de guerre.

Et dire qu'il existe à l'heure actuelle des Français qui accepteraient de causer avec les Boches, des Français qui ont déjà oublié tous ceux qui sont morts pour les défendre, qui ont oublié les atrocités allemandes, des gens qui oublieraient tout, pourvu qu'on leur donne la paix! C'est à rougir de honte, à dégoûter d'être Français! C'est à se demander si nous pourrons jamais vaincre sans une révolution, sans le coup de balai formidable demandé par quelqu'un qui s'y connaît, par M. Clemenceau lui-même, dans son numéro de l'*Homme Enchaîné* du 28 août 1917.

Et cependant il faut vaincre, il faut vaincre à tout prix, ou se résigner à mourir. Or, la victoire est dans nos mains ! avoir les soldats que nous avons, et ne pas encore avoir atteint le Rhin, quelle douloureuse constatation !

Tout cela parce que nous ne voulons pas prendre la mentalité de guerre, si souvent définie par *Rataplan*, cette mentalité caractérisée par l'égalité de tous les citoyens indistinctement devant les nécessités de la défense, par l'obligation pour tous de servir la Patrie les armes à la main, et de tout sacrifier pour elle, même la vie, par l'énergie inlassable et farouche, par la discipline inflexible, par l'ardeur belliqueuse, par la volonté de vaincre, malgré les souffrances et les sacrifices, enfin surtout par la haine des ennemis : Ah ! la haine des ennemis, voilà le feu sacré à entretenir et nous n'y travaillons guère ! ne vaut-il donc pas mieux mourir que d'être Boches ?

Songeons sans cesse aux innombrables héros qui sont morts pour nous, songeons à ces merveilleux soldats, à ces sublimes poilus qui ont fait tant de fois l'éclatante et réconfortante démonstration que les Boches ne peuvent pas tenir devant eux, et que nous aurons la Victoire lorsque nous voudrons y mettre le prix : le prix de la victoire, voilà le grand mot qui paralyse tout l'arrière : pour y mettre le prix, il faut envoyer de l'arrière à l'avant tous les millions d'hommes valides qui grouillent inutilement sur notre territoire, et c'est là où nous ne marchons plus : nos énergies sont émoussées, et ce ne sont pas les hommes politiques qui sont capables de remonter ce courant.

Nous ne pouvons vaincre cependant, répétons-le encore, qu'avec une armée spéciale et formidable de trouée, une armée de poilus irrésistible, indispensable pour le succès, mais sans laquelle nous n'arriverons à rien, même avec le concours des Américains. Si nous ne cherchons qu'à tenir, cela ne suffira jamais pour la victoire.

Aux armes citoyens ! La patrie est toujours en danger ! Aux armes pour l'offensive ! il n'y a pas d'autre formule de la Victoire : mais le temps presse et demain il sera peut-être trop tard : toutes les mesures prises sous la pression de l'ennemi ne pourraient nous conduire qu'à de cruelles déceptions.

Mais si nous préférons causer avec les Boches, avant de les avoir battus, la question devient très simple ; nous sommes foutus!

Jean DIAVOL.

LA LIGUE ROUGE

ROMAN PATRIOTIQUE

PAR

JACQUES CŒUR

(Suite)

— Vous avez mal vu, ma chère enfant. Tenez, je suis déjà votre amie, n'est-ce pas. Prenez-moi pour votre alliée, et j'arriverai à sécher ces beaux yeux. Allons, ne pleurez plus, et préparez-vous à faire bon visage au général qui ne tardera pas à rentrer.

La Comtesse reconduisit Marguerite dans ses appartements et se rendit à la rencontre du lieutenant Staum qui rentrait justement de la revue : ils se serrèrent les mains, mais l'air préoccupé de la comtesse le frappa :

— Qu'y a-t-il donc, ma chère amie ?

— Du bien et du mal, ami. Mais comment te trouves-tu après cette vive alerte ?

— Bah ! ce n'est rien : un petit incident d'équitation, qui m'a valu d'être présenté à l'Empereur.

— Tu es brave, Léon, je le sais. Tu ne veux pas paraître avoir couru un grand danger. Mais j'en ai frémi dans tout mon être, et d'autres se sont évanouies. Ah ! tu es un heureux mortel !

— Que voulez-vous dire ?

— Je veux dire que Marguerite, la belle Marguerite, la fille du général, s'est pâmée en te voyant tomber. Peste, je ne te croyais pas si avancé.

— Vous me voyez confondu : que supposez-vous donc ?

— Je ne suppose rien : j'ai vu que Marguerite était folle de toi ; je puis même ajouter que j'en suis sûre. Rien ne pouvait mieux, à cette heure, favoriser nos desseins et augmenter nos chances de réussite.

— Quoi, vous voudriez mêler cette innocente enfant à votre œuvre terrible de vengeance et de haine.

— Mais tu l'aimes donc, cette innocente enfant ?

Le lieutenant perdait contenance. Pour la première fois, la vision de l'amour de Marguerite emplissait son cœur.

Il avait bien remarqué la sympathie et les égards de Marguerite à son endroit : mais il n'était jamais descendu en lui-même pour s'interroger et voici qu'une simple phrase de la comtesse le jetait dans un trouble profond, en même temps qu'il sentait à son cœur comme une caresse infiniment douce, infiniment triste.

— Eh bien ! réponds ! réponds donc, continua la comtesse en suivant avec angoisse sur les traits du jeune homme les pensées qui éclairaient son âme. Réponds ! L'aimes-tu, cette Allemande !

A ce mot d'Allemande, Léon Staum parut se réveiller d'un songe : il passa sa main sur son front, et d'une voix triste et fière :

— Non, dit-il, je ne l'aime pas : je ne puis aimer une Allemande, et pourtant...

— Et pourtant ?

— Tenez, chère amie, je n'ai rien de caché pour vous, qui êtes ma seconde mère. Je dois vous avouer que, depuis quelques instants, vos paroles m'ont éclairé sur moi-même : il me semble que cette jeune fille tient dans ma pensée et dans ma vie une place qu'elle n'y occupait pas auparavant. Est-ce l'amour ?

— En tous cas, c'en est l'avant-garde ! Oh ! Léon ! Léon ! Rentre en toi-même pendant qu'il est temps encore. Ecarte de nous, avec ce fatal amour, les malheurs que je vois s'amonceler sur nos têtes.

« L'heure est grave, mon enfant : elle est solennelle. Peut-être touchons-nous au but de nos efforts ! Mais plus que jamais, pour réussir, il faut avoir devant nos yeux la grande figure de la France en deuil. Rappelle-toi l'assassinat de ton père, le désespoir de ta mère, rappelle-toi l'égorgement de la patrie, et ose encore me dire qu'un germe d'amour a poussé dans ton cœur ?

— Ah ! cruelle ! pourquoi douter de moi ! Vous savez bien que je ne faiblirai jamais à mon devoir et que dut-il m'en coûter la vie...

— Malheureux, c'est plus que la vie, c'est l'honneur que cet odieux amour te coûterait. Léon Staum, le chef de la Ligue Rouge, aimer une Allemande !

— Mais je ne l'aime pas.

— Non, tu ne l'aimes pas, mon fils, tu ne peux pas l'aimer. Mais il faut accomplir ton devoir jusqu'au bout, si pénible qu'il soit. Cette sympathie de Marguerite peut nous rendre les plus grands services, au moment où nous cherchons à connaître les secrets de son père. Il ne faut pas la décourager, au contraire ..

— Quoi ! vous voulez tromper cette jeune fille.

— Cette jeune fille est une Allemande. Elle ne doit être qu'un instrument dans nos mains. C'est pour la France ! comme tu me le dis souvent, lorsque tu me vois triste.

— Mais alors quels sont vos projets ?

— Je veux que le général s'intéresse à toi, par égard pour sa fille : je veux qu'il t'attache à son cabinet. Et alors la connaissance du fameux rapport ne sera plus qu'une question d'audace et d'habileté. Tu ne manques ni de l'une ni de l'autre.

— Oh ! chère amie ! tout cela me bouleverse. Tout cela me prend au dépourvu, Ne doutez pas de moi ; mais laissez-moi réfléchir, coordonner mes idées.

— Soit, mon ami, va te reposer et puisse le génie de la France te couvrir de son aile, inspirer à ton cœur généreux les sublimes sacrifices et les dévouements héroïques.

CHAPITRE VI

LA TACTIQUE DU GÉNÉRAL

— Ma chère amie, disait le général à la comtesse Miller, au lendemain de ces événements, et tout en dégustant une tasse d'excellent thé servi correctement par Papillon, ma chère amie, vous me voyez dans le plus grand embarras.

— Qu'y a-t-il donc, mon cher général ? Un homme de ressources comme vous peut-il jamais être embarrassé !

— Raillez-moi, soit : mais par le diable ! venez à mon secours.

« Je suis sûr que ma fille et moi nous sommes déjà la fable de la ville, et à qui m'en prendre ? Par le diable ! j'enrage.

Et croiriez-vous que cette pécore m'a déclaré crânement qu'elle aimait le lieutenant au point de mourir pour lui.

— Je m'en doutais un peu.

— Vous vous en doutiez, par le diable ! et vous ne me dites rien. Mais vous n'êtes donc pas mon amie, et vous voulez donc me ridiculiser aux yeux de la population ?

— Mais, mon pauvre général, vous exagérez toujours. Il n'y a pas le moindre ridicule à encourir dans votre cas : c'est moi qui vous en réponds. Vous pouvez vous en rapporter à moi pour mettre l'accident de Marguerite sur le compte de la chaleur et de la fatigue. J'étais à ses côtés : on me croira.

— Allons, je vous retrouve, ma chère comtesse. Vous êtes une femme avisée.

— Vous ne supposez pas qu'en nous allons crier sur les toits que Marguerite a distingué le beau lieutenant.

— Le beau lieutenant ! le beau lieutenant ! Par le diable, je ne puis dire qu'il soit laid, militairement parlant. Mais quel est ce garçon ? D'où sort-il ? Est-il noble ? Est-il riche ?

— Ni noble, ni riche, général. C'est un honnête homme et un vaillant soldat.

— C'est quelque chose : mais cela ne suffit pas pour que je lui jette ma fille à la tête.

— Aimez-vous mieux qu'elle se jette elle-même dans ses bras ?

— Halte-là, comtesse. Vous ne connaissez pas Marguerite comme moi : elle a sur l'honneur les sentiments d'un soldat : quoiqu'il arrive, elle ne se compromettra jamais.

— L'amour est bien fort, mon général.

— J'en sais quelque chose, comtesse, puisqu'il m'enchaîne à vos pieds.

— Vous en plaignez-vous ?

— Je n'en ai garde, par le diable !

— Alors que décidez-vous ? qu'allez-vous faire au sujet de Marguerite ?

— Je vais faire exiler tout simplement le lieutenant dans quelque garnison éloignée, et j'espère que cela suffira pour guérir Marguerite de ce petit roman.

— Peste, vous êtes radical dans vos solutions. Je dois à mon tour me montrer énergique. Voici ce qui arrivera, général. Comme je suis une véritable mère pour le lieutenant et que je lui suis très attachée, je le suivrai dans son exil, et alors adieu nos bonnes petites causeries. Adieu, ce bon petit thé de cinq heures qu'à votre avis je prépare si bien. Allons, prenez-en une dernière tasse, pour bien en conserver le souvenir.

— Vous avez, comtesse, une façon de dire les choses qui vous fait froid dans le dos. Quoi, vous feriez cela !

— Parole d'honneur, je le ferais.

— Et moi, alors ?

— Qui m'aime me suive : vous n'auriez qu'à vous exiler aussi.

Le général s'agitait sur son fauteuil, tout décontenancé ; ses gros yeux ronds devenaient tout humides, et une angoisse le prenait à la gorge à la seule pensée des menaces de la comtesse.

— Ma chère amie, dit-il d'une voix tremblante, vous voyez l'effet désastreux que me causent vos paroles : il n'est pas possible que tout cela soit sérieux.

— Très sérieux, général !

— Mais, par le diable ! je ne le veux pas, moi. Je ne veux pas vous perdre. Cherchons, trouvons autre chose ; je changerai de tactique, s'il le faut, mais je vous ai et je vous garde. Voyons, causons sérieusement et conseillez-moi.

— A la bonne heure, vous devenez raisonnable.

— Si c'est être raisonnable que de faire tout ce que vous voulez, je le suis. Alors, votre avis ?

— Mon avis, général, c'est que le vin est tiré et qu'il faut le boire. Si l'inclination de Marguerite est sérieuse, il faut la marier. Si cela n'est pas sérieux, le feu s'éteindra de lui-même.

— Quoi ! vous voudriez que je marie Marguerite avec ce lieutenant.

— Pourquoi pas ? Que lui reprochez-vous à ce lieutenant ?

— Il n'a ni fortune, ni naissance : que dirait-on de moi à la cour ?

— Ah ! oui, l'empereur ! Eh bien ! si j'étais vous, savez-vous ce que je lui dirais à l'empereur. J'irais le trouver et je lui tiendrais ce simple discours : « Sire, ma fille aime un soldat sans titre, ni fortune, mais brave et généreux. En considération de mes services, que Votre Majesté veuille bien faire le bonheur de mon unique enfant en donnant à son fiancé les titres qui lui manquent et dont il se rendra digne sur le champ de bataille. »

— Comtesse, vous ne doutez de rien.

— Et pourquoi douterai-je ? N'ai-je pas vu l'Empereur vous combler de sa faveur, que peut-il vous refuser, aujourd'hui, surtout que vous allez faire l'important travail dont il vous a chargé ?

— Chut ! ne parlons pas de cela tout haut. Je vous en ai déjà trop dit.

— Ne craignez rien : la maison est sûre. Je vous en prie, ne m'empêchez pas de m'intéresser à votre vie et à vos travaux. C'est encore moi, sans doute, qui vais souffrir de cette grosse besogne.

— Comment cela ?

— Sans doute : pendant le temps que va durer votre rapport, on ne vous verra plus. Et les jours, les semaines s'écouleront tristement.

— Oh ! les semaines ! j'espère bien avoir terminé dans quinze jours. Mais, chère comtesse, si je ne puis sortir, ma porte ne vous sera jamais consignée ; vous viendrez me dire un petit bonjour et me donner un peu de courage de temps en temps. Ce seront mes récréations.

— Oh ! la bonne idée, s'écria la comtesse, toute joyeuse, en battant des mains. J'irai vous voir, c'est entendu, et si vous vous fatiguez trop, je vous enlève.

— Charmante sirène ! Vous êtes un ange, décidément.

— Le démon n'est qu'un ange déchu, général. Prenez garde à vous !

— Ange ou démon, le sort en est jeté : je suis tout à vous et j'espère bien que, maintenant, vous n'aurez plus d'objections à notre union.

— Marions d'abord Marguerite. Mais, à propos, nous ne savons pas encore si elle est aimée du lieutenant.

Si ma fille l'aime, il ferait beau voir qu'il ne l'aimât pas.

— L'amour est capricieux, général.

— Vous me l'apprenez tous les jours, comtesse. Mais je suis entêté, et aussi vrai que je vous épouserai bientôt, le lieutenant aimera ma fille, si je le veux.

— Alors, qu'allez-vous faire ?

— Vos arguments, et surtout vos qualités de charmeuse m'ont à moitié convaincu que j'allais faire fausse route. Je suis d'avis maintenant qu'il faut voir clair dans la situation, et je vais attacher cet officier à mon cabinet. De la sorte, je saurai bien vite à quoi m'en tenir. Prendre contact avec l'ennemi, c'est encore une bonne tactique.

En disant ces mots, le général faisait résonner son large rire et contemplait avec bonheur le visage de la comtesse qui se déridait peu à peu et dont les yeux brillaient de joie.

— Tenez, général, vous êtes décidément le plus charmant des hommes. Je vais vous offrir encore une tasse de thé.

— Souffrez d'abord que je vous baise la main, Comtesse. Par le diable ! cette conversation sur l'amour m'a ragaillardi.

A ce moment, Papillon, qui venait d'apporter le thé, sortait du salon en grommelant entre ses dents : « Vieux dindon va ! »

CHAPITRE VII

L'ÉPREUVE

S'il est des situations où, sur l'océan de la vie, l'homme ressemble à un naufragé se débattant contre les flots et cherchant de tous côtés le phare qui le guidera, le pilote qui le sauvera, c'était assurément le cas de Léon Staum, lorsqu'il se trouva attaché au cabinet du gouverneur.

La comtesse Miller avait voulu profiter immédiatement de son succès.

Elle avait insisté auprès du général pour qu'il remplit sa promesse sans retard ; et le lendemain même, le lieutenant était appelé au Palais.

Depuis sa conversation avec la comtesse, Léon Staum sentait le trouble dans son âme.

La crainte de faillir à son devoir, la pensée de Marguerite sacrifiée par la comtesse aux projets de la Ligue, un vague malaise du cœur qu'il s'efforçait de ne pas approfondir, tout cela le bouleversait, le jetait dans une pénible indécision, et il marchait dans les ténèbres, cherchant fiévreusement un point d'appui dans ce dédale qu'il pressentait plein de douleur et de danger.

Cependant, quoiqu'ayant pris ses nouvelles fonctions sans enthousiasme, il se croyait fermement résolu à suivre les conseils de la comtesse et à bannir de son esprit toute préoccupation étrangère au but qu'ils poursuivaient en commun.

Mais la pensée de se trouver de nouveau en face de Marguerite le glaçait d'effroi.

Comment faire comprendre à cette jeune fille qu'il ne voulait ni ne pouvait répondre à sa sympathie, alors que son cœur se fondait à son seul souvenir ?

Comment répondre à certains regards si profonds et si tendres qu'il connaissait déjà, et qui, tout à l'heure, allaient l'interroger ?

Et puis, cette sorte de trahison, qui consistait à faire croire à des sentiments qu'il ne pouvait partager, cette tromperie lui semblait odieuse : il avait une révolte de tout son être, lui dont la nature était si droite, contre le rôle qui lui était assigné.

Alors il songeait à la Ligue Rouge, à ses serments, à la tâche qu'il s'était donnée, et il se trouvait lâche et faible de reculer devant les moyens mis à sa disposition pour aboutir.

De tous ces tiraillements de son esprit il résulta que son attitude, lorsqu'il vit Marguerite dans le salon du général, fut singulièrement gênée.

Il évita la jeune fille, se déroba à tout entretien et sentit peser sur lui les regards navrés qu'elle lui lançait à la dérobée, elle qui avait accueilli avec tant de joie la nouvelle de son arrivée, elle qui avait salué cette nomination comme le triomphe de son amour.

Quant au général, il avait été très carré :

— Lieutenant, avait-il dit de sa voix de commandement, vous êtes ici par la protection de la comtesse Milles. Je n'ai pas besoin de vous dire ce qu'on attend de vous. Si vous voulez qu'on s'occupe de vous, par le diable ! il faudra marcher droit. Et maintenant rompez !

Ce pauvre général s'enfermait, du reste, toute la journée pour travailler à son aise à son fameux rapport.

Il n'appelait Léon Staum que lorsqu'il avait besoin de quelques renseignements techniques ou géographiques.

Le lieutenant était très ferré sur la géographie : le général n'avait pas tardé à s'en apercevoir et l'en avait félicité.

— Lieutenant, cela va bien. Il n'y a pas d'avenir pour un officier, s'il ne possède à fond la géographie de l'Europe. Je suis content de vous et je le dirai à la comtesse.

Léon Staum avait donc peu d'occupation et il pouvait promener sa détresse dans les couloirs ou les jardins du palais.

Quand il apercevait d'un côté la silhouette de Marguerite, il s'empressait de fuir de l'autre, et la comtesse lui avait déjà fait quelques reproches à ce sujet.

Tous les jours maintenant elle venait au palais, la comtesse. Elle s'informait de la santé du général qui, parfois, la recevait dans son cabinet de travail.

(A suivre)

Le Gérant : Louis COSSON

Imprimerie de la Bourse de Commerce (G. Bureau) 35, rue J.-J.-Rousseau, Paris.

N° 20 — Prix du Numéro 10 Centimes — Mars 1918

RATAPLAN

JOURNAL D'AVANT-GARDE

Organe de la Renaissance et de l'Unité Nationales

PARAISSANT MENSUELLEMENT

ADMINISTRATION : 35, Rue Jean-Jacques-Rousseau | Directeur-Fondateur Jean DIAVOL | ADMINISTRATION 35, Rue Jean-Jacques-Rousseau

A BAS LES BOCHES !

DEBOUT LA FRANCE !

L'Allemagne est un foyer d'infection : la meilleure protection contre la peste, c'est la suppression du foyer pestilentiel.

(Extrait du journal japonais *Asahi-Chimbun*, de Tokio).

Ah ! les cochons ! comme je les ai bien nommés en les appelant le chancre de l'humanité ! Quel ignoble assemblage de bêtes de proie, et comme les événements éclairent d'un jour sinistre leurs immondes procédés de guerre ! Quel être civilisé pourrait désormais parlementer et traiter avec un Hohenzollern ? A bas les Boches, à bas les Hohenzollern, c'est vous qui l'avez dit le premier, Monsieur Wilson, et c'est ce qui vous a gagné le cœur de la France : ne revenez jamais sur cette parole qui est tout notre espoir ! Quand la Société des Nations sera formée, nous vous en nommerons le pape, mais tant que nous serons dans le domaine des réalités, il faut que vous soyez le grand justicier de tous les crimes commis par les Hohenzollern : c'est sur vous seul que nous comptons pour voir un jour le châtiment de Guillaume, et ce jour-là vous aurez gravé une page immortelle de l'histoire du monde.

Quant à nous, nous portons au flanc une terrible blessure que ne connaissent pas nos amis Anglais et Américains, ce qui les excuse de bien des choses ; c'est la plaie saignante des provinces envahies. Et lorsqu'on voit les malheureux qui en reviennent, lorsqu'on entend le récit de leurs tortures morales et physiques, le récit des crimes et des atrocités dont ils furent les témoins, on est saisi d'épouvante et de colère, et on donnerait sa vie avec plaisir pour assurer le châtiment. Ah ! les cochons ! à bas les Boches !

Où sont donc les hommes qui nous délivreront de ce terrible cauchemar et qui nous donneront enfin la sensation, attendue depuis si longtemps, de la victoire finale ? Cette sensation ne peut pas, hélas ! nous venir de la troupe politique, dont la France est prisonnière depuis 1914 : cette troupe a fait ses preuves, et nous sommes fixés ! Alors, quoi faire ?

Nous nous souvenons cependant que la République a proclamé solennellement par la voix de son Président que la France ne remettrait pas l'épée au fourreau avant d'avoir vengé ses morts. Voilà qui est net ! Voilà qui est Français ! Voilà qui est un beau serment ! Il ne reste qu'une chose à faire, c'est de le tenir, et ce n'est pas en faisant des invites à la conversation entre les ennemis et nous que nous y parviendrons, n'est-ce pas ? Alors, qu'attendons-nous, Français dégénérés de l'arrière, qui ne voulons pas voir que la victoire est dans nos mains, et n'avons pas l'énergie de nous dresser pour la poursuivre : Vous attendez le concours des alliés, n'est-il pas vrai ? et vous laisserez encore pendant des années s'il le faut les Boches sur notre territoire, pourvu qu'on ne vous demande rien ! Quelle honte, et quelle douleur !

Vous ne voyez donc pas, aveugles et fous que vous êtes, que pour parer aux dangers redoutables qui nous menacent, il n'y avait qu'un seul remède efficace, c'était de doubler nos effectifs d'offensive : voilà cependant trois ans que « Rataplan » vous le rabâche, et aujourd'hui seulement nous entendons quelques grands critiques militaires demander timidement la constitution d'une armée de manœuvre : il est trop tard ! !

Dans la crise terrible et décisive que nous traversons, ceux qui pouvaient sauver la France et qui ont perdu leur temps à faire de la bureaucratie, à légiférer, à préparer de ridicules reprises économiques encourent de formidables responsabilités : tout doit désormais passer derrière cette préoccupation unique que la Patrie est en danger, en grave danger, et vraiment on ne s'en douterait pas en voyant notre vie nationale : gare au réveil !

Il appartiendra évidemment aux Anglais de libérer la Belgique, et aux Américains de nous donner tout ce qui nous manque encore pour continuer la guerre : mais ce qui est aveuglant pour les lecteurs de « Rataplan », c'est qu'il appartient aux Français de libérer la France, c'est que la victoire est sur notre front, sur notre front seul, et qu'il dépend de nous de la cueillir : mais pour battre les Boches et semer la terreur dans leur pays pour plusieurs siècles, il faut davantage de baïonnettes françaises : nous avons trop de paroles et pas assez de soldats ! Toute la question est là.

Mais des soldats, nous n'avons qu'à les lever : rien qu'à Paris, je me charge de lever cinq cent mille hommes inutiles et valides, et dix fois autant sur notre territoire. Si nous mourons, faute d'avoir fait cet effort, que dira l'histoire des hommes qui nous dirigent !

Allons debout, Français de France. Soyons enfin dignes de nos aïeux, et en face de la Patrie menacée d'une invasion encore plus grave, faisons bon marché de notre vie, de notre argent, et de notre bien-être : aux armes, vous dis-je, ou nous sommes perdus !

Debout, la France, pour la victoire finale qui ne dépend que du réveil de nos énergies : quelques mois de réelle mentalité de guerre et les Boches sont à nous !

JEAN DIAVOL.

« RATAPLAN » ET LA GUERRE

Reproduction de notre article d'AOUT 1915

POUR VAINCRE!

Si les grands hommes de la Révolution, si un Danton, si un Carnot pouvaient revenir un instant parmi nous, ils reconnaitraient sans hésiter dans nos merveilleux poilus les dignes rejetons des soldats de Jemmapes et de Valmy.

Mais reconnaitraient-ils dans le pays la mentalité de guerre, et les facteurs inhérents à l'organisation de la victoire, indispensables à qui veut vaincre? Il est permis de se le demander, et *Rataplan* a été le premier à appeler l'attention sur l'inadmissible contraste qui existe entre tous ceux qui se font tuer là-bas, et les autres trop nombreux qui vivent tranquillement, le nez en l'air, sur notre belle terre de France, comme s'il ne s'y passait rien d'extraordinaire.

Le Gouvernement qui a assumé avec tant de vaillance le redoutable honneur de présider à nos destinées dans cette période tragique, a encore une belle page ouverte devant lui : il faut vaincre à tout prix et il vaincra!

Mais il n'a plus un instant à perdre pour tendre au maximum toutes les énergies françaises et tremper l'âme du peuple en vue des épreuves probables et en vue des efforts qui restent encore à faire, plutôt que de risquer de l'amollir par des perspectives impossibles et prématurées de reprise de vie normale, dont nous avons déjà montré tout le danger.

Il faut, il est indispensable que nos braves soldats qui, eux, ne pensent qu'au but à atteindre, se sachent et se sentent soutenus à tous les instants et par tout le pays : il faut que la nation se donne enfin tout entière à la guerre, condition *sine qua non* de la victoire.

La patrie qui ne veut pas mourir demande à ceux qui la conduisent des actes continuels de volonté et d'extrême énergie, des décisions viriles, et violentes même, si cela est nécessaire, afin qu'elle puisse avoir le maximum de défense, afin que tout le monde sans exception puisse servir efficacement son pays, et afin que ce ne soient pas toujours les mêmes qui se fassent tuer.

L'erreur formidable de la France a été l'ignorance du nombre de soldats que l'Allemagne pouvait armer contre elle, et nous continuons à aggraver cette erreur en totalisant les contingents des alliés pour nous persuader que nous sommes les plus forts : par surcroit, nous avons la plus regrettable tendance à prêter l'oreille à tous les bruits d'origine boche qui nous représentent l'ennemi comme exténué et rendu à toute extrémité : mais regardez-le donc, cet ennemi, écoutez-le parler, et voyez-le agir, et vous vous convaincrez que nous sommes en présence d'un ennemi redoutable, contre lequel la méthode des petits paquets ne saurait suffire, mais pour la destruction duquel il faut rapidement et sans hésiter faire notre effort maximum.

Nous ne pouvons plus, hélas! nous ne devons plus oublier un seul instant que le sort de la partie qui se joue, que le déclanchement de la défaite des Allemands dépend surtout de ce qui se passera sur notre front.

Si nous ne voulons pas rester face à face dans les tranchées, indéfiniment, il faudra bien un jour percer la ligne des Boches et passer coûte que coûte. Or, pour percer et pour passer, il ne faut pas que des projectiles il faut de nombreuses armées bien outillées, réparties en échelons successifs, afin que le mouvement d'avance soit ininterrompu, et ces armées représentent des millions d'hommes, en plus de ceux qui sont obligés de garder la ligne du front : avons-nous ces millions d'hommes?

Si nous ne les avons pas, comment ne pas penser à tous les soldats qu'on voit encore sur le sol français, comment ne pas penser aux énormes contingents que représentent tous les hommes valides encore inemployés : pourquoi ne pas les appeler, ne pas les préparer, afin d'avoir l'immense réservoir d'hommes indispensable pour tenir plus longtemps que l'adversaire, réservoir qu'il sera trop tard d'essayer de constituer lorsque la nécessité nous y obligera.

C'est un fait bien connu que la France est une nation de vieux et que la proportion des hommes valides de 40 à 60 ans est considérable. Nos territoriaux font preuve de la plus belle endurance, supérieure souvent à celle des jeunes : pourquoi dès lors attendre l'aiguillon de la nécessité pour lever les belles armées dont la France est encore pourvue, et ne pas faire au moins une fois preuve de la prévoyance dont nos ennemis nous ont donné l'exemple.

Tous les hommes valides soldats!

Voilà le premier grand secret de la victoire, voilà l'équité dans la défense que la République doit à ses enfants.

Il faut armer tous ces millions d'hommes qui sont prêts à se lever avec enthousiasme à l'appel de la Patrie : le magnifique effort couronné de succès que nous avons fait depuis un an dans les questions d'armement et de munitions nous est un sûr garant que nous pourrons avec des mesures bien prises donner des armes à tout le monde, des canons et des projectiles à tous nos artilleurs.

Ah! ces artilleurs! j'estime qu'on ne leur rend pas la justice qui leur est due. Nous n'aurons peut-être jamais autant de canons que les Boches, mais nous avons néanmoins sur eux une supériorité écrasante, c'est celle de nos artilleurs et de nos officiers d'artillerie : sachons bien les utiliser et la victoire est à nous; la fin de la guerre va être surtout une guerre d'artillerie.

Le corps merveilleux de l'artillerie est celui qui a le plus travaillé depuis 1870. Dix ans après Sedan, nous avions déjà des artilleurs qui inquiétaient l'Allemagne, et depuis cette époque, ces hommes, officiers et soldats sont devenus incomparables dans l'art d'utiliser les canons : avec beaucoup moins de projectiles que les Boches, ils produisent des ravages dix fois plus considérables, par suite de leur science spéciale qu'ils ont su acquérir en temps de paix, et qui n'est pas à la portée des Boches.

Renforçons donc au maximum nos contingents d'officiers d'artillerie sur le front, envoyons aux armées tous les officiers de carrière qui sont encore dans les arsenaux, dans les dépôts, dans les ministères et dans les services multiples de l'intérieur : c'est de la graine de victoire!

On les remplacera facilement par les nombreux officiers de réserve qui sont des industriels en temps de paix, et le remplacement sera tout à l'avantage de la fabrication des munitions. Pour intensifier ces fabrications, il vaudrait beaucoup mieux en effet chercher à industrialiser les usines militaires, plutôt que d'avoir une tendance à militariser les usines industrielles : tous ceux qui ont quelque compétence dans la question nous comprendront facilement, en se souvenant que nos caissons étaient vides au début de la guerre, et qu'ils sont pleins aujourd'hui.

Lorsque nous aurons assez d'hommes armés pour déloger les Boches et les poursuivre jusqu'à Berlin, lorsque nous aurons tous nos artilleurs sur le front, comme nous pensons qu'un certain sous secrétaire d'Etat ne nous laissera pas manquer de munitions, il n'y aura plus qu'à donner le signal de l'attaque, et le résultat ne se fera pas attendre.

Le Président de la République, dans un discours récent, a prononcé la plus forte parole qui ait été dite depuis la guerre : « Nous ne remettrons l'épée au fourreau, s'est-il écrié, qu'après avoir vengé nos morts! »

Venger nos morts! Terrible serment qui a fait tressaillir nos ennemis par-delà les frontières! Il n'y a pas pour les Français deux manières de le comprendre : « A Berlin! A Berlin! »

Pour que notre objectif puisse être atteint le plus rapidement possible, il est désirable, il est nécessaire que l'action maritime des alliés soit à la hauteur des événements qui s'accompliront sur les terres d'Europe.

C'est une des particularités de la guerre actuelle, que le public n'ait jamais rien su de ce qui s'est passé sur mer : ne sachant rien, il ne peut rien discuter. Nous savions depuis longtemps que nos marins meurent en héros comme les poilus de terre, mais ils n'ont pas eu encore leur victoire de la Marne, et de cela l'opinion reste impressionnée.

Les deux premières flottes du monde réunies pour une action commune, représentaient quelque chose de formidable et ce quelque chose ne s'est pas encore manifesté : après trois ans de guerre nous ne sommes maîtres complètement, ni de la mer du Nord ni de ses rivages, nous n'avons pas pris Héligoland, ni Hambourg, ni même Cattaro. Nous n'avons forcé aucun détroit, et la flotte allemande attend toujours dans ses repaires qu'on aille la chercher!

Et tout cela parce qu'il y a des mines flottantes, des torpilles, et des sous-marins! Mais le rôle des flottes puissantes et audacieuses est justement de savoir se débarrasser de ces obstacles prévus, et de passer quand même : on ne fera jamais admettre à un marin que cela soit impossible. C'est pourquoi le public n'a jamais rien compris à notre action maritime, et il ne comprend pas davantage aujourd'hui, il demande seulement des hommes pour conduire les flottes alliées à la victoire, et à la destruction de la puissance maritime allemande : il faut oser!

N'est-ce pas le maréchal Joffre lui-même qui dans un des rares discours dont il se soit rendu coupable au cours de sa magnifique carrière, a dit que rien ne vaudrait pendant la guerre que ce qui aurait été bien préparé pendant la paix : parole juste et profonde qui renferme tous les éléments de la victoire de demain.

Nous n'avons pas su nous préparer à la guerre, ce n'est pas le moment d'en rechercher les causes, mais notre armée sur laquelle a ~~plané~~ quand même pendant 45 ans le souvenir de 1870, notre armée a travaillé prodigieusement et en silence, sous l'égide de la République; et elle a produit ce qui nous sauve aujourd'hui, elle a produit des hommes, elle a produit des chefs.

Nos cadres défient tout ce que peuvent sortir les Boches de leur préparation intensive, et il suffit désormais de donner aux chefs que nous possédons des soldats et des armes pour courir d'une seule traite jusqu'à Berlin.

Des soldats et des armes! Le problème de la victoire se présente dès lors avec une précision à la fois rassurante et redoutable : rassurante parce que la France peut fournir tout ce qui est nécessaire; redoutable, parce que la France a besoin plus que jamais d'être conduite sans atermoiement, ni fléchissement, vers un but précis que seules peuvent atteindre des énergies lucides et bien trempées, poussées à l'extrême tension.

Donc, aux armes, citoyens, formez vos bataillons; mais si nous voulons vaincre, il ne faut pas nous contenter de chanter *la Marseillaise*; il faut la mettre en action et prendre la mentalité de guerre : fermons les théâtres et ouvrons les casernes!... La Patrie est encore en danger!

J. D.

Le Gérant : Louis COSSON

Imprimerie de la Bourse de Commerce (G. BUREAU), 35, rue Jean-Jacques-Rousseau, Paris.

NUMÉRO SPÉCIAL NON PUBLIÉ. Prix du Numéro 10 Centimes Mai 1918

RATAPLAN

JOURNAL D'AVANT-GARDE

Organe de la Renaissance et de l'Unité Nationales

PARAISSANT MENSUELLEMENT

ADMINISTRATION : 35, Rue Jean-Jacques-Rousseau | Directeur-Fondateur Jean DIAVOL | ADMINISTRATION 35, Rue Jean-Jacques-Rousseau

La Marche à la Victoire!

Les Allemands sont toujours à Noyon !

Malgré les nombreuses preuves d'ardent patriotisme que nous n'avons cessé de donner dans ce journal depuis le début de la guerre, la censure ne nous a pas permis le mois dernier de publier nos idées sur l'unique moyen d'arriver rapidement à la Victoire. Si Messieurs les censeurs ont un plan de guerre et de victoire, qu'ils se hâtent bien vite de l'appliquer et de nous en donner quelques manifestations ; mais s'ils n'en ont pas, combien grande est la responsabilité qu'ils encourent en s'opposant à la diffusion des idées saines, énergiques et patriotiques que furent toujours les nôtres : la France est une assez grande personne pour qu'on puisse lui dire toute la vérité ; sa force de résistance sera d'autant plus grande qu'on ne lui cachera rien, et qu'on lui permettra de profiter des leçons du passé.

Or, depuis la Marne, la France a cru que la victoire allait venir toute seule, sans efforts spéciaux, par la force des choses, et qu'il suffisait de tenir pour arriver au résultat, et c'est pourquoi, malgré les cris d'alarme de *Rataplan*, la France a méconnu le principe fondamental de toute guerre nationale, le principe de l'égalité de l'impôt du sang, sans distinction d'âge ou de situation, en face de la Patrie en danger. Nous avons en France dix millions de citoyens parfaitement valides et aptes à faire campagne : en présence de ce chiffre, je n'ose pas écrire le nombre de ceux qui se battent.

Mais nous savons aujourd'hui que tenir n'est pas vaincre, et que le résultat de la guerre n'est plus qu'une question de canons et d'effectifs : le jour où nous aurons enfin le courage de regarder en face le nombre de nos ennemis, nous nous apercevrons de ce qu'il faut faire pour en avoir raison.

Ah ! qu'elle était belle, qu'elle était enivrante et glorieuse, notre marche à la victoire en ces jours inoubliables de septembre 1914, lorsque la France s'échappant, dans une sublime envolée, de l'abîme creusé sous ses pas par les politiciens, retrouvait brusquement ses généraux et ses soldats de la grande épopée, et administrait aux Boches, malgré son infériorité d'armement, la jolie raclée qui a sauvé le monde!

Qu'elle aurait pu être belle aussi notre marche à la victoire si après Verdun nous avions eu l'énergie de jeter toutes nos forces sur un ennemi démoralisé et désorienté par son échec : à ce moment, cinq cent mille hommes bien commandés auraient suffi pour la trouée, tandis que maintenant il en faudra des millions.

Mais qu'elle sera merveilleuse néanmoins notre marche finale, qui, aux accents de la *Marseillaise*, rejettera au delà du Rhin les hordes effroyables et leur enlèvera pour jamais l'envie de recommencer. Car, c'est à cela surtout qu'il faut nous attacher dans la victoire que nous cherchons, et pour obtenir ce résultat, il ne faut pas de conversations préliminaires, il ne faut pas de discussions autour d'un tapis vert : il faut une chose unique, la défaite militaire des ennemis! Et alors, aux conditions du président Wilson, nous ajouterons les trois suivantes, dont les Boches se souviendront longtemps.

1° L'empire allemand sera dissous et les provinces qui le composent reprendront leur autonomie ;

2° Aucun sujet de race austro-allemande ou alliée ne pourra pénétrer sur le territoire des peuples de l'Entente pendant une période de dix années, jugée nécessaire pour l'apaisement des deuils et des haines ;

3° L'Empereur Guillaume sera livré aux alliés pour être jugé.

Lorsque ces trois conditions auront été appliquées nous aurons la paix véritable, vous pouvez m'en croire.

Tout est donc subordonné à la victoire, et dans les heures douloureuses que nous traversons, heures prédites depuis si longtemps par *Rataplan*, il faut enfin nous mettre énergiquement, résolument en face de la vérité.

La vérité, c'est que si nous avons dans nos merveilleux poilus un admirable instrument de victoire, nous n'avons pas suffisamment le sens de la guerre, et la liste de nos erreurs depuis l'année 1914 démontre que nous sommes toujours surpris par les événements aussi bien en Occident qu'en Orient. Nous n'agissons que sous l'aiguillon du danger ; mais, alors, il est vrai, nous sommes incomparables.

Toutefois le danger passé, nous retombons dans notre veulerie, et dans notre bureaucratie : toute l'histoire de la guerre tient en ces quelques mots.

Mais aujourd'hui les heures sont plus graves qu'elles ne le furent jamais, et si nous voulons vaincre, il faut nous décider à changer de méthode, il faut nous décider à prendre la véritable mentalité de guerre, et à donner notre effort militaire maximum, dont nous sommes encore bien loin, à notre humble avis en un mot, il faut un plan de guerre.

A un moment où le nombre des hommes est la clé de la Victoire, c'est un scandale sans nom de voir à Paris et sur tout le territoire les innombrables hommes valides qui se promènent le nez en l'air sans aucune utilité pour la défense nationale.

Le moment est venu de faire jouer ce balai dont notre illustre Premier parlait avec une si belle maestria dans son numéro de l'*Homme enchaîné* du 28 août 1917 il faut balayer partout, et en premier lieu tous les espions, tous les indésirables, et tous les inutiles : il faut balayer les bureaux et les écuries, il faut balayer la politique et la routine, il faut balayer jusqu'à ce que nous puissions constituer enfin cette armée française de trouée depuis si longtemps attendue et indispensable pour la victoire, mais sans laquelle nous ne ferons rien, que de prolonger la guerre.

La besogne est rude et difficile, mais elle n'est pas au dessus des moyens de la France : car il n'est pas un Français qui ne soit décidé à sacrifier ses biens et sa vie pour le salut de la Patrie : avec cela, on est invincible. Aux armes, citoyens !

JEAN DIAVOL

Le Gérant : LOUIS COSSON

Imprimerie de la Bourse de Commerce (G. BUREAU), 35, rue Jean-Jacques-Rousseau, Paris.

Numéro 21. Prix du Numéro 10 Centimes JUIN 1918

RATAPLAN

JOURNAL D'AVANT-GARDE

Organe de la Renaissance et de l'Unité Nationales

PARAISSANT MENSUELLEMENT

ADMINISTRATION : 35, Rue Jean-Jacques-Rousseau | Directeur-Fondateur Jean DIAVOL | ADMINISTRATION : 35, Rue Jean-Jacques-Rousseau

HAUT LES CŒURS !

Les Allemands sont toujours à Noyon !

Vaincre ! enfin, ce mot magique, qui renferme toute la libération du genre humain, commence à pénétrer chez les peuples alliés pour remplacer le mot : « Tenir » qui est insuffisant.

Nous avons tous compris que l'heure était venue d'en finir avec cette horrible guerre et d'en châtier les auteurs : notre résolution est prise, c'est un point capital, mais il reste maintenant à prendre les dispositions nécessaires pour l'exécuter : autrement dit, comme « Rataplan » ne cesse de le répéter depuis si longtemps, il faut un plan de guerre, il faut prévenir la France des terribles efforts qui sont encore nécessaires pour arriver à la victoire. Si les grands hommes de la Révolution, si un Danton, si un Carnot, pouvaient revenir parmi nous, ils reconnaîtraient sans hésiter dans nos merveilleux poilus les dignes rejetons des soldats de Jemmapes et de Valmy.

Mais reconnaîtraient-ils dans le pays la mentalité de guerre, et les facteurs inhérents à l'organisation de la victoire. Il est permis de se le demander, et *Rataplan* a été le premier à appeler l'attention sur l'inadmissible contraste qui existe entre tous ceux qui se font tuer là-bas, et les autres trop nombreux qui vivent tranquillement, le nez en l'air, sur notre belle terre de France, comme s'il ne s'y passait rien d'extraordinaire.

Le gouvernement qui a assumé avec tant de vaillance le redoutable honneur de présider à nos destinées dans cette période tragique, a encore une belle page ouverte devant lui ; il faut vaincre à tout prix, et il vaincra.

Mais il n'a plus un instant à perdre pour tendre au maximum toutes les énergies françaises, et tremper l'âme du peuple en vue des épreuves probables, et des efforts qui restent encore à faire.

Il faut, il est indispensable que nos braves soldats qui, eux, ne pensent qu'au but à atteindre, se sachent et se sentent soutenus à tous les instants par tout le pays : il faut que la nation se donne enfin tout entière à la guerre, condition *sine qua non* de la victoire.

La patrie qui ne veut pas mourir demande à ceux qui la conduisent des actes continuels de volonté et d'extrême énergie, des décisions viriles, et violentes même, si cela est nécessaire, afin qu'elle puisse avoir le maximum de défense, afin que tout le monde sans exception puisse servir efficacement son pays, et afin que ce ne soient pas toujours les mêmes qui se fassent tuer.

L'erreur formidable de la France a été l'ignorance du nombre de soldats, que nos ennemis peuvent armer contre nous : il suffit de voir les agissements des Boches pour comprendre que la méthode des petits paquets ne saurait suffir contre un ennemi aussi redoutable, pour la destruction duquel il faut rapidement et sans hésiter donner notre effort maximum : l'effort maximum, c'est la constitution d'une armée de trouée, forte de plusieurs millions d'hommes, dont le noyau se trouve déjà sur le front, mais qui a besoin, pour vaincre, du concours de tous les hommes valides qui se trouvent encore à l'arrière : c'est la seule mesure qui puisse être efficace dans les circonstances actuelles mais elle a malheureusement contre elle toute l'influence des politiciens.

La question de la victoire n'est plus qu'une affaire d'artillerie, d'aviation et d'effectifs : il ne dépend que de nous de renforcer notre artillerie, en supprimant les grèves, et en rappelant au service les innombrables officiers d'artillerie qui sont à l'arrière : ces officiers constituent la meilleure graine de victoire que nous puissions trouver, et nous ne comprenons pas qu'on les oublie.

Notre supériorité d'aviation ne peut être définivement consacrée que si nous arrivons rapidement à posséder des milliers d'escadrilles de bombardement : c'est une question purement industrielle, comme celle des canons.

Mais la question des effectifs est la plus grave de toutes, parce que nous n'avons pas eu la prévoyance d'organiser les réservoirs d'hommes, qu'il était cependant si facile de constituer : nous comptons avec raison sur nos alliés pour nous envoyer des renforts, mais si nous ne voulons pas que la guerre dure encore des années, il faut surtout travailler à libérer notre armée française du front, qui doit être l'armée de la trouée, et pour cela il faut que ceux de l'arrière viennent relever ceux de l'avant : il n'y a pas d'autre solution rapide de la victoire, et c'est cela qu'il faut avoir le courage de dire à la France.

Nos cadres défient tout ce que peuvent sortir les Boches de leurs préparations, car il suffit de donner aux chefs que nous possédons des soldats et des canons pour courir d'une seule traite jusqu'à Berlin.

Car il faut y aller à Berlin : autrement que signifierait le serment fait par le Président de la République, qui a prononcé la plus forte parole de la guerre : « Nous ne remettrons l'épée au fourreau, s'est-il écrié, qu'après avoir vengé nos morts ! »

Un pareil serment, qui a fait tressaillir toute l'Allemagne, engage complétement la France ; et pour tenir ce serment, il faut déployer une énergie et des efforts qui ne paraissent pas suffisamment connus.

D'un autre côté nous avons le point noir des politiciens, ces politiciens qui nous ont amené en 1914 au bord de l'abîme, et qui voudraient recommencer leur affreuse cuisine. Comment ces gens sont-ils assez naïfs pour n'avoir pas encore appris que la politique des marchands de vins est morte dans les tranchées et que la France veut autre chose après la guerre. — Arriverons-nous à combattre efficacement l'influence de ces politiciens, c'est le secret de demain, mais il semble que si nous voulons y réussir, il faut jouer du balai, si magistralement défini par M. Clemenceau dans son numéro de *L'Homme enchaîné* du 28 août 1917.

Français, élevons nos âmes à la hauteur de la terrible situation à laquelle nous avons à faire face : nous avons en main tous les éléments de la victoire, mais pour vaincre, il ne faut pas nous contenter de chanter la Marseillaise : il faut la mettre en action et prendre la mentalité de guerre. Haut les cœurs ! la Patrie n'est pas encore sauvée.

JEAN DIAVOL.

Le Gérant LOUIS COSSON

Imprimerie de la Bourse de Commerce (G. BUREAU), 35, rue Jean-Jacques-Rousseau, Paris.

Numéro 22. Prix du Numéro 10 Centimes JUILLET 1918

RATAPLAN

JOURNAL D'AVANT-GARDE

Organe de la Renaissance et de l'Unité Nationales

PARAISSANT MENSUELLEMENT

ADMINISTRATION : 35, Rue Jean-Jacques-Rousseau | Directeur-Fondateur Jean DIAVOL | ADMINISTRATION : 35, Rue Jean-Jacques-Rousseau

(Titre censuré)

Après la terrible vision de l'abîme où nous avons failli sombrer, la miraculeuse victoire de la Marne avait rendu à la France toute sa confiance et le sentiment d'une complète sécurité : Ah! les belles journées inoubliables, dont nous ne serons jamais assez reconnaissants à nos poilus et à leurs chefs.

Dans les années qui ont suivi ce magnifique succès, il ne dépendait que de notre énergie et de notre décision de pouvoir culbuter les Boches jusqu'au-delà du Rhin : nous avons manqué de l'une et de l'autre, et

(Censuré)

Toute la troupe, toute la ménagerie politique, a cependant donné : malheureusement nos magnifiques tigres eux-mêmes, sur qui la France compte toujours, ont dû revenir l'oreille un peu basse, depuis Noyon jusqu'à Château-Thierry : et le total de nos erreurs depuis 1914 forme aujourd'hui une addition formidable

(Censuré)

Certes la France peut payer et elle paiera largement, sans récrimination, si on fait appel à son patriotisme, et si on lui dit toute la vérité : mais, tout de même, ce n'est pas la France qui a commis les erreurs auxquelles nous devons la situation actuelle.

Il semble qu'on ne se soit aperçu qu'au mois de juin 1918 que la défection russe allait jeter sur nous un million supplémentaire d'ennemis. Si l'on s'en était aperçu plus tôt, ce qui était peut-être possible, il était facile d'y remédier, et je défie qui que ce soit de me démentir lorsque j'affirme la possibilité de lever encore un ou deux millions de magnifiques soldats sur notre terre de France.

Tout le monde sait, n'est-ce pas, qu'il y a en France douze millions d'électeurs : défalquez-en le nombre de ceux qui sont au front, et vous verrez ce qui reste inutilisé. Seulement il aurait fallu faire appel au patriotisme du pays, il aurait fallu montrer le danger à tous les Français : après quoi un décret de dix lignes nous eût donné en temps utile une armée de barrage contre les Boches revenus de Russie : la décision et l'énergie, voilà bien ce qui nous a manqué dans toutes les circonstances.

Nous le voyons encore dans la question de la défense de Paris.

(Censuré)

(Censuré)

Au milieu de toutes ces tristesses, il est une chose qui apparaît bien nettement aux yeux de tous les Français clairvoyants : c'est le rôle néfaste de la politique, de l'affreuse politique, dans toutes nos affaires depuis l'année 1914, et ils sont innombrables ceux qui voudraient crier : à bas la politique !

L'ennemi est à nos portes et nous faisons de la politique ! quelle étrange aberration ! Au lieu de laisser les politiciens préparer une vilaine cuisine sous l'égide de la Société des Nations et des questions ouvrières, mettons donc des fusils entre les mains de tous ces hommes si ardents à vouloir sauver la France, et envoyons-les sur le front : leur action y sera plus utile à la patrie.

(Censuré)

Elle est cependant là, dans nos mains, cette victoire, avec les armées merveilleuses dont nous disposons et dont nous pourrions disposer encore : nous la voyons devant nous, et elle recule sans cesse ! C'est que nous ne savons pas faire l'effort final, c'est que ces efforts qui restent à faire, personne ne les connaît, alors que tous les Français s'y emploieraient avec enthousiasme, s'ils étaient renseignés, au lieu d'être tenus sous cloche.

Pour la révélation de la vérité, tout ce que nous avons trouvé en France, c'est la censure, ce qui explique tout : car la censure, c'est encore une affaire politique.

A bas la politique, vous dis-je et tout le monde aux armes !

(Censuré)

JEAN DIAVOL.

Le Gérant : LOUIS COSSON

Imprimerie de la Bourse de Commerce (G. LEBUREAU), 35, rue Jean-Jacques-Rousseau, Paris.

Numéro 22. Prix du Numéro 10 Centimes JUILLET 1918

RATAPLAN

JOURNAL D'AVANT-GARDE

Organe de la Renaissance et de l'Unité Nationales

PARAISSANT MENSUELLEMENT

ADMINISTRATION : 35, Rue Jean-Jacques-Rousseau | Directeur-Fondateur Jean DIAVOL | ADMINISTRATION : 35, Rue Jean-Jacques-Rousseau

LA DOULOUREUSE

Après la terrible vision de l'abîme où nous avons failli sombrer, la miraculeuse victoire de la Marne avait rendu à la France toute sa confiance et le sentiment d'une complète sécurité : Ah! les belles journées inoubliables, dont nous ne serons jamais assez reconnaissants à nos poilus et à leurs chefs.

Dans les années qui ont suivi ce magnifique succès, il ne dépendait que de notre énergie et de notre décision de pouvoir culbuter les Boches jusqu'au-delà du Rhin : nous avons manqué de l'une et de l'autre, et après quatre années d'une étrange défensive, nous voici en face du triste bilan que vous connaissez et qui est le résultat de la direction de la guerre par tous les grands hommes de la politique.

Toute la troupe, toute la ménagerie politique, a cependant donné : malheureusement nos magnifiques tigres eux-mêmes, sur qui la France compte toujours, ont dû revenir l'oreille un peu basse, depuis Noyon jusqu'à Château-Thierry : et le total de nos erreurs depuis 1914 forme aujourd'hui une addition formidable qu'il va falloir payer : l'heure de la douloureuse est arrivée.

Certes la France peut payer et elle paiera largement, sans récrimination, si on fait appel à son patriotisme, et si on lui dit toute la vérité : mais, tout de même, ce n'est pas la France qui a commis les erreurs auxquelles nous devons la situation actuelle.

Il semble qu'on ne se soit aperçu qu'au mois de juin 1918 que la défection russe allait jeter sur nous un million supplémentaire d'ennemis. Si l'on s'en était aperçu plus tôt, ce qui était peut-être possible, il était facile d'y remédier, et je défie qui que ce soit de me démentir lorsque j'affirme la possibilité de lever encore un ou deux millions de magnifiques soldats sur notre terre de France.

Tout le monde sait, n'est-ce pas, qu'il y a en France douze millions d'électeurs : défalquez-en le nombre de ceux qui sont au front, et vous verrez ce qui reste inutilisé. Seulement il aurait fallu faire appel au patriotisme du pays, il aurait fallu montrer le danger à tous les Français : après quoi un décret de dix lignes nous eût donné en temps utile une armée de barrage contre les Boches revenus de Russie : la décision et l'énergie, voilà bien ce qui nous a manqué dans toutes les circonstances.

Nous le voyons encore dans la question de la défense de Paris. On s'est arrangé de telle façon que tout le monde ne pense qu'à s'en aller, tandis que la première chose à faire eût été de réquisitionner tous les citoyens de Paris, le parlement en tête, pour en former la garde nationale de Paris, pour en former une armée prête à se porter en avant si les circonstances l'exigent : voilà ce qu'aurait fait une bonne direction de la guerre : mais qui songe à cela ?

Au milieu de toutes ces tristesses, il est une chose qui apparaît bien nettement aux yeux de tous les Français clairvoyants : c'est le rôle néfaste de la politique, de l'affreuse politique, dans toutes nos affaires depuis l'année 1914, et ils sont innombrables ceux qui voudraient crier : à bas la politique !

L'ennemi est à nos portes et nous faisons de la politique ! quelle étrange aberration ! Au lieu de laisser les politiciens préparer une vilaine cuisine sous l'égide de la Société des Nations et des questions ouvrières, mettons donc des fusils entre les mains de tous ces hommes si ardents à vouloir sauver la France, et envoyons-les sur le front : leur action y sera plus utile à la patrie.

Ne se trouvera-t-il donc pas des hommes pour comprendre enfin, après quatre ans de réflexion et de dure expérience, que ce qu'il faut à la France, c'est une direction de guerre, indépendante de la politique, une direction de guerre qui ait un plan, qui sache ce qu'elle veut, et qui ait l'energie nécessaire pour prendre les mesures indispensables à la victoire.

Elle est cependant là, dans nos mains, cette victoire, avec les armées merveilleuses dont nous disposons et dont nous pourrions disposer encore : nous la voyons devant nous, et elle recule sans cesse ! C'est que nous ne savons pas faire l'effort final, c'est que ces efforts qui restent à faire, personne ne les connaît, alors que tous les Français s'y emploieraient avec enthousiasme, s'ils étaient renseignés, au lieu d'être tenus sous cloche.

Pour la révélation de la vérité, tout ce que nous avons trouvé en France, c'est la censure, ce qui explique tout : car la censure, c'est encore une affaire politique.

A bas la politique, vous dis-je et tout le monde aux armes !

Français, voici l'heure de la douloureuse !

JEAN DIAVOL.

Le Gérant : LOUIS COSSON

Imprimerie de la Bourse de Commerce (G. BUREAU), 35 rue Jean-Jacques-Rousseau, Paris.

Numéro 23 — Prix du Numéro : 10 Centimes — SEPTEMBRE 1918

RATAPLAN

JOURNAL D'AVANT-GARDE

Organe de la Renaissance et de l'Unité Nationales

PARAISSANT MENSUELLEMENT

ADMINISTRATION : 35, Rue Jean-Jacques-Rousseau | Directeur-Fondateur Jean DIAVOL | ADMINISTRATION · 35, Rue Jean-Jacques-Rousseau

LUEURS DE GUERRE

♦ ♦ ♦

Rataplan a cela de commun avec les Américains, qu'il combat aussi à ses frais, depuis le début, pour quelques idées saines et patriotiques dont l'adoption nous eût depuis longtemps assuré la Victoire.

Ceux qui liront plus tard la collection de nos numéros de guerre comprendront mieux que les autres pourquoi la guerre a duré si longtemps, et ils se demanderont avec stupéfaction comment la France a pu commettre tant d'erreurs. C'est qu'elle était, hélas ! cette pauvre France, sous la domination des politiciens, tueurs d'énergies, qui l'avaient déjà amenée au bord de l'abîme en 1914, et qui auraient achevé sa perte si un grand patriote ne s'était pas levé pour prendre le balai et mettre la justice en marche, en même temps que nos armées !

Aujourd'hui qu'une aube nouvelle se lève sur notre pays et que toutes les espérances nous sont de nouveau permises, la France voit mieux combien elle a été mal servie par certains hommes, et elle recherchera en temps utile les responsabilités encourues.

Maintenant que les événements ont déjà le relief de l'histoire, il apparaît bien nettement que nous avons fait la guerre pendant des années sans avoir le moindre plan de guerre. Cependant, dès le début, les premiers cris d'alarme de *Rataplan* ont été pour la question des effectifs : nous avons appelé sans relâche tout le monde aux armes, et on s'est moqué de nous

Pas un républicain, en dehors de nous, n'a osé proclamer le principe fondamental, le principe sacré de toute guerre nationale, le principe de l'égalité de l'impôt du sang, l'obligation pour tous, sans distinction d'âge ou de situation, de servir son pays les armes à la main. La petite république de Saint-Marin, sur son rocher de l'Adriatique, n'avait pas hésité, dès la déclaration de guerre, à appeler sous les drapeaux tous les hommes de 18 à 60 ans : mais la grande république française a voulu avoir un avant et un arrière : un avant qui se fait tuer, et un arrière qui s'enrichit ; la France, qui a payé de son sang et de ses larmes, sait ce que cela lui a coûté.

Nous aurons vu des choses bien étranges pendant cette guerre, et l'une des plus extraordinaires a été notre manière de nous défendre contre l'espionnage boche qui nous a fait tant de mal.

On a condamné un ministre pour ses complaisances coupables, mais jamais personne n'a demandé pourquoi on n'avait pas arrêté le traître Constantin de Grèce qui tirait impunément sur nos troupes ; qui donc est responsable de cette énormité ?

Les procès déjà jugés nous ont montré que la France est toujours coupée en deux au point de vue politique : seul un régime nouveau pourra faire la soudure, et ce régime sera la **République intégrale** de *Rataplan*, déjà définie par nous avant la guerre, et dont les événements actuels démontrent la nécessité avec une aveuglante clarté. *Rataplan* se mettra à l'œuvre en temps utile.

Aujourd'hui, il faut que nous restions encore complètement dans la guerre. Grâce à nos merveilleux poilus et à nos magnifiques alliés, nous entrevoyons la fin, mais nous n'y sommes pas encore, et de terribles efforts sont encore nécessaires pour arriver au résultat. Le ministre actuel de la guerre a réussi à nous donner un peu de mentalité de guerre ; il faut qu'il persévère, il faut qu'il lutte contre les tendances trop optimistes qui se manifestent déjà, à la suite de nos succès militaires, et qui peuvent relâcher l'énergie nécessaire partout.

Pour libérer la France, pour libérer le Monde, il faut que les Boches soient battus d'une façon irrémédiable. Il faut que nous allions chez eux pour les châtier de leurs crimes.

Après cela, nous aurons tout le loisir de nous débarrasser des politiciens et de nous consacrer au grand devoir qui sera la conclusion nécessaire de la guerre : l'obligation d'assurer l'avenir des soldats qui auront sauvé la France !

JEAN DIAVOL.

LE KAISER. — C'est encore moi, mon vieux Bismark : toi seul peux nous tirer d'affaire en m'inspirant le coup à faire pour rouler tous ces cochons d'ennemis !

LA VOIX DE CLEMENCEAU (*dans le lointain*). **— Le triomphe est en vue !**

Rosalie

Dans sa robe de cuir astiquée et polie
Elle a l'air bien honnête, et sage, Rosalie !
Mais quand vient le danger, aussitôt elle est nue,
Saute sur son canon et regarde la nue !
Fine et souple, elle va, sous la charge qui bat
Chercher dans la mêlée, au plus fort du combat
Le chemin qui conduit à tous ces cœurs de Boche
Qu'elle connaît pour être aussi durs que la roche.
Toute pâle d'abord, elle sort bientôt rouge
Après avoir bien vu que personne ne bouge.
Et tous ces mouvements d'aller et de retour
Portent le désarroi dans les rangs des vautours.
Saluons, mes amis, saluons Rosalie
C'est bien grâce à elle qu'on verra l'hallali !

Le Gérant : LOUIS COSSON

IMP. DE LA BOURSE DE COMMERCE (G. BUREAU) 35, rue Jean-Jacques-Rousseau, Paris

Numéro 24. Prix du Numéro : 10 Centimes OCTOBRE 1918

RATAPLAN

JOURNAL D'AVANT-GARDE

Organe de la Renaissance et de l'Unité Nationales

PARAISSANT MENSUELLEMENT

ADMINISTRATION : 35, Rue Jean-Jacques-Rousseau | Directeur-Fondateur Jean DIAVOL | ADMINISTRATION : 35, Rue Jean-Jacques-Rousseau

FAISONS LA GUERRE !

Ah ! oui, faisons la guerre ! *Rataplan* l'a dit bien longtemps avant le grand patriote Clemenceau, alors que dès le début, il indiquait comme condition de la victoire la prise de la mentalité de guerre, que nous définissions de la manière suivante :

La mentalité de guerre, c'est l'égalité de tous les citoyens, sans distinction d'âge et de situation, en présence des nécessités de la défense : c'est l'obligation absolue pour tous de servir effectivement la Patrie, et de sacrifier tout pour elle, même la vie ! Car l'acceptation d'avance de tous les sacrifices et de toutes les souffrances que nécessite la conquête de la Victoire, c'est l'énergie inlassable et farouche C'est la discipline inflexible et sans compromission, c'est l'ardeur belliqueuse, c'est la haine des ennemis, c'est la volonté de vaincre, c'est l'état d'âme de nos ancêtres de la Révolution, d'où sortaient les grands hommes et les grandes choses

Hélas ! cette mentalité de guerre nous ne l'avons trouvée que chez nos poilus, c'est-à-dire, chez le tiers environ des citoyens valides qui pouvaient se battre pour leur pays : les deux autres tiers ont composé l'arrière, et il n'est pas besoin de chercher d'autre explication de la durée extraordinaire de cette guerre.

L'acte génial du Sauveur de la Patrie, de Clemenceau, pour l'appeler par son nom, a été de réveiller tous les alliés du sommeil dans lequel ils s'endormaient en pleine guerre, et d'établir au grand jour cette vérité, c'est que pour vaincre il faut se battre, et se battre sans arrêt.

Mais pour se battre il faut des hommes, beaucoup d'hommes, et la guerre finira d'autant plus vite que nous aurons davantage de combattants. Si nous avions depuis un an récupéré sur le sol français tous les hommes mal utilisés ou inutilisés, nous aurions constitué une armée de secours d'un million d'hommes dont l'intervention en ce moment serait décisive pour achever la guerre d'un seul coup de massue.

La question des effectifs a été le grand cheval de bataille de *Rataplan*, depuis sa naissance : nous n'avons pas trouvé d'écho et la France n'a rien voulu savoir ; elle a voulu avoir un avant et un arrière : mais tout se paye, et nous avons payé durement, de notre sang et de nos larmes, cette conception des politiciens.

Grâce à nos Alliés nous pouvons continuer à faire la guerre jusqu'à la victoire complète, désormais certaine, mais il faut faire la guerre totalement, et ne pas recommencer ce que nous venons de faire avec la Bulgarie.

J'ai peut-être été le seul de mon avis, mais le grand succès de l'armistice bulgare ne m'a pas enthousiasmé et je ne puis pas comprendre encore comment nous avons pu consentir à parlementer avec le peuple le plus fourbe et le plus félon de l'univers, après les Boches, en oubliant tous ses crimes en Serbie ou ailleurs. C'est une grande victoire au contraire pour le traître Ferdinand, qui s'en tire à bon compte, et qui ne risque plus rien désormais : il était, à coup sûr, de mèche avec Guillaume quand il a demandé l'armistice.

Non, ce n'est pas ainsi qu'il faut faire la guerre : il faut partir de cette vérité que toutes ces brutes, tous ces bandits d'Allemands n'ont qu'une seule crainte au monde, celle des coups ; il faut au prix des plus grands sacrifices aller jusqu'au bout, il faut aller chez eux leur rendre œil pour œil, dent pour dent : il faut les traiter de telle sorte qu'ils se souviennent pendant des siècles de la raclée qu'ils auront reçue.

Si nous ne faisons pas cela, la guerre recommencera sûrement dans vingt ans, et ce n'est pas la chimère de la Société des nations qui pourra l'empêcher.

Dès lors pourquoi parlementer ? Pourquoi ne pas répondre à toutes les propositions par le simple mot de Cambronne ? Nous ne serons victorieux que si nous pouvons dicter nos conditions à Berlin ; or, nous n'en sommes pas encore là, et nous devons nous défier du tapis vert des conférences prématurées comme de la pire des catastrophes.

Pourvu que les politiciens de l'arrière ne viennent pas maintenant s'interposer dans la discussion de la paix ! Nous voulons espérer que la France, la vraie France, voudra faire entendre sa voix dans cette grave question, et nous espérons que le sort de la Patrie ne sera pas remis entre les mains d'une poignée de parlementaires. Aux armes, citoyens !

JEAN DIAVOL

Le Gérant : LOUIS COSSON

IMP. DE LA BOURSE DE COMMERCE (G. BUREAU), 31, rue Jean-Jacques-Rousseau, Paris. — 62866

Numéro 25. Prix du Numero : 10 Centimes NOVEMBRE 1918

RATAPLAN

JOURNAL D'AVANT-GARDE

Organe de la Renaissance et de l'Unité Nationales

PARAISSANT MENSUELLEMENT

ADMINISTRATION : 35, Rue Jean-Jacques-Rousseau | Directeur-Fondateur Jean DIAVOL | ADMINISTRATION : 35, Rue Jean-Jacques-Rousseau

GESTA DEI PER FRANCOS !

C'en est fait ! Le vieux bon Dieu que cet imbécile de Guillaume croyait avoir dans son jeu est passé définitivement dans notre camp, avec armes et bagages, comme c'était son intérêt et sa tradition. Nous lui devions déjà une jolie chandelle pour son intervention en 1914 : il vient de se souvenir une fois de plus que déjà du temps d'Attila, nos bannières de combat portaient notre vieille devise nationale : *Gesta Dei per Francos !* Gloire au vieux bon Dieu !

Oui, c'est un imbécile, ce Kaiser sanguinaire et cruel, et on ne peut vraiment pas comprendre comment ce chef des Huns a pu s'obstiner dans la guerre, après avoir déclanché l'Amérique contre lui : c'est que cet orgueilleux démon est aussi un malade, cela n'est pas douteux, et qui pourra jamais dire de quel poids ses écrouelles ont pesé dans la perpétration de ses crimes ?

En tous cas, ce bandit qui se pique d'une haute culture, ne connaissait même pas l'histoire de France, pour n'avoir pas su que dans toutes les circonstances où son existence a été menacée, la France, au lieu de s'applatir comme l'Allemagne, a toujours fait surgir de ses entrailles les hommes qui l'ont sauvée à force d'énergie, de patriotisme et de génie. Cette fois encore, ces hommes ont surgi sous les noms de Clemenceau et de Foch et ils dominent les Boches de toute la hauteur d'une civilisation, de toute la grandeur de l'immortel génie de la France !

Donc, le vieux bon Dieu est avec nous, et la besogne ne va pas lui manquer, car il s'agit, d'une part, d'arriver à la victoire totale et définitive sur les Boches et, d'un autre côté, de multiples symptômes nous indiquent qu'il faudra aussi songer bientôt à se défendre contre les ennemis de l'intérieur.

Cette période d'entrée dans la paix, qui se prépare, est aussi troublante que l'entrée dans la guerre et nous ne sommes pas plus préparés à cette éventualité que nous ne l'étions pour l'autre en 1914.

Il est toutefois difficile d'imaginer en ce moment que d'autres hommes que Clemenceau et Foch puissent être chargés de représenter la France dans tout ce qui va se passer jusqu'à la fin de la guerre ; si les diplomates interviennent, nous aurons tout à redouter, et si nos politiciens veulent s'en mêler, ce sera encore bien pire C'est là où le vieux bon Dieu devrait bien intervenir par un geste magistral pour remettre toutes choses en bonne place, avec l'agrément de la France, qu'il faudrait bien ne pas oublier dans toute cette aventure : est-ce la France qui va ratifier les conditions de la paix, ou est-ce la chambre de 1914 ? Il y a là une question préalable qui n'est pas sans gravité : car c'est tout l'avenir de notre pays qui est en jeu, et la République française a fait le serment solennel de venger ses morts !

Or, les Boches ne pensent plus qu'à une seule chose, c'est d'échapper au châtiment, et ils feront tous les sacrifices possibles pour éviter les sanctions de la justice qu'ils sentent en marche contre leur pays. Guillaume lui-même espère bien s'en tirer comme son cousin Ferdinand avec une simple abdication. Il y a là un gros danger à éviter pour la France, qui devra réagir contre sa générosité naturelle, et manifester d'une façon énergique son unité dans la nécessité d'être très dure pour les Boches : ce qui importe donc c'est de soustraire notre pays à toutes les agitations politiques qui sont à l'état latent, et de laisser la France sous le commandement de Clemenceau et de Foch jusqu'à ce que nous ayons reçu complète satisfaction, ce qui n'ira pas sans tirage.

Une fois les Boches par terre, il nous restera encore une écrasants besogne, celle de nous organiser pour la paix, celle d'assurer à la France un gouvernement qui donne tout apaisement et toute satisfaction à la majorité des citoyens : il faut espérer que le vieux bon Dieu ne se désintéressera pas de cette question vitale, et qu'il interviendra aussi de ce côté par un coup de sa façon. *Gesta Dei per Francos !*

Jean DIAVOL.

Le Gérant : Louis COSSON

Imp. de la Bourse de Commerce (G. Bureau), 35, rue Jean-Jacques-Rousseau, Paris. — 69917

Numéro 26. Prix du Numéro : 10 Centimes DÉCEMBRE 1918

RATAPLAN

JOURNAL D'AVANT-GARDE

Organe de la Renaissance et de l'Unité Nationales

PARAISSANT MENSUELLEMENT

ADMINISTRATION : 35, Rue Jean-Jacques-Rousseau | Directeur-Fondateur Jean DIAVOL | ADMINISTRATION : 35, Rue Jean-Jacques-Rousseau

LA LEÇON DE LA GUERRE

(Dernier numéro de notre série de guerre)

J'étais sous-lieutenant en 1870, et lorsqu'après la défaite, nous tournions en rond dans la cour de la grande Ecole, avec les camarades Joffre, Foch et beaucoup d'autres magnifiques soldats, nous avions le sentiment que nos promotions joueraient un rôle dans la revanche : car, dès cette époque, nous la voulions de toutes nos forces, cette revanche, et nous la voulions dans un délai court. Tout en maudissant les Boches, aussi ignobles en 1870 qu'en 1918, nous avions en effet vu de très près combien notre défaite avait tenu à peu de chose, et nous avions la certitude absolue de la grande supériorité du troupier français sur le soldat Boche.

Par sa merveilleuse campagne de 1918, le maréchal Foch vient d'en faire la démonstration éclatante, et il nous a montré que la puissance militaire de l'Allemagne n'était qu'une armature beaucoup moins effrayante que nous ne le pensions. Hélas! cette armature, nous eussions pu la briser depuis de nombreuses années, si la politique n'avait relégué à l'arrière-plan les idées de revanche de notre jeune âge.

Depuis bien longtemps, en effet, nous avions tous les chefs militaires nécessaires pour battre les Boches : mais il fallait leur donner des soldats et des armes, ce que nous n'avons jamais su faire : C'est toute la thèse de « Rataplan ».

Il a suffi de l'envoi d'un million de braves Américains pour nous permettre de déclancher la victoire : il y a longtemps que nous eussions pu, si nous l'avions voulu, trouver chez nous ce million et plus de braves poilus qui nous auraient permis de terminer la guerre en 1916 ou en 1917 : « Rataplan » n'a pas dit autre chose dans son inlassable campagne.

Ce qui m'a le plus frappé, dans les fêtes de la Victoire, les 11 et 12 novembre, c'est le nombre formidable, invraisemblable, des civils jeunes et valides que l'on voyait surgir de tous les pavés de Paris : que faisaient donc ces hommes, pendant que les autres se battaient là-bas!

N'en parlons plus, puisque la Victoire est là, puisque les Boches se sont lâchement rendus, puisque l'Alsace-Lorraine est reconquise, et que notre supériorité militaire nous permet d'exiger une paix définitive, établie sur des bases solides. Inclinons-nous bien bas devant les morts, et honorons leur mémoire, en assurant le sort de leur famille : puis, tâchons de récompenser dignement tous les vivants qui se sont battus pour nous ce sont les premiers devoirs qu'il nous faut accomplir.

Mais à tous ceux de ma génération, il reste un regret amer et profond, c'est que les circonstances ne nous aient pas permis de porter en Allemagne toutes les horreurs de la guerre, et de châtier durement chez lui cet ignoble peuple, qui ne redoute que les coups, et n'a pas hésité à sacrifier l'honneur pour éviter l'invasion.

Les conséquences de ces événements peuvent être très graves, et la leçon de la guerre consistera dans la recherche des moyens à employer pour les conjurer.

Dès l'année prochaine, en effet, dès que l'Allemagne aura repris un peu de stabilité, l'instituteur allemand va reprendre son ancien rôle, et il va façonner les générations à venir en vue des idées de revanche que tous les Boches ont d'ores et déjà dans leurs têtes carrées

L'instituteur allemand expliquera aux enfants comment leurs pères ont, pendant quatre ans, tenu tête à l'univers entier qui voulait les anéantir, comment ils ont porté victorieusement la guerre dans tous les pays ennemis, comment ils se sont enrichis par le pillage, et comment ils ont su éviter l'invasion de leur pays. Ils diront que la famine les a obligés à subir un traité humiliant et injuste, et dans quinze ou vingt ans vous verrez quatre-vingt millions d'Allemands réclamer inpérieusement la revision de ce traité : Que dira M. Wilson à ce moment ?

Voilà le grave danger qui nous menace, et il eût été beaucoup moins grave, si les générations allemandes avaient pu garder le souvenir d'une terrible invasion qui aurait détruit leurs armées et saccagé leur pays.

Il y a peut-être plusieurs moyens d'assurer la paix future, mais le plus sûr, c'est de conserver chez nous une grande quantité de poudre sèche, et d'empêcher les Boches d'en faire provision chez eux. Puisque nous sommes les plus forts, n'hésitons pas à imposer nos volontés, à désarmer complètement l'Allemagne et à lui enlever radicalement les moyens de s'armer de nouveau : jamais nous ne retrouverons une pareille occasion d'assurer la paix et la liberté du monde : Si nous n'en profitions pas jusqu'au bout, tous les enfants de France, d'Angleterre, d'Amérique et des autres pays alliés seraient morts en vain : Clemenceau ne le voudra pas.

Jean DIAVOL.

Le Gérant : Louis COSSON

Imp. de la Bourse de Commerce (G. Bureau), 35 rue Jean-Jacques-Rousseau, Paris. — 63217

Paris. — Imprimerie des Arts et Manufactures, 8, rue du Sentier
(M. Barnagaud, imp.). — 1976-19

DEC 14 1992